
DANIEL LESUEUR

UNE ÂME DE VINGT ANS



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, EDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M DCCC LXXXVIII

Sommaire

[I](#)

[II](#)

[III](#)

[IV](#)

[V](#)

[VI](#)

[VII](#)

[VIII](#)

[IX](#)

Association des Amis
www.daniel-lesueur.com
de Daniel-Lesueur

Association des Amis
www.daniel-lesueur.com
de Daniel-Lesueur

I

— Donnez-moi donc un verre d'eau, ma petite Evie. J'ai soif.

— Oh ! Evie, tu as oublié... s'écria M^{me} Granfeuil.

— Je vous demande bien pardon, madame, dit Eve-Marie en se levant.

Elle se dirigea vers la table sur laquelle le domestique avait posé le plateau. Sa grâce irréprochable sembla presque nonchalante auprès des excuses agitées de sa mère.

— Ma chère amie... je suis désolée !... Quelle étourderie ! C'est qu'aussi j'ai interdit d'allumer, j'ai eu tort.

— Pas du tout, nous : aurions eu des moustiques. Et quant à fermer, vraiment, ce serait dommage. Non, non, ma chère enfant... de l'eau, rien que de l'eau... Ou du soda... oui, un peu de soda, si vous voulez.

Cette phrase s'enfonça dans la demi-obscurité du salon, vers la silhouette blanche qui, sur les fonds déjà noirs, semblait un svelte fantôme. Des chocs légers de cristaux tintèrent. Puis la vivante blancheur revint vers les deux dames, assises dans la grande porte-fenêtre ouverte, au bord de l'étroite terrasse, dont les balustres se fleurissaient des premières roses.

Eve-Marie offrit à M^{me} Brémorin le gobelet d'eau pétillante glacée.

— Et toi, maman ?... Du thé ?... Oh ! non, pas le soir... Je ne permets pas.

Pour adoucir son refus, la jeune fille s'agenouilla près de sa mère, l'entoura d'une caresse.

— Tu ne dormirais pas... Sois raisonnable, ma petite maman.

— Eh bien, ma chère, vous n'avez qu'à obéir. C'est le monde renversé de notre époque, plaisanta sans trop de bonhomie M^{me} Brémorin, qui dégustait son soda à tout petits coups, comme elle eût fait d'une liqueur très forte.

Elle regardait la belle créature de vingt ans aux pieds de sa mère. M^{me} Brémorin, même en sa lointaine vingtième année, n'avait jamais eu la beauté d'Eve-Marie. Le tableau était charmant, sous la lueur étrangement teintée du crépuscule de mai, — trop charmant peut-être pour une jalousie secrète.

Dans l'avenue Henri-Martin, au delà des grilles voilées de lierre, contre la muraille d'encre des marronniers, l'électricité brillait déjà. Ses reflets palpitants, mêlés à la réverbération rosée d'un couchant qui ne s'éteignait pas, là-bas, sur la grande trouée de Longchamp, et métallisés par les cinabres, les verts-de-gris de l'atmosphère, exaltaient merveilleusement la pâleur chaude d'Eve-Marie, et fonçaient sa chevelure telle qu'une couronne de ténèbres.

— On a, pour la première fois, la sensation de l'été, fit observer M^{me} Granfeuil, lorsqu'elle se fut résignée à boire seulement une citronnade. Ces messieurs ne savent pas ce qu'ils perdent à s'enfermer dans la fumée de leurs cigares. Et pour causer d'affaires encore !...

À ce moment, le gravier cria, deux lueurs rougeoyèrent dans l'ombre de l'allée unique, et une voix masculine s'éleva gaiement pour plaisanter ces dames sur la témérité de leurs appréciations.

— C'est vous qui restez enfermées, s'écria le père d'Eve-Marie. Il fallait venir vous asseoir de l'autre côté, sous la pergola. Le chèvrefeuille embaume.

— Ce serait un peu humide pour maman, dit la jeune fille.

Mais à peine acheva-t-elle, car M. Brémorin ajoutait aussitôt :

— Et nous ne parlions pas d'affaires... Nous parlions de nos fils.

Un double soupir des deux mères. Puis le silence. Ces messieurs n'en supportèrent pas longtemps la mélancolie.

— Naturellement, grommela l'un, forçant un peu l'enjouement du ton, voilà les mamans qui, tout de suite, vont sortir leurs mouchoirs. Ah ! ils seraient contents, Claude, Robert, s'ils voyaient qu'on ne sait pas mieux se réjouir chez eux de l'honneur qui leur est fait, de la gloire qu'ils vont conquérir...

— S'ils en reviennent... murmura presque imperceptiblement, dans l'obscurité, une voix tremblante.

— Ils en reviendront. Ce n'est pas bien d'en douter. Allons, madame Granfeuil... que faites-vous de votre belle vaillance ? Je m'étonne que votre fille ne vous ait pas déjà grondée.

— Ma foi, oui ! appuya l'autre père. Evie, ma petite, donne la lumière, chante-nous quelque chose. Qu'est-ce que vous avez ruminé là, dans le noir, toutes les trois ?

— Chantez-nous *Le Noyer*, mademoiselle Evie, réclama Brémorin.

Mais la lumière ne jaillit pas, aucun prélude ne partit du piano. Eve-Marie avait quitté le salon.

Ce fut le valet de pied qui vint tourner les boutons électriques, puis fermer la porte-fenêtre donnant sur la terrasse, quand ces messieurs eurent jeté leurs cigares et monté les degrés.

Les deux couples amis, de même âge mûr, d'existences parallèles, se revirent dans la clarté soudaine, avec les physionomies familières et les gestes affectueux. Inconscients tous les quatre, — même quand leurs dures pensées cliquetaient en eux comme les fleurets dans un assaut, — des dédains, des ironies, des jalousies, qui les divisaient.

Tandis que M^{me} Granfeuil, de santé précaire, paraissant plus que son âge, avec sa taille épaissie, ses cheveux grisonnants, acceptait le matronat dont elle portait agréablement la dignité paisible, M^{me} Brémorin, de dix-huit mois seulement sa cadette, — bien qu'elle prétendit à deux lustres de moins, — jouait encore à la jeune femme, et, vraiment, sans ridicule.

De stature moyenne, les os fins sous une chair lisse et ténue, la tournure élégante, mise en valeur par une rare entente de la toilette, par le discernement de ce qui lui seyait, M^{me} Brémorin gardait — naturellement

ou à force d'art, qui le pourrait dire ? — une grande fraîcheur de visage et l'abondance lustrée d'une chevelure aux reflets fauves, toujours coiffée à miracle.

Son mari aussi était blond, d'une nuance plus claire, que les premières mèches grises glaçaient d'argent. Il portait la barbe courte, les cheveux en brosse. Dans sa face plutôt large, son petit nez busqué, ses yeux roux pointillés de jaune, surmontés de sourcils en accent circonflexe, donnaient à sa physionomie une ressemblance avec la chouette ou le grand-duc. Mais l'homme de Bourse avisé, le mondain souriant, papillonnant, faiseur de mots d'esprit, qu'était Gaston Brémorin, représentait une variété d'oiseau de nuit aimable, dont le regard ne perdait jamais sa clairvoyance rapide, attentive, parfois trop insistante.

Il y avait, au contraire, des absences rêveuses, de la pensée un peu éblouie, dans les prunelles glauques, très pâles, de Maxime Granfeuil. De taille haute, maigre, les traits nets et secs, le front bougeur, que creusaient des plis changeants et que rehaussait une calvitie, la moustache poivre et sel, toujours tortillée d'un doigt nerveux, il avait l'air d'un officier en civil. Officier, il le fut, comme son père, comme son grand-père, — les Granfeuil ayant presque tous, aussi loin que remontaient les souvenirs de famille, suivi la carrière des armes. C'était, aujourd'hui, celle de son fils Robert. Mais lui-même s'en était détourné peu après les trois galons. Il voulut se lancer dans les affaires, dans des affaires vastes, où le besoin de brasser de l'argent se déguisait, se doublait — psychologie confuse, — de visées sociales. Humanitarisme et spéculation mêlés. Après des tentatives qui dévorèrent le peu qu'il possédait, brusquement, voici quelques années, Maxime Granfeuil découvrit un admirable filon. Il fonda une société agricole et financière, qui devint rapidement célèbre sous ce nom : LE GRENIER D'ABONDANCE. Le but : mettre à la portée de tous les cultivateurs, jusqu'au plus modeste maraîcher, jusqu'au moindre paysan, toutes les ressources de la science et de la machinerie modernes. Par une sorte de contrat d'assurance, des milliers de petits propriétaires terriens entraient dans une association, responsable de la mise en valeur de leurs champs ou de leurs vignes. Tout en restant les maîtres de leur exploitation, ils bénéficiaient des coûteuses ressources : engrais, outils, ouvriers de premier ordre, dont leur pauvreté ou leur ignorance les privait jusqu'alors.

La prime annuelle que réclamait d'eux la société se proportionnait à leurs bénéfices.

Malgré les hauts et les bas de l'engouement ou de la défiance, de l'enthousiasme ou du dénigrement, à l'encontre des sursauts de la spéculation et en dépit de deux années climatériques détestables, les actions du « Grenier » — comme on disait couramment, — cotées en Bourse, atteignaient une hausse considérable.

Dans le salon lumineux, où des ampoules invisibles dans les corniches et les grosses lampes coiffées d'immenses chinois d'après Boucher, — avec tout un mobilier Louis XVI, chef-d'œuvre du truquage vingtième siècle, le coulissier Brémorin exprimait pour la première fois — la voix basse — quelques inquiétudes à son ami.

— Le marché était mou. Je ne sais pas ce qu'il y a dans l'air...

— On achète par paquets énormes... cependant, observa le directeur du « Grenier ».

— On achète... Et les valeurs restent lourdes. Je n'y comprends rien.

— Pourtant, dit Granfeuil, jamais saison agricole ne s'est annoncée plus favorable. Un printemps merveilleux... pas de lune rousse... Et nous touchons à la fin de mai.

Le spéculateur tordait sa moustache (le geste de sa perpétuelle inquiétude). C'était un de ces audacieux timorés, à l'énergie douloureuse, qui ne vivent que par l'effort et qui n'en jouissent pas, toujours en défiance de soi et du destin.

Devant le silence bizarre de Brémorin, il ajouta :

— On dirait que vous me cachez quelque indice fâcheux. Parlez, que diable ! Nous ne sommes pas des enfants. Et nous nous devons également la vérité. Notre intérêt est le même, puisque vous possédez, après moi, le plus grand nombre des parts de fondateur.

— Oh !... fit le coulissier, avec un léger haussement d'épaules, des absurdités, des bruits qui tomberont d'eux mêmes. Il y a toujours, autour, d'une affaire au succès formidable, comme la vôtre, des envieux, des chacals...

— Quels bruits ?... Quels bruits ?... Que peut-on insinuer ?... interrompit Granfeuil.

— Ceci : que les gros achats sont faits depuis quelque temps par vous, par des hommes de paille à vous...

— Pourquoi ?... une affaire qui marche si bien...

— Elle ne marcherait pas bien si vous étiez acheteur.

— Mais, quand j'achète, c'est pour des clients. Vous le savez, Brémorin.

— Moi, oui !

Il souligna ce : « Moi, oui ! » d'un accent significatif.

— Alors, questionna Granfeuil. on dit cela en Bourse ?... Mais qui ?... Quel est l'auteur ?... Quels sont les colporteurs de cette...

Il s'arrêta. Tout à côté de lui une porte venait de s'ouvrir. Sa fille entra. Et, directement, le regard d'Eve-Marie pénétrait le sien, surprenait la nervosité paternelle, se chargeait d'une interrogation anxieuse.

— Quoi donc, père ?...

On vit la jeune bouche fraîche se décolorer, frémir.

— Mais... rien.

— Monsieur Brémorin... (Elle chuchotait, pour ne pas éveiller l'attention de ces dames), qu'est-ce que vous disiez, tout bas, à papa ?...

— Des choses qui n'intéressent pas les jeunes filles, répliqua l'homme de Bourse avec une malice dégagée.

— Vous avez reçu des nouvelles ?

L'accent était sourd, terrifié. Brémorin, stupéfait, tout à ses arrières-pensées de chausse-trapes financières, jeta vite :

— Quelles nouvelles ?... Non... Qu'avez-vous, ma chère enfant ?

— Ah ! soupira-t-elle avec une secousse de soulagement, rien de l'Afrique ?... J'avais peur... Vous n'en parliez donc pas ?...

— Nous en étions loin, se récria son père. Il s'agissait des valeurs du « Grenier ».

— Oh ! l'argent... les dividendes...

Elle eut un geste de dédain, mais contenu, sans exagération. Tout, en cette jeune fille, semblait rythme, harmonie, mesure. Grande, svelte, souple, elle possédait, par le calme de ses mouvements, sa grâce lente, ses regards lucides, attentifs, une distinction impressionnante, et l'autorité, qu'on n'a pas souvent à son âge. Son visage, à l'ovale étroit, au teint uni, à la bouche ferme, bien dessinée, ressemblait à celui de son père. Elle avait les mêmes larges yeux, pleins d'une pensée lointaine. Mais les iris glauques, plus foncés, se cerclaient de noir, et, suivant l'éclairage extérieur ou les reflets des sentiments, s'obscurcissaient parfois, se veloutaient jusqu'à paraître ténébreux comme des prunelles d'Orient, dans l'écrin des paupières aux transparences mauves, aux cils épais.

Sans doute pour créer l'ombre favorable où son regard prenait cette beauté de caresse et de mystère, M^{lle} Granfeuil se coiffait bas sur le front, laissant retomber presque jusqu'aux sourcils une ondulation de ses cheveux de soie brune. Cette mèche, en apparence indocile, était la seule qui ne fût pas strictement tressée ou tordue. Car toute la chevelure, malgré son abondance et sa longueur, se serrait autour de la tête, dont elle épousait la forme fine, sous la contrainte de quelques peignes et fourches d'écaille à la morsure solide. Il y avait mieux que de la coquetterie dans cette façon sévère et sobre d'ajuster la plus charmante parure naturelle. Excès de simplicité résultant d'un instinct artistique très sûr. Cette petite tête, aux lignes classiques, au visage mince, élargi seulement par les yeux admirables, était surprenante de style. On eût dit une délicate médaille antique. Pourtant, comme l'originale physionomie n'était pas sans défaut, les avis différaient à son égard, la déclarant très jolie, adorable, ou trop excentrique, et même, suivant quelques-uns, déplaisante. La jalousie, la superstition de la mode, les caprices, du goût, — de ce goût, prétendu libre, qu'imposent aux gens ce qu'ils sont, ce qu'ils se croient, ce dont leur amour-propre (et leur amour souvent), doivent se contenter, — avaient beau jeu pour critiquer une jeune fille plus soucieuse de chercher et de marquer sa personnalité que d'être belle suivant la formule courante.

Lorsqu'Eve-Marie manifesta son détachement des questions d'intérêt, M. Granfeuil la reprit, avec une nuance légère d'amertume, — si légère !...

le peu qu'il pouvait concevoir et exprimer de blâme à l'égard de cette enfant idolâtrée.

— L'argent... les dividendes... répéta-t-il après elle. Mais, dis donc, ma chérie, tu ne fais pas fi de ce qu'ils te procurent. Sans argent, sans dividendes, aurais-je la joie de satisfaire tes fantaisies ?... Ton cheval, ton auto, ton atelier, tes modèles, tes voyages... Sans compter tes bonnes œuvres... qui ne sont pas ta moindre dépense.

— Il faut bien faire quelque chose de sa fortune, riposta-t-elle en riant, lorsqu'on a un papa assez déraisonnable pour ne songer qu'à la grossir.

— Vous vous en plaignez, Evie ! s'écria, au bout du salon, M^{me} Brémorin.

Celle-ci n'avait cessé de tendre l'oreille, tout en se passionnant en apparence pour une histoire de femme de chambre congédiée, — histoire dont les péripéties naissaient l'une de l'autre, sans fin présumable, dans le bavardage énervé de M^{me} Granfeuil.

Eve-Marie fit un pas vers ces dames. Et sa silhouette de jeune guerrière, aux épaules presque plus larges que les hanches, au dos cambré, sous les transparences de la guipure et du linon, avec la toute petite tête brune portée fièrement, rayonna dans la clarté, exaltant d'une poésie singulière la banalité du salon bourgeois.

— Oui, madame, je m'en plains, prononça la jeune fille.

Elle affectait un ton demi-plaisant, mais on la sentait profondément sérieuse et sincère.

— Je m'en plains, reprit-elle. Car, si papa était resté officier, il ne serait pas loin de prendre sa retraite. Tandis que je ne sais pas si jamais... jamais !... je le verrai se reposer.

— Mais je proteste !... Je n'ai pas besoin de repos... Tu me donnes mes invalides bien vite, ma fillette.

Oh ! papa, reprocha-t-elle câlinement, tu sais bien ce que je veux dire. Au fond, tu n'as pas le tempérament d'un spéculateur ni d'un financier... Notre luxe, est-ce que tu en jouis ?... Non. n'est-ce pas ? Tu n'as pas l'esprit assez tranquille. Et maman n'y trouve même pas la santé... Alors ?...

— Qu'est-ce qui vous prend ce soir, Eve-Marie ? bougonna Brémorin. Voyez-vous ces petites filles !... Votre père n'a pas un tempérament de financier ?... Je serais curieux de savoir ce que vous entendez par là. Que lui manque-t-il, suivant vous, pour avoir un tempérament de financier ?

— Il lui manque de pouvoir se moquer de l'intérêt des autres.

— Attrape ça, mon pauvre Gaston, flûta d'une intonation plutôt acide la femme du coulissier.

— Oh ! madame, reprit Eve-Marie, monsieur Brémorin sait parfaitement que si quelqu'un gagne, sans produire, d'autres perdent l'équivalent de son gain. Et ceux-là, ce sont toujours — du moins finalement — les producteurs, les travailleurs.

À ce moment, M^{me} Granfeuil s'interposa, un peu plaintive et effarée.

— Où prends-tu ça, ma petite Eve ? Comment !... Mais ton père est un bienfaiteur pour les paysans, pour les cultivateurs. L'inventeur du « Grenier d'Abondance » ! Voyons... Rappelle-toi ce discours du ministre de l'Agriculture...

— Soit, maman... Mais les valeurs du « Grenier », les actions... ça n'est pas du blé ni des fourrages. Il y a des gens qui en tirent de gros revenus qui ne distingueraient pas un épi d'orge d'un épi de froment...

À son tour, M. Granfeuil interrompit sa fille.

— Allons... assez, Evie ! Tu parles de ce que tu ne connais pas.

— Oh ! père... tu as dit l'autre jour, devant moi : « Je suis désespéré si le « Grenier » devient une valeur de jeu. » Et je vois bien comme tu te tourmentes ! Ce n'est pas avec nos meilleurs amis, monsieur et madame Brémorin, que nous avons besoin de « faire façade », comme on s'exprime dans la comédie mondaine. Ah ! si tu pouvais donner ta démission...

M. Granfeuil eut un haut-le-corps !

— Sa démission de directeur du « Grenier » ! (Brémorin, les yeux absolument arrondis, sa barbe blonde hérissée par les saccades de sa mâchoire, prit tout à fait l'air d'une chouette). Mais c'est de la folie !... Ne répétez cela devant personne, ma petite enfant !... Démissionner !... Autant demander au commandant d'un navire d'abandonner sa passerelle en pleine

tempête. Le naufrage... la catastrophe, alors... En ce cas, oui. la spéculation bénéficierait du désastre des petites gens... Ah ! bien, vous en avez, vous, Eve-Marie, des idées sur le mécanisme des affaires !...

— Voilà... c'est ce que je craignais... Nul espoir qu'il retrouve jamais le calme, soupira la jeune fille.

Et comme on affectait de se lever, de remuer, de se dire « au revoir », pour ne pas donner suite à ses propos déconcertants, elle murmura, les yeux au loin : « Oh ! le calme... la paix... la possession de soi... la paix merveilleuse ! »

Dans ce souhait, qu'on ne formule pas souvent à son âge, elle exhalait, aussi bien l'aspiration de sa nature recueillie que son anxiété à l'égard de ses parents. Combien ces deux êtres surmenés et soucieux, les nerfs toujours à vif, pour qui le sommeil était devenu un problème, qui ne connaissaient plus de vrais loisirs, mais seulement des catégories de corvées — les distractions obligatoires de leur milieu — différaient du couple si heureux de vivre, dont sa petite enfance avait adoré la sérénité souriante dans la ville méridionale, où les heures coulaient, si comblées, si riches de lenteur, alors que son père y tenait garnison.

Le jardin clos de murs, avec la treille, aux grappes embues de rosée dans les matins brillants de septembre... Et le figuier, aux figes chaudes de soleil... Et l'étroite allée toute droite, aux deux côtés de laquelle les passe-roses se dressaient au-dessus de sa tête d'enfant... Comme c'était loin !... Pourtant, il semblait à Eve-Marie que c'était cela, la vie, et qu'ici, dans ce bel hôtel de l'avenue Henri-Martin, devant le Cinématographe agile des visiteurs, des fournisseurs, des quémandeurs, des domestiques incessamment changés, on courait après sa propre vie, toujours fuyante, sans jamais la reconnaître, la tenir, sans jamais avoir le sentiment de la vivre.

Les domestiques — hantise de M^{me} Granfeuil, comme les affaires étaient la hantise de l'ancien officier. Tous deux pris à l'engrenage, lui, des forces terribles qu'il avait déclenchées, et qui, maintenant, l'entraînaient, tourbillonnantes. Elle, des laborieux devoirs mondains, et de la tyrannie intérieure d'une valetaille dont la psychologie déconcertante l'effarait, dont le contact, la présence inévitable, l'obsession, empoisonnaient son luxe, et

qu'elle ne savait ou n'osait diriger, parce qu'elle en avait subi trop tard le fléau.

— Te rappelles-tu, maman, disait parfois Eve-Marie, — quand sa mère, excédée de tracas, s'enfermait, avec elle pour fondre en larmes, après quelque algarade à l'office, — te rappelles-tu cet ordonnance de papa, ce brave garçon qui me hissait sur le dos de son cheval, et qui faisait faire l'exercice à Robert ? Avons-nous pleuré, mon frère et moi, quand il a fallu lui dire adieu ! Lui aussi pleurait, ce grand dragon... Et je crois que notre petite bonne, Valérie, — notre seule femme de chambre, maître-d'hôtel et cuisinière à la fois, — aurait également fondu en larmes, si elle avait osé, quand partit le beau militaire. Ah ! maman... le dragon, qui cassait les assiettes, et cette étourdie de Valérie, qui disait : « Quand on n'a pas de cervelle, on a des jambes », et, qui courait en chantant toujours, voilà un personnel que je regrette ! Mais chut !... N'avouons pas cela devant nos gens... Serions-nous assez méprisés par notre chauffeur à tête d'hospodar et par ta noble camériste, qui a l'aplomb de te dire : « Madame ne peut plus mettre cette robe. Madame ne voudrait tout de même pas l'user à un tel point que Madame n'oserait plus me la donner. »

Par des boutades de ce genre, Eve-Marie faisait rire sa mère, dans les moments de crise domestique. Que ne pouvait-elle venir à bout, des préoccupations de son père comme des misères mesquines de M^{me} Granfeuil !

Ces pensées flottaient confusément, douloureusement dans sa petite tête, sous les torsades serrées de sa chevelure brune, tandis que les Brémorin prenaient congé.

À peine furent-ils dehors que Maxime Granfeuil dit à sa fille :

— Tu as eu tort, ma petite Evie. Tous les membres d'une famille sont solidaires. Rappelle-toi quand tu parles, qu'on peut m'attribuer tes réflexions. De ma part, elles seraient une lâcheté.

— Je ne comprends pas pourquoi, père. Ne sont-ce pas celles que tu exprimes entre nous ? Au fond, la bataille pour l'argent te répugne. Ton idée philanthropique une fois réalisée, tu aurais dû la laisser faire son chemin...

— Sans capitaux ! interrompit le directeur du « Grenier ». Impossible.

— Elle t'a trop enrichi, et, tu en-souffres, dit nettement la jeune fille.

M. Granfeuil regarda Eve-Marie avec surprise. Son visage nerveux eut un tressaillement. Il fit un pas, posa sa main sur la petite tête brune.

— Ma chérie... proféra-t-il seulement.

Il se tut, la regardant, de ses yeux pâles et chimériques, avec une tendresse indicible. Puis il ajouta :

— Il ne faut pas dire des choses comme ça devant les Brémorin.

— Ne sont-ce pas tes meilleurs amis ? demanda-t-elle avec un léger trouble.

— On n'a pas de « meilleurs amis », répliqua Granfeuil. C'est déjà bien beau d'avoir des « amis » tout court.

— Oh ! papa, cependant... l'amitié des Brémorin...

— Oui... je sais... je sais... fit le père, lui adressant un sourire plein de tendres et malicieux sous-entendus.

Les joues étroites d'Evie devinrent toutes roses. Elle marcha vivement vers sa mère, qui rentrait dans le salon.

— Pas encore au lit, petite maman !...

M^{me} Granfeuil se lamenta. Les domestiques avaient négligé d'allumer les lampadaires des deux côtés de la grille. Les Brémorin étaient sortis dans l'obscurité. En outre, elle avait aperçu son chauffeur à tête d'hospodar qui rentrait, furtivement, en bras de chemise et la pipe à la bouche.

— Il a dû aller potiner, dans cette tenue, avec leur mécanicien. Quel genre ça a-t-il, devant la maison !... Et pour se monter la tête l'un l'autre contre les patrons, naturellement. Pourvu que M^{me} Brémorin ne l'ait pas vu. Elle a une façon de me faire des remarques sur mes gens, comme si je ne savais pas m'y prendre avec eux... Rien ne m'agace autant !

— Ne te tracasse pas, petite mère, insinua Eve-Marie.

Mais M^{me} Granfeuil, les épaules houleuses, désigna son mari, qui se retirait sans l'écouter.

— Oh ! ton père... dès qu'il s'agit des domestiques... Comment serait-il servi, pourtant, si je ne veillais pas à tout ? C'est très bien d'être écœuré. par les histoires d'office... Mais ces histoires ne me laissent pas de répit, à moi... À cette condition...

— Chut !... maman chérie. Papa doit avoir des préoccupations ce soir. M. Brémorin lui a certainement appris quelque chose d'ennuyeux.

— Allons, bon ! s'écria la mère, s'élançant maintenant pour rejoindre Granfeuil. Encore une mauvaise nuit qu'il va passer !

Mon Dieu ! pourvu qu'il ne prenne pas une grosse dose de son maudit chloral. Il est tellement abattu le lendemain. Et ces drogues me font une peur !...

Dans l'auto des Brémorin, les ramenant chez eux, rue Jouffroy, le coulissier disait à sa femme :

— Quel drôle de caractère elle prend, cette petite Eve-Marie ! L'as-tu entendue ce soir ? Je crois que notre Claude la trouvera changée quand il reviendra.

— Lui aussi, il aura changé, dit l'élégante M^{me} Brémorin, entre des dents serrées, où les mots glissèrent en sifflant, comme des tranchants qu'on aiguise.

Le mari se tourna, saisi, puis prononça lentement :

— Ah !... Tu penses ?...

Elle haussa les épaules.

— Au fond, reprit l'homme de Bourse, — très bas, hésitant — ce mariage... tu n'y tiens pas.

— Est-ce qu'un garçon doit se marier à vingt-quatre ans ?... fut toute la réponse.

— Oh !... quant à ça, il en aura près de vingt-sept... Le temps du retour... les fiançailles...

— Donne-lui en donc trente, pendant que tu y es... Et crie-le sur les toits ! fit rageusement la toujours jeune et jolie femme.

— Cette auto n'est pas un toit, et je ne crie pas le moins du monde, observa Brémorin, en une appréciation assez saine des choses. Le mariage de notre fils représente une éventualité suffisamment sérieuse pour que tu ne le considères pas uniquement au point de vue de l'ennui que tu éprouveras à devenir grand'mère.

— Hein ?... Qu'est-ce que tu dis ?... Ah ! bien... en voilà une bonne, par exemple !...

Brémorin n'eut garde de se targuer d'en avoir trouvé « une si bonne ». Prudemment, il se tint coi, dans l'angle de la voiture.

— Grand'mère... répéta sa femme. J'en serais enchantée, au contraire. Ce serait une coquetterie. Car enfin... Et avec Eve-Marie surtout. J'aurais plutôt l'air d'être la mère de ses bébés... Cette tête de vieille qu'elle se fait, avec ses tortillons de cheveux et ses nattes aplaties...

— Certainement, tu pourrais passer pour sa fille, murmura le mari qui, par cette ironie trop forte, s'attira une épithète qu'il ne releva pas.

— Si je craignais tant d'être grand'mère, reprit M^{me} Brémorin, que le mot obsédait, la petite Granfeuil ferait admirablement mon affaire comme belle-fille. Crois-tu qu'elle ait la vocation de la maternité, celle-là, avec sa tournure de gamin, ce long corps déhanché... Et ses goûts d'écuyère, de rapin, cette passion de monter à cheval ou de s'enfermer dans son atelier pour peindre. On lui permet les modèles nus. Je ne conçois pas M^{me} Granfeuil.

— Oh ! Evie n'a peint que des fillettes...

— Qu'en sais-tu ?

Mais Brémorin déclara qu'il était d'accord avec sa femme. Voilà bien le point inquiétant. La jeune fille commençait à affecter des allures...

— D'ailleurs, Madoche, il est temps que je te dise...

M^{me} Brémorin s'appelait Madeleine. Mais le diminutif qui servait à la désigner en famille avait si bien fait du chemin au dehors que, les premières années après son mariage, à l'époque de ses succès de salons, lorsque tout Paris tâchait de se faire inviter aux représentations privées des revues que bâclait son mari et où elle jouait la commère, on la nommait couramment

Madoche, jusque dans les échos de certaines petites feuilles, moins satiristes que mondaines. L'habitude était prise. On continuait à l'appeler Madoche... (Hélas!) La façon dont on employait ce vocable devant elle entretenait chez M^{me} Brémorin l'illusion qu'il lui conservait une grâce jeune. Elle-même le réclamait de quelques amis qui, par prudence pour la mûrissante Madoche, commençaient à y substituer des formules moins enfantines. Ceux-là savaient ce que la piquante commère des saynètes intimes d'il y a vingt ans ignorerait peut-être toujours : les variations que sa société la plus fidèle, la plus recherchée, mettait autour du petit nom mutin. C'était leur remords, à ces rares délicats, qui leur rendait gênant, devant l'intéressée, l'usage du terme inventé jadis auprès d'une berceuse par la câlinerie familiale.

Au moment où Gaston Brémorin énonçait presque avec solennité : « D'ailleurs, Madoche, il faut que je te dise... », un ressaut de l'auto indiqua qu'on passait de la chaussée sur le pavage carrossable aboutissant sous la voûte de l'immeuble. La phrase à laquelle le coulissier donnait l'essor continua, par l'impulsion prise et la force d'inertie, à sortir de ses lèvres, mais peu à peu ralentie et finalement interrompue tandis qu'il ouvrait la portière :

— Granfeuil, — sa fille a raison, — n'est pas un homme d'affaires. Il a laissé passer, pour lui, et il m'a fait manquer, à moi, des chances admirables. Même, je commence à craindre...

Ceux qu'Eve-Marie avait appelés les meilleurs amis de ses parents suspendirent leurs réflexions jusque dans l'ascenseur. Mais, durant la minute que mit la machine à les hisser jusqu'à leur quatrième, Madoche émit encore cette exclamation :

— La chance que ces gens-là ont eue dans la vie !... Cette idée du « Grenier ». Hein ! avoir une idée, toute simple, qui vous rapporte des millions !... Mais ce que je digère moins, c'est que leur fils soit parti chef de mission avec le titre de capitaine, et notre Claude sous ses ordres, alors, que tous les deux étaient lieutenants à un an près.

Brémorin, sur ce point, trouvait sa femme injuste. Mais il préféra lui dire bonsoir et s'aller coucher que de répéter l'explication inutile : Robert Granfeuil, sorti de Polytechnique en très bon rang, devenu l'un des plus

forts aviateurs de l'armée, envoyé sur sa demande pour reconnaître en aéroplane les régions de la grande forêt équatoriale touchant aux confins extrêmes du Congo français. Tandis que Claude, qui avait obtenu de le suivre, n'était qu'un intrépide spahi, ayant traversé Saint-Cyr non sans peine, et totalement dénué de prétentions scientifiques.

Le lendemain de cette cordiale et intime soirée, vers sept heures du matin, comme Eve-Marie dormait encore, sa femme de chambre frappa doucement à sa porte, puis, avant d'attendre l'injonction, entra.

— Quoi ?... Qu'est-ce ?... Est-il déjà si tard ? s'écria M^{lle} Granfeuil, éveillée en sursaut.

La lumière électrique lui montra, près de son lit, un visage effaré.

— Eh bien, Annette, vous n'ouvrez donc pas les volets ?

— Mademoiselle... Que Mademoiselle ne s'effraie pas... Il vaut mieux ne pas réveiller Madame...

Et comme sa jeune maîtresse, secouée d'une appréhension, jetait son buste hors des draps, regardait avec des yeux d'angoisse :

— Si Mademoiselle veut passer un peignoir et, venir... Monsieur doit être souffrant...

— Souffrant !... s'exclama Eve-Marie.

Vite elle se levait, machinale, sans conscience précise, jetant des questions au hasard.

— Qu'a-t-il, mon Dieu ? Est-ce lui qui me demande ?... A-t-il été malade pendant la nuit ?...

La femme de chambre s'affairait pour ne pas répondre, lui glissant des babouches aux pieds, lui passant les manches de sa robe d'intérieur :

— Mais répondez, voyons, Annette !

— Je ne sais pas, moi, mademoiselle. C'est Florent qui m'a dit... Oh ! mademoiselle...

Et, soudain, les bras tremblants de la camériste s'abattirent. Elle se détourna, avec un brusque sanglot.

Eve-Marie demeura immobile une seconde. Ses yeux s'emplirent d'ombre, sa mince figure devint toute blanche, ses doigts se joignirent et craquèrent. Mais la volonté qu'elle rassemblait ne lui fit pas défaut. Elle jeta encore un coup d'œil vers la fille qui pleurait, convulsive. Puis, le cœur atrocement étreint, elle chercha le souffle dans un soupir, et, résolument, marcha vers la chambre de son père.

De loin, au bout de la galerie, dans la clarté d'une porte béante, elle aperçut des gens rassemblés. Elle s'arrêta, on la vit faire un geste... Les domestiques se dispersèrent, s'enfoncèrent dans le corridor de l'office.

S'avançant encore, elle appela :

— Florent !..

Le valet de chambre vint à elle. C'était un brave garçon, peu intelligent, mais dévoué, faisant vraiment partie de la maison, non pas un nomade, comme les gens de service d'à-présent, que l'instabilité séduit : mirage perpétuel de chances meilleures, prétexte à ne pas mettre tout son effort dans une besogne qu'on abandonnera d'un jour à l'autre. Ce Florent avait la confiance de son maître. Et même, M. Granfeuil, souffrant du cœur, ayant cru éprouver l'angoisse annonciatrice de l'angine de poitrine, conscient d'abuser des narcotiques, exigeait depuis peu que ce domestique couchât dans son cabinet de toilette, sur un lit volant, à portée de sa voix.

— Florent... dites-moi, vous...

Et, comme il se taisait.

— Puis-je entrer ?... Le médecin est là... peut-être ?...

Il secoua la tête. Elle le regarda en face, eut un cri sourd, se précipita dans la chambre...

M. Granfeuil paraissait dormir, dans son lit, qui n'était même pas dérangé. Une de ses mains, hors du drap, remontait comme d'un geste figé, avec une crispation des doigts, vers le haut de la poitrine.

Eve-Marie, déjà pénétrée d'une horrible certitude, prit cette main, pour l'attirer vers elle... Quelle sensation !...

Jamais la jeune fille n'avait touché une chair privée de vie. Et, pourtant, soudain, elle comprit que c'était CELA... ce froid, cette rigidité

commençante... Oh ! l'épouvante d'un tel contact !... Son père !... son père !... Cette main chérie qui, peu d'heures avant, se posait sur sa tête... L'enfant désespérée sentit encore la tiédeur, la caresse où s'exprimait l'entente profonde. Elle eut le même, redressement de fierté attendrie... L'illusion du récent souvenir, en l'espace d'un éclair, l'emporta étrangement sur l'impossible, l'inadmissible réalité...

Puis, toutes les griffes de la douleur s'enfoncèrent...

Sans un mot, sans un cri, dans une horreur inexprimable, Eve jeta les bras aux épaules inertes, posa sa joue contre la joue qui se glaçait.

Elle ne resta ainsi qu'un instant, assaillie aussitôt par la responsabilité formidable de l'heure. Alors, se remettant toute droite, avant d'agir, Eve-Marie eut ce gémissement, qui n'était pas pour elle :

— Oh ! ma pauvre maman !...

II

— Tu peux entrer. Mais viens, donc ! Je t'attends avec une impatience !...

Ayant exhalé ces mots d'une voix défaillante, Madeleine Brémorin retomba en arrière parmi les nombreux coussins de sa chaise longue.

Son mari pénétra dans le boudoir clair — soies pompadour, glaces, dentelles et rubans, petits meubles en faux dix-huitième — fit lentement trois pas, avança une bergère, s'y assit, accablé, poussa un soupir.

— Alors... demanda sa femme, c'est vrai ?

Hochement de tête affirmatif.

Il est mort ? balbutia Madoche.

— Certainement, il est mort. Puisqu'on nous l'a téléphoné, à huit heures, et que j'y ai couru... Il est mort.

— Enfin... mais ce n'est pas possible !

Elle exhiba un mouchoir minuscule, tamponna ses yeux en poussant des exclamations plaintives. Puis, soudain, la curiosité l'emportant, elle tendit vers son mari un visage à peine un peu pâle, et demanda avidement :

— C'est une mort subite ?... Quoi ?... Un anévrisme ?... Comment est-ce arrivé ?... Que disent ces pauvres femmes ?... Raconte-moi tout.

Brémorin, qui paraissait vraiment contracté d'affliction, leva sa face blonde, au petit nez busqué entre ses gros yeux, dont les paupières gardaient une lividité de vraies larmes.

— Tu ne vas donc pas y aller ? questionna-t-il.

Un peu de rose naturel monta aux joues de Madoche, sous le délicat incarnat qu'un tampon y avait récemment étalé.

— Moi ? Mais tu ne leur as donc pas dit que j'étais souffrante ?

— Oh !...

— Enfin, tu ne leur as pas expliqué ce que je t'avais recommandé... Elles n'ont pas douté, j'espère ?...

— Vraiment ! Alors, tu crois, fit le mari, que ta migraine devait leur sembler l'événement du jour ? Tu t'imagines que j'allais leur en parler ? Tu n'es pas folle ?...

— Mais c'est épouvantable !... cria aigrement M^{me} Brémorin. Qu'est-ce qu'elles vont penser ? Moi, qui suis trop bouleversée de ce qui arrive pour mettre un pied devant l'autre en ce moment. Tu sais pourtant bien comme je suis sensible, qu'il y a de quoi me donner des palpitations à mourir... Et, d'ailleurs, tu devais arranger ça... te rappeler que je ne sors jamais le samedi matin avant que mon coiffeur soit venu.

— Eh ! attends-le, ton coiffeur ! s'exclama Brémorin. Madame Granfeuil et sa fille ne s'apercevront même pas de l'heure où tu viens.

Sauf ce léger mouvement d'impatience le coulissier ne manifesta point qu'il pût trouver quelque disproportion entre l'effroyable désastre de la maison amie et ce qu'éprouverait sa femme si le coiffeur ne retouchait pas à temps, au moyen d'une lotion mystérieuse, les racines grisonnantes de la belle chevelure fauve. Scepticisme, habitude, aveuglement d'un égoïsme pour l'égoïsme qui s'y adapte, qui y adhère depuis vingt-cinq ans ?... Peut-être sollicitations de certaines pensées, en marche dans son cerveau, et qu'il ne démêlait pas encore.

Il s'était levé, tournait dans la pièce, prenait et reposait quelques-uns des mille brimborions dispersés sur les étagères et les tables.

M^{me} Brémorin dit tout, à coup :

— Quand on pense que cet homme-là causait, avec nous hier au soir !... C'est effrayant ! Mais, enfin, il ne s'est plaint d'aucun malaise. On ne meurt pas comme ça ! Écoute... Gaston...

Le mari ne piétinait plus, il s'était approché de la chaise longue. Ses yeux ronds et jaunes de chat-huant perspicace se fixaient avec une phosphorescence singulière.

Elle baissa la voix, suggéra dans un souffle :

— S'il s'était suicidé ?...

— Tais-toi... tais-toi ! chuchota précipitamment l'homme de Bourse.

— Ah ! l'idée t'est venue ?...

— Mais pas du tout !

Il y eut un silence.

Brémorin reprit ses allées et venues, restreintes par l'étroit espace. En passant près de Madeleine, il lui jeta un singulier regard.

— Parle ! dit-elle. Qu'est-ce que tu penses ? Tu as quelque chose en tête, que je ne peux pas deviner.

Il s'arrêta de nouveau, l'air solennel :

— Tu vas me jurer, Madoche, de ne plus songer à ce que tu viens de dire, de n'en souffler mot à personne. Je sais — tu entends — JE SAIS que Granfeuil ne s'est pas suicidé. Aucune ombre de raison pour cela. Son affaire est merveilleuse. Je l'avais un peu tracassé hier au soir, parce que, justement, ça m'agaçait de voir les gens se ruer sur ses valeurs. Dame, on a des petites crises de roserie comme ça... Il avait une chance insensée... Et moi, au contraire... Mais ce que je lui ai dit ne pouvait que l'énerver un instant... Il ne profitait pas assez de sa veine, il ne m'en faisait pas assez profiter... Voilà... Se suicider quand on est le maître d'une situation pareille... Allons donc !...

Brémorin se tut, puis avec un air de regret :

— Et je suis honnête en affirmant cela. C'est même naïf de ma part. Mais je suis comme ça... loyal. Il n'y en a pas beaucoup dans nos affaires...

— Qu'est-ce qu'il y a de si honnête à dire que Granfeuil ne s'est pas suicidé ?

— D'ailleurs, continua le mari, sans répondre, le fait est là. Tout à l'heure, j'ai causé avec le docteur Mériel, son médecin, et avec le médecin des morts. Chacun donnait sa version, mais nul des deux n'envisageait le suicide. Pour l'un, c'était l'angine de poitrine. Pour l'autre, un accident dû aux soporifiques. Granfeuil a pris d'abord un cachet pour dormir — un cachet de je ne sais quoi, très fort. Son valet de chambre le lui a donné. Ensuite, plus tard, sans réveiller ce garçon, il a bu de sa solution de chloral, une dose énorme, le flacon était là, qui, en témoignait. Les deux drogues

auront réagi l'une sur l'autre. Avec sa maladie de cœur, ç'a été comme un poison foudroyant... Tu comprends ?

— Mais, reprit-elle, quand on prend un poison foudroyant, c'est qu'on veut se tuer.

— Il ne savait pas, il ne s'en doutait pas. Tais-toi ! je te dis de te taire !

— Pourquoi ?

— Parce que, si ce bruit-là se répandait, il y aurait une débâcle en Bourse... l'écroulement du « Grenier ».

Elle tressaillit, s'écria :

— Oh !... Et nous perdrons beaucoup ?

— Pas nous. Non... Au contraire. C'est pour cela que je ne veux pas t'entendre, que je ne veux pas me laisser troubler... Je suis un honnête homme, avant tout, n'est-ce pas ?... Je suis loyal, moi, je suis loyal. Perdre... Ah ! diable, non. Il y aurait un coup inouï à faire... Et dire que, malgré tout, si un soupçon se répand, quelqu'un qui se mettrait aujourd'hui à la baisse gagnerait ce qu'il voudrait... Ça, ce serait rageant !

— Comment ? à la baisse ?... demanda Madoche, haletante, attentive, ses lèvres (dont elle mordillait le rouge) devenues pâles, dans sa figure d'une artificielle fraîcheur.

— Mais oui... Tout le monde achète. Aujourd'hui encore, on achètera, certainement. Suppose le bruit du suicide ne se répandant que demain... C'est dimanche, il n'y a pas Bourse. La chose fait son chemin. Lundi, panique, déroute complète. Quelqu'un qui, aujourd'hui, aurait beaucoup vendu au comptant, à découvert...

La voix du coulissier s'assourdissait. Brusquement, il s'interrompit, reprit plus haut :

— Mais de quoi est-ce que je vais te parler ? C'est un jargon dont je ne t'ennuie pas souvent...

Elle rêvait, le regard aiguisé. Il l'observa.

— À quoi penses-tu ?

— À ce qu'Eve-Marie nous disait hier soir.

— Quoi donc, déjà ?

— Tu ne te souviens pas ?... Que son père en avait assez, qu'elle était inquiète... Avec quelle amertume elle a parlé des financiers !... Quel désir de voir Granfeuil donner sa démission !

— Propos de petite fille.

— Tu crois ?...

Les deux époux se regardèrent au fond des yeux.

— Ça t'a semblé bizarre, Madoche ?

— Plus que bizarre... Ça m'a fait un effet !... Toi-même, Gaston, en rentrant... Mais, dis-moi un peu... Comment l'as-tu trouvée, tout à l'heure, Eve-Marie ?

— Oh ! admirable... Quant à ça... un courage !... Elle ne pense qu'à sa mère.

— Eh bien, voyons... Est-ce naturel ?... Tant de sang-froid... à son âge... N'ayant connu que le bonheur, que des gâteries folles... Pour moi, elle prévoyait.

— Cependant, je te répète que leur situation...

— Il n'y a pas que la situation... Il y a les caractères, les tempéraments... Granfeuil était neurasthénique. Il a dû tenir des propos lugubres devant sa fille. Cette enfant-là craignait certainement quelque chose... La mère aussi... Te rappelles-tu comme toutes les deux lui cachaient son chloral ?

Brémorin se taisait. Sa femme reprit :

— Les appréhensions de cette petite, hier... Et nous la blâmions !... Elle voyait plus clair que nous. Pauvre Evie !...

Le coulissier proféra lentement :

— Mon Dieu... est-ce qu'on sait ? Oh ! puis, toi, tu as un jugement !... Vous autres, femmes, tout de même, quand il s'agit d'observer... de saisir les nuances !

On vint annoncer le coiffeur de Madame.

— J’y vais, dit Madeleine. Tout est prêt dans le cabinet de toilette ? demanda-t-elle à sa femme de chambre.

— Oui, madame.

— Eh bien, Juliette, écoutez. Vous allez me sortir une robe noire pour cet après-midi. Pas celle que j’ai mise à la vente du ministère... une plus simple... celle en voile, tenez. Puis vous téléphonerez tout de suite chez Malvina, rue de la Paix, pour qu’on fasse prendre mon chapeau neuf en paille de riz noire — avant une heure, n’est-ce pas ? Et dites que je passerai aussitôt après le déjeuner pour qu’on me change le paradis contre une amazone noire. Tu comprends, ajouta Madoche, se retournant vers son mari, j’irai d’abord chez ma modiste. Comme cela, j’aurai une tenue de circonstance pour me rendre chez ces pauvres amies.

Elle attendit que Juliette eût quitté la chambre, puis, se dirigeant vers la porte pour aller rejoindre l’artiste capillaire, M^{me} Brémorin ajouta mollement :

— Tu sais. Gaston, ce que nous avons dit reste entre nous. Compte sur ma prudence. Tu m’as montré combien tout cela est grave...

Elle s’éloigna. Son mari, sans bouger de place, suivit machinalement des yeux la silhouette, si jeune encore, un peu raidillonne et trémoussante sous les longs plis vaporeux du peignoir. Tout en marchant, Madeleine défaisait déjà ses cheveux pour le coiffeur. Une barrette fut retirée. Une grosse mèche, raide, et dure, malgré l’ondulation superficielle, coula contre l’épaule. Les dessous apparurent, noirâtres, privés des beaux reflets fauves, que ne pouvaient retenir les profondeurs drues de cette forte crinière.

Gaston Brémorin contempla sans y penser ces détails bien connus des grâces composites de sa Madoche. Elle disparut. Il regardait encore. Mais un coup frappé à l’autre porte le fit sursauter. La femme de chambre revenait, portant l’appareil du téléphone.

— Je l’ai pris à Firmin. C’est très urgent.

— Qui me demande ?

— C’est des bureaux de Monsieur.

— Ah !...

Il s'empara des récepteurs. Discrètement, Juliette s'éclipsa.

— Allô, allô !... Qui parle ?... C'est, vous, Jameron ?

Oui. C'était bien Jameron, fondé de pouvoir de Brémorin. Les deux hommes échangèrent quelques mots, qui, pour des oreilles curieuses — comme il pouvait s'en trouver sur la ligne — eussent paru cabalistiques. Puis. Jameron formula une demande à laquelle son patron ne craignit pas de répondre explicitement :

— Mais, sans doute... Dites-le bien à la clientèle. On a tout intérêt à acheter aujourd'hui et lundi... et toute la semaine prochaine. Forcément il va y avoir un fléchissement des cours... Puis ils remonteront, l'affaire étant excellente. Donc, à ceux qui vous poseront de telles questions, conseillez d'acheter du « Grenier » tout de suite, et tant qu'ils pourront.

Le fondé de pouvoir dut présenter quelque objection, car Brémorin s'écria :

— Non... non... vendez-leur tout ce qu'ils demanderont, au comptant et à terme. Ne vous préoccupez pas.... Je viens... Je vous expliquerai de vive voix... Je viens... Hein ?... Qu'est-ce que vous dites ?... Flachet... Quel Flachet ?... L'ancien employé de Granfeuil ?... Oui ?... Celui qui a eu des difficultés avec lui... Ah ! Attendez donc. Qu'est-ce qu'il veut ?... Il fait du courtage, maintenant ?... Mais si... mais si, retenez-le ! Qu'il attende... J'arrive.

Le coulissier raccrocha vivement les récepteurs, courut entr'ouvrir une porte :

— Je m'en vais, Madeleine... jusqu'à mes bureaux. Qu'on déjeune bien exactement, n'est-ce pas ?... à onze heures... Je ne voudrais pas-être en retard d'une minute à la Bourse.

Un murmure confus sortit de dessous la grosse chevelure rabattue en saule pleureur contre le visage de Madoche. Elle tenait la tête inclinée en avant, tandis que le coiffeur procédait, sur sa nuque, à des rites bizarres. Vers l'angle de la grande toilette, à portée de la main experte et voltigeante, une mixture qu'on eût prise pour un brouet de Spartiate bouillottait dans une petite casserole au-dessus d'une flamme bleue.

À cette minute, dans l'hôtel de l'avenue Henri-Martin, Eve-Marie, sortant de la chambre, de sa mère, sur le palier du premier étage, se jetait dans les bras d'une personne à cheveux gris et de mise modeste, qui l'étreignit en gémissant :

— Est-ce possible ?... Mon Dieu !... Ma petite Evie !...

— Comme vous êtes bonne d'être accourue tout de suite, mademoiselle !

C'était son ancienne, institutrice, M^{lle} Mathilde Lebleu, qu'elle avait appelée à son aide, et qui s'était précipitée, avec un empressement fait de dévouement réel, de tendresse véritable, et de cette satisfaction secrète qu'éprouvent les maltraités de la vie au spectacle des revirements du sort chez les heureux, et à la pensée d'être nécessaires à ceux-ci, dont, ils pourraient être si facilement oubliés.

M^{lle} Lebleu n'eût pas consenti à reconnaître en elle-même cet alliage de sentiments, tandis qu'elle caressait son ex-élève, lui chuchotant des paroles dont elle-même goûtait la trouvaille, et qui ne manquaient ni de tact ni de bienfaisant à-propos. Non, M^{lle} Lebleu ne se fût pas avoué que, dans la monotonie et la solitude de son existence, accablante d'inutilité, ce jour tragique lui procurait l'exaltation allègre que les aventures agréables et les voyages émouvants procurent à d'autres.

Eve-Marie lui répétait :

— Que vous êtes bonne ! Ah ! je comptais bien sur vous !...

Et la jeune fille, de ses yeux ruisselants, posait un beau regard de gratitude sur le visage de la vieille fille — visage point déplaisant, avec ses grands traits franchement modelés entre les bandeaux gris fer, avec les prunelles de bon chien, mais façade d'une âme sans reflets, sans impérieux souvenirs, sans la profondeur que chaque épreuve, chaque découverte, chaque expérience de la vie, élargit en ceux qui osent vivre innombrablement. La prudente, craintive, et vertueuse M^{lle} Lebleu avait la physionomie d'une maison aux fenêtres aveugles. Jamais on ne s'arrêtera sur la route pour trouver jolie la maison dont toutes les persiennes sont closes.

— Voulez-vous venir auprès de maman ? suggéra Eve-Marie. Je l'ai forcée à se recoucher. Elle a eu une crise épouvantable. Maintenant elle est comme anéantie. Je crains de la laisser seule... J'ai peur qu'elle ne veuille retourner dans la chambre de papa...

— Vous n'allez pas y retourner non plus, dit l'institutrice.

Evie eut un regard magnifique d'émotion simple.

— Si. Je veux être seule avec mon père. Florent et la religieuse ont dû finir de l'habiller maintenant. Je veux... C'est pour cela que je vous serais si reconnaissante de rester un peu avec maman.

Le bruit mal contenu d'une porte au rez-de-chaussée attira l'attention de M^{lle} Granfeuil. Deux messieurs traversaient le vestibule. L'un sortait, reconduit par l'autre, qui était le secrétaire de M. Granfeuil. Ce jeune homme, ensuite, levant la tête, aperçut Eve-Marie, et gravit lestement l'étage.

— Mademoiselle, dit-il, d'une voix étouffée, et en se courbant par une mimique instinctive de compassion respectueuse, on vient de tenter une démarche du « Grenier d'Abondance », au ministère de la Guerre... Il serait possible de faire toucher M. Robert, par une dépêche, à un poste de télégraphie sans fil, qu'il doit atteindre dans quelques jours...

— Je ne veux pas !... je ne veux pas !... s'écria la jeune fille presque violemment. Ma mère ne voudra pas non plus. Je saurais bien la persuader de s'y refuser... Mon frère est en mission pour la France... Rien ne doit l'arrêter... le troubler... rien de personnel... pas même...

Elle s'interrompit, puis ajouta, devant l'expression interloquée du secrétaire :

— Promettez-moi... promettez-moi, monsieur Ravineau !

— Je vous promets, mademoiselle... Ce n'est pas à moi, d'ailleurs... Vous aurez, je crois, un conseil de famille...

Ce-mot fit sursauter Eve-Marie.

— Comment ? Quel conseil ?... Nous n'avons que des parents éloignés, qui ne comptent pas... La famille ?... Il n'y a-que maman et moi. Et maman n'aura de décisions que les miennes.

— Mais, Mademoiselle, observa le secrétaire, souriant faiblement malgré l'excès de sa déférence, vous êtes mineure.

— Quoi ?...

Le visage étroit d'Eve-Marie devint tout rose, puis se décolora peu à peu jusqu'à paraître plus pâle qu'avant. L'effacement de ses grands yeux pleins d'ombre trahit son ignorance des lois. Pourtant, elle n'attendit pas la réponse à son exclamation interrogative. Ayant dit un assez sec :

— Merci, monsieur Ravineau.

Elle rentra dans la chambre de sa mère, pour installer l'institutrice au chevet de M^{me} Granfeuil.

Ensuite-Eve-Marie eut des heures de douleur passionnée, où elle se déchirait elle-même, où elle se flagellait le cœur pour ainsi dire, avec toutes les épines les plus aiguës de sa dure épreuve, parce qu'elle s'étonnait et s'accusait de ne pas encore souffrir assez.

À genoux sur une chaise basse, près du lit où reposait — très noble dans la mort — le père qu'elle avait, admiré, adoré, elle se torturait à se reprocher de ne pas l'avoir admiré, adoré assez. Trop inexpérimentée dans le malheur pour savoir que les premiers moments ne sont pas les plus cruels et pour accepter l'espèce de stupeur qui anesthésie d'abord jusqu'à un certain point la sensibilité, elle se désespérait de toucher trop vite les confins de son chagrin, elle s'indignait contre elle-même à toute pensée étrangère dont elle subissait la distraction.

Ce qui l'étonna le plus amèrement, ce qui humilia son désespoir, qu'elle aurait voulu profond à s'y abîmer, fut de se trouver susceptible d'irritation, de mesquines souffrances, pour des misères, alors que retentissait en elle le glas terrible : « Mon père est mort... » Ainsi, elle ressentit péniblement l'insistance que mit M^{lle} Lebleu à vouloir persuader qu'un devoir essentiel pour les gens très affligés est de prendre de la nourriture. L'important, suivant cette excellente personne, était de ne pas se « laisser aller », et surtout d'empêcher M^{me} Granfeuil de commettre l'imprudence vaguement désignée par ce vocable.

— Ma petite Evie, croyez-moi, il faut faire manger votre pauvre maman.

Evie ne pouvait s'empêcher de se représenter l'inquiétude où sûrement, se trouvait M^{lle} Lebleu, qu'on négligeât de servir les repas dans cette maison désolée. Mathilde Lebleu jouissait d'un estomac valeureux, solide, implacablement exact. Jadis M. Granfeuil la taquinait sur les prouesses de son appétit. Et voici que ce souvenir, et l'idée que la pauvre demoiselle supputait anxieusement les probabilités de se mettre à table, causaient à Eve-Marie une amertume dont elle eut honte.

Puis, tout en cherchant, de toute sa force, à consoler sa mère, elle éprouva l'injustice d'une exclamation de M^{me} Granfeuil :

« Oh ! toi, tu as tant de caractère !... » dont le sens était évidemment : « Tu peux te soustraire à la souffrance, et tu n'imagines pas ce que j'endure. »

Eve-Marie retournait alors dans la chambre de son père. Elle éloignait la religieuse. Puis, seule en face de l'énigme éternelle de ce corps où l'admirable cœur s'était arrêté, — pourquoi ?... pourquoi la nuit dernière plutôt que dans dix ans, que dans vingt ans ?... — de ce visage fixe, immobile, à la sérénité inconcevable, de ces yeux dont les paupières un peu soulevées semblaient, sous la lueur palpitante des cierges, laisser filtrer un regard... — Quel regard !... celui que l'être en allé peut jeter sur la vie ! — Eve-Marie se remettait à genoux, balbutiait des paroles de contrition, tendait les mains vers sa douleur pour que sa douleur la prît entièrement, la mît au-dessus de tout. Ne fallait-il pas qu'il fût veillé par le plus ardent, le plus fervent, le plus déchiré cœur filial, celui-là qui avait été le père incomparable, si délicieusement bon dans la tendresse, si haut dans l'enseignement, et dans l'exemple, lui qu'Eve-Marie nommait « le meilleur sur la terre » ?

Et soudain, tandis qu'elle se tendait à penser ce qu'il aurait souhaité qu'elle pensât, à sentir ce qu'il aurait voulu qu'elle sentît, voici qu'un souvenir, un infime détail, un mot, une attitude, surgissait en elle... Ou bien, brusquement, elle voyait son frère Robert. Elle l'imaginait apprenant, là-bas, l'affreuse nouvelle. Ce visage, incrédule d'abord, et, qui, tout de suite, s'altérait, changeait !... Elle vivait d'avance la minute où elle le reverrait... le premier mot, le premier baiser... Quelle angoisse !... Alors, ce n'était plus la douleur qui s'interroge, qui s'exalte, qui s'héroïse, c'était l'écroulement dans les larmes sans fin, les appels balbutiés, la sanglotante horreur.

Dans un de ces instants, on vint chuchoter à l'oreille de la jeune fille que la couturière était là. Eve-Marie meurtrit de ses dents ses doigts crispés, qui serraient son mouchoir. Elle s'était promis de faire ce qu'il fallait : s'occuper de son deuil, de celui de sa mère, ne pas se permettre l'exagération, l'affectation d'y manquer. Elle essaya. Elle ne put.

— Que fait maman ?

— Votre pauvre maman vient d'avoir une syncope. Elle est incapable de se lever.

— Je vais près d'elle... Quant au deuil, qu'on fasse le plus uni, le plus sévère. On a nos mesures... Recommandez bien, mademoiselle... le plus uni... tout en crêpe...

Elle retombait à sa contemplation. En elle-même elle parlait à cet être immobile, à ce visage dématérialisé, qui n'avait jamais mieux exprimé l'âme paternelle. Dans le recueillement de la maison, des bruits de la vie courante parvenaient, malgré tout, à la jeune fille : des vibrations répétées du timbre extérieur, des roulements de voitures. Elle avait dit : « Nous n'y sommes pour personne », — exceptant seulement les Brémorin et son amie de cœur, sa plus intime, Antoinette Marvel. Des gens se présentaient sans doute, qui insistaient pour entrer, mus par la curiosité, le désir d'être traités exceptionnellement, l'avidité humaine du spectacle de la douleur. Ils signaient sur de grandes feuilles blanches, disposées dans le vestibule, en cherchant d'abord quelque nom connu, à côté duquel ils pouvaient étaler le leur. Puis c'était le va-et-vient entre les bureaux du « Grenier d'Abondance », un vieil immeuble restauré, rajeuni, de la rue Taitbout, — et la maison. Le directeur s'occupait des dispositions funéraires, évitait aux deux pauvres femmes l'odieux des détails matériels, le contact avec les professionnels aux faces larveuses, aux vêtements, d'un noir étrange comme celui des chevaux de corbillard, et dont la voix huilée offre ce qu'il y a de mieux, ce qu'on fait de plus nouveau, pour conduire, sans frais exagérés mais avec élégance, les ex-vivants dans la toute petite demeure du grand oubli.

— Ma mignonne... ma pauvre mignonne !

L'accent étouffé chevrotait. Une angoisse réelle serrait la gorge de Madoche. On l'avait introduite, presque malgré elle, dans cette chambre enténébrée, où l'homme qui lui parlait hier encore gisait, irréprochable de

tenue, dans l'habit noir plastronné de blanc. Sur cette manche, hors de laquelle sortait la main de cire, ses doigts, à elle, s'étaient posés plus d'une fois, quand l'ami lui offrait le bras pour passer d'un salon à une table fleurie. Le souvenir la sillonna en éclair. Un frisson la glaça. N'allait-il pas répéter le geste courtois, pour l'emmener... là où elle n'avait nul désir de le suivre ? La façon qu'eut M^{me} Brémorin de se jeter au cou d'Eve-Marie fut agrippante comme sous la menace d'un péril.

M^{lle} Granfeuil n'y discerna que la désolation et la sympathie. Elle embrassa leur amie en contenant avec peine un spasme de sanglots. Lui prenant la main, elle l'amena tout près du lit et demeura muette, le mouchoir pressé contre ses lèvres. Force fut à Madoche d'emplir ses yeux de l'impressionnante vision. Elle n'osa ni s'y soustraire tout de suite, ni proférer des mots que l'inspiration ne lui fournissait pas assez émus. Enfin, elle murmura :

— Pauvre ami !... A-t-il dû souffrir !...

Surprise, Eve-Marie eut un tressaillement.

— Mais... Dieu merci, nous ne croyons pas, fit-elle. Les docteurs nous ont affirmé qu'il a dû s'éteindre dans le sommeil.

Et elle ajouta, avec une espèce d'adorante ferveur :

— Voyez quel calme !... Ses traits n'ont pas changé... Il sourit presque...

Ne percevant nul écho attendri, la jeune fille tourna la tête. M^{me} Brémorin ne regardait pas le mort, mais la regardait, elle. Étrange regard, qui troubla Eve-Marie, et dont elle conserva le malaise. Quelque chose d'équivoque, de volontairement étonné, une nuance imperceptible d'ironie dans la compassion... Quoi donc ? Que signifiait ?...

— Ma pauvre petite !... soupira la femme du coulissier.

Et son exclamation contenait la même réticence ambiguë.

La sensibilité à vif d'Eve-Marie perçut une forme confuse et nouvelle de tourment. Une onde lourde d'anxiété fit refluer d'un seul coup toute sa douleur éparse. La cause lui échappa. Son cœur battit en aveugle, dans la nuit. Alors, pour se soustraire à ce qu'il y avait d'ombrageux, d'inquiet,

dans cette soudaine angoisse, elle dit avec effusion, — et les mots frémirent, malgré l'accent voilé :

— Il avait tant d'affection pour vous, pour monsieur Brémorin ! Et Claude — votre Claude — lui était cher comme son propre fils.

La mère de celui que nommait bravement, à une telle heure, dans une telle présence, la jeune voix pathétique, ne répondit pas un mot.

Quelques secondes passèrent...

Était-ce possible que, de ces deux silences, l'éternel silence de son père mort pût cesser d'être le plus cruel pour Eve-Marie !... Était-ce possible ?... Attendait-elle, — et avec quelle soudaine fièvre ! — une grave, une affectueuse réponse, qui fût, ici celle du Destin ?...

Consternée de ce qui se passait en elle, percée d'un remords, qu'une vague humiliation rendait plus térébrant, Evie quitta la chambre. Et ce fut un soulagement pour M^{me} Brémorin, qui s'empessa de la suivre.

Une fois hors de la pièce obscure, M^{lle} Granfeuil regarda leur amie, épiant sur ses traits un signe du changement d'âme qui la déconcertait. Jamais elle n'avait remarqué comme maintenant la fraîcheur artificielle départie à ce visage qui, sous l'ombre vaste du chapeau endeuillé de plumes noires, prenait une juvénilité vraiment merveilleuse. Madoche avait accentué l'éclat de son teint suivant la proportion où l'austère toilette le mettrait mieux en valeur.

Au moment d'introduire la visiteuse près de sa mère, Eve-Marie eut un geste d'arrêt.

— Madame, voulez-vous être assez bonne ?... Écoutez... je vous serais si reconnaissante de ne pas suggérer à maman l'idée que papa puisse avoir souffert ! Notre seule consolation est de croire — les médecins nous l'assurent — que l'angine de poitrine l'a foudroyé, qu'il n'a pas eu d'agonie...

— D'agonie... physique... Espérons-le, en effet.

Et M^{me} Brémorin eut de nouveau son air ambigu, réticent. Elle y ajouta un long soupir, avec ces mots, qu'Evie n'essaya pas de comprendre, mais se rappela plus tard :

— Votre pauvre, mère... Ah ! s'il avait mieux pensé à elle !...

Cette exclamation échappa sincèrement à Madoche.

Désormais, elle était persuadée que Maxime Granfeuil avait cherché volontairement la mort. De l'idée que son suicide serait pour eux l'occasion d'un coup de Bourse extraordinaire, à l'idée que ce suicide était possible, puis vraisemblable, puis certain, la légère cervelle avait évolué avec une aisance, une rapidité d'oiseau. Maintenant M^{me} Brémorin possédait l'état d'âme que lui eût suggéré le cas tragique. Elle dut se contenir pour ne pas trahir davantage les pensées qui montaient, s'agitaient en elle comme une herbe folle, brusquement poussée sur ce terrain nouveau. Et elle s'applaudit de sa délicatesse à ne pas témoigner aux deux victimes du drame une pitié plus dédaigneuse, un effroi plus glacial de ce qu'elles allaient devenir.

Puis, presque aussitôt, ce fut pour Eve-Marie, le saisissement de rencontrer, sur le palier de l'étage, une floraison de couleurs insolites qu'avivait le pinceau d'or d'un mince rayon de soleil, — le seul rayon qui s'insinuât par une imposte, — tous les volets étant clos contre la gaieté du jour de mai. Cette robe de foulard claire... cette gerbe de roses sur la grande Capeline de paille... Quoi !... c'était sa Toinon, sa chérie, sa sœur d'élection, l'amie dont elle sentait d'avance les larmes contre sa joue, comme si ses propres yeux les versaient, avec les siennes !

— Toi !...

Raidie, elle faillit repousser l'effusion de cette brillante créature, dont les chiffons éclatants, les cheveux dorés, le teint de fleur tachaient si violemment l'ombre. Toutefois elle eut vite au cou deux bras tendres, et ce fut comme si son enfance montait du passé pour la plaindre, quand la voix mêlée à toutes ses puériles heures lui sanglota près de l'oreille :

— Ma petite Evie !... ma mignonne... ma toute chérie... Quel malheur !...

Celle qui venait de perdre son père goûta le vertige, torturant et doux, d'une minute de communion sincère, dans le désespoir qui ne cherche pas de paroles. Aussi, lorsqu'Antoinette Marvel, se détachant un peu, voulut excuser par quelque raison misérable — une conférence à ne pas manquer, les tissus trop chauds de ses robes sombres... — l'inopportunité de sa

toilette, Eve-Marie, reprenant contre sa poitrine, d'un mouvement presque sauvage, l'amie unique, lui cria tout bas un : « Tais-toi... tais-toi !... » dont l'autre jeune fille eut le cœur bouleversé.

Décidément, la douleur est un prisme qui décompose les aspects de la vie. Les yeux qui veulent la fixer, ne voir qu'elle, sont forcés de discerner, dans son éblouissement terrible, les réfractions dissociantes des sentiments, des âmes et des choses.

La journée ne s'acheva pas sans qu'Eve-Marie en fît plusieurs fois encore l'expérience.

Il arriva que, malgré toutes les consignes, un visiteur insista de façon tellement pressante pour être reçu que M^{lle} Mathilde Lebleu prit sur soi de troubler à nouveau le funèbre tête-à-tête, passionnément filial, de son ancienne élève.

— Qui est-ce ? demanda Eve-Marie, en sortant de la chambre d'où elle aurait souhaité qu'on ne l'arrachât plus.

La vieille fille lui présenta une carte, ajoutant la sollicitation, extraordinairement pressante, du titulaire.

— Comment ? se récria M^{lle} Granfeuil. Paul Flachet !...

Et elle regarda Mathilde avec une stupeur qui ne trouvait pas de paroles.

L'institutrice répéta le nom machinalement, puis, frappée d'une lueur :

— N'est-ce pas, Evie, cet employé de votre père qui s'est si mal conduit ?

— Mon père l'a renvoyé.

Un souvenir fit monter une flamme aux joues minces de la jeune fille.

— Est-ce qu'il n'avait pas eu le front de demander votre main ?...

— Je vous en prie !...

D'un geste, Evie abolissait toute allusion à un sujet méprisable.

— Qu'il s'en aille, ma bonne amie. Délivrez-en la maison au plus tôt. Si mon père pouvait savoir !...

Elle imaginait le cher mort offensé par la démarche inconvenante.

Mais, brusquement, elle s'élança. M^{lle} Lebleu, abasourdie, vit la longue silhouette souple, encore allongée par un fourreau de crêpe, — apporté tout fait d'un magasin de deuil, — descendre l'escalier vers le vestibule de l'hôtel.

Eve-Marie venait d'apercevoir l'intrus, qui, ayant peut-être reconnu sa voix, osait gravir les premières marches, pour attirer son attention, sinon pour monter jusqu'à elle. C'était un homme de vingt-huit à trente ans, extrêmement joli garçon, — d'une de ces jolieses qu'essaient de figurer les catalogues de tailleurs, et qui ne laissent pas les femmes indifférentes, horripilant celles qui n'en sont pas subjuguées.

Pour l'instant, le banal visage masculin, trop gracieusement encadré de cheveux bouffants, trop soigneusement orné d'une moustache aux pointes en parenthèses, trop prétentieusement haussé sur un col carcan qu'étoilait un minuscule nœud de cravate, prenait presque du caractère par sa pâleur et par l'expression des yeux. Lorsque Paul Flachet vit s'avancer, le dominant, l'apparition, si émouvante et redoutable pour lui, de la jeune fille indignée, il trouva, dans la sincérité de cette minute, un accent, un geste, un regard vraiment pathétiques.

— Mademoiselle... je viens vous sauver... je le jure... vous sauver d'un grand péril...

— Retirez-vous immédiatement ! prononça-t-elle, toute droite et haletante, deux marches au-dessus de lui.

Ni l'un ni l'autre ne tenait compte du valet de pied, qui s'effaçait de son mieux près de la porte du perron.

— Mademoiselle, je rachèterai en un instant ma présomption passée, et même... et même...

Il hésita. Elle le cingla d'un mot terrible :

— Et même vos vilenies, voulez-vous dire... les abus de confiance qui vous auraient à jamais perdu sans la magnanimité de mon père.

Le jeune homme rétrograda d'une marche en arrière, comme sous un choc. De pâle il devint livide. Cependant, ses lèvres frémissantes,

décolorées sous la jolie moustache noire, formulèrent énergiquement, tout bas :

— Oui, même cela... même cela.

— Sortez, sortez d'ici ! ordonna M^{lle} Granfeuil, avec une autorité surprenante chez une jeune fille, et un dédain inouï.

Paul Flachet eut une mimique de désespoir, se détourna sous les yeux implacables, hésita, revint, tenta une dernière fois de se faire écouter :

— Je renonce à une fortune en venant ici... Je vous préserverai d'un grand danger... Il y va...

Pour Eve-Marie, soudain, ce fut comme si le profanateur n'était plus là. Elle anéantit cette présence odieuse, cessant d'en tenir compte. Lentement, elle remonta vers le palier, d'où M^{lle} Lebleu surveillait la scène, tendue de dévouement et de curiosité, impatiente arrière-garde.

— Il y va de l'honneur de votre père !... cria l'homme, affolé.

— Misérable... proféra Eve-Marie, sans daigner même lui lancer l'injure, mais assez haut pour qu'il pût l'entendre.

Elle précipita sa retraite, écarta les mains qu'avançait M^{lle} Lebleu pour la soutenir, courut tomber à genoux près de celui qui était encore, — pour si peu d'heures ! — sa protection, son refuge.

— Père !... Père !...

Demain, il ne serait plus là. Elle se trouverait seule en face de la vie, dont elle ignorait tout, dont jamais elle n'avait songé à se méfier. La vie !... Était-ce possible qu'une enfant ne pût s'en abstraire, en un tel jour ? Ce qu'elle commençait d'en pressentir insinuait une appréhension sacrilège dans cette veillée filiale, qu'Eve-Marie voulait toute sacrée, toute sanctifiée par la plus haute douleur. Des souffles angoissants venaient à elle de l'immense inconnu, de la forêt mystérieuse du monde, pleine de repaires secrets. Quoi !... si tôt !... jusque dans cette chambre...

Eve-Marie eut encore un grand élan d'âme, une ferveur ivre... les mains jointes, ne quittant plus des yeux celui à qui, seul, elle offrait ses larmes. Mais, tout à coup, elle s'abîma de détresse. De ses yeux ruisselait une source troublée, où glissait un sel égoïste et amer... N'était-ce par sur elle-

même qu'Eve pleurait, dans le trouble des frayeurs obscures, dans la hantise d'impérieuses images, qui passaient entre ses yeux et la face de son père mort ?...

III

Paul Flachet n'était pas le « misérable » qu'avait rejeté, sous cette épithète écrasante, la jeunesse farouchement inexpérimentée d'Eve-Marie. Du moins, il ne l'était pas encore de fait. Car la colère ou la haine dont il bouillonnait, lorsqu'il sortit de la maison, reconduit par le valet de pied au regard soudain insolent, lui faisaient une âme capable de crimes.

Raidi par la volonté de ne rien laisser paraître, il traversa le trottoir, d'une allure automatique, les mâchoires contractées, la main crispée sur sa canne en un frémissement de meurtre. Au chauffeur du taxi qui l'attendait, il jeta une adresse, — l'adresse des bureaux du coulassier Brémorin, rue Réaumur. Puis, assis dans la voiture, une fois en route sur la chaussée ombreuse de l'avenue Henri-Martin, il ôta son chapeau, s'épongea le front comme un homme qui vient d'accomplir un énorme effort musculaire. Des mots grincèrent entre ses dents, de basses injures... Mais, brusquement, l'image de celle à qui sa fureur les adressait surgit trop vive en lui : la haute taille souple, le fin visage, les admirables yeux, la courbe des lèvres... Ce fut, dans sa poitrine, l'élancement d'une blessure. Deux larmes incoercibles jaillirent sous ses paupières. Ce fut le dernier attendrissement d'un amour qui, malgré l'alliage considérable de l'intérêt et de la vanité, en dépit d'une ardeur plutôt brutale, n'en avait pas moins eu sa petite fleur — bien fragile — de sentimentalité.

Pour comprendre l'immensité de la déception qui étourdissait Paul Flachet, il aurait fallu sonder son incommensurable amour-propre, sa fatuité, sa présomption. Après un abus de confiance dont son patron, M. Granfeuil, pouvait le châtier en le déshonorant pour toujours, le jeune employé, rencontrant la plus grande magnanimité chez cet homme généreux, eut l'audace de supposer qu'une inclination d'Eve-Marie vers sa personne de bellâtre n'était pas étrangère au soin qu'on eut de cacher, d'effacer son acte d'indélicatesse. La précaution que prit M. Granfeuil de ne pas le congédier immédiatement, pour mieux éviter tout éclat, le rassura si bien qu'il oublia lui-même ce que son chef s'appliquait à paraître oublier. L'inconscience avec laquelle ce garçon osa manifester sa pensée secrète le

fit expulser enfin, et non sans qu'il entendît ce qu'il méritait. Malgré tout, il attribua cette rigueur à M. Granfeuil seulement, ne pouvant admettre qu'une jeune fille restât insensible à sa séduction. Ses faciles succès de femmes — non pas toujours, hélas ! dans les milieux tarés qu'on pourrait croire, mais dans des sociétés où il fallait son effronterie pour entreprendre certaines conquêtes — le conduisirent à cette conception insensée que, M. Granfeuil disparu, Eve-Marie tomberait dans ses bras.

Les circonstances voulurent qu'à l'instant de cette disparition, tellement soudaine et inattendue, Paul Flachet pût se considérer, pendant quelques heures, comme l'arbitre du destin de la jeune fille, comme celui qui pouvait retenir au-dessus de cette tête charmante la foudre prête à tomber. Se faire un titre de son dévouement, sauver une fortune qui deviendrait la sienne quand il en épouserait l'héritière, satisfaire à la fois son avidité et sa passion, prendre sa revanche de la triste aventure où la honte l'avait courbé devant le maître qui n'était plus, perspective dont s'enflamma le jeune homme, et qu'il courut réaliser avec un aplomb, une assurance dont les âmes scrupuleuses ne sauraient se faire une idée.

Tellement persuadé fût-il d'être écouté par M^{lle} Granfeuil, que sa seule préoccupation était de parvenir jusqu'à elle. Entendant sa voix au-dessus de lui, tandis que les domestiques lui objectaient leur consigne, il allait gravir l'étage et s'imposer, dans cette demeure sans chef, où le respect de la mort eût dû l'arrêter au seuil.

C'est alors qu'Eve-Marie s'élança... Pâle figure, dans sa longue gaine de crêpe. De quel regard elle l'avait-cloué sur place ! De quel ton, avec quel mépris, elle avait bafoué son illusion. Maintenant, c'était en lui comme des griffes de fer rouge. Les larmes séchaient à ses cils. Une frénésie le souleva. Le taxi n'allait pas assez vite.

— Ah ! ma belle, nous allons rire !... murmura-t-il.

Rue Réaumur, Brémorin, près de quitter ses bureaux, le reçut fraîchement :

— Venir ici aujourd'hui pour la seconde fois, mon cher !... C'est d'une imprudence !...

— Mais non, monsieur, déclara l'autre avec une tranquille sûreté de soi, qui suggestionnait, mais non... Et je vais vous le prouver. Que nous soyons de mèche, et qu'on le découvre, cela n'a de conséquences que si nous provoquons une panique fictive... Nous pouvons être embêtés...

— Taisez-vous ! chuchota le coulissier, qui ne s'était pas encore placé en face de ce qu'il voulait faire, et qui se recroquevillait, effaré. Il ne s'agit pas...

Flachet le regarda dans les yeux, — dans les yeux jaunes et ronds, embusqués de part et d'autre du petit nez crochu. (À quel point il avait l'air d'une chouette, et d'une chouette effarée, en ce moment, Brémorin !) Puis le jeune homme haussa les épaules.

— La panique, monsieur, reprit-il, ne sera pas fictive. Au lieu de la déchaîner, nous aurons intérêt à la retenir, d'abord. Car elle va se propager comme une traînée de poudre. Aurons-nous encore intérêt à vendre lundi ? Ça n'est pas sûr.

— Que voulez-vous dire ?

— Que Granfeuil s'est réellement suicidé. Je viens d'en acquérir la certitude.

— Pas possible !... cria Brémorin.

Flachet poussa son chapeau en arrière, croisa les bras, et considéra de nouveau le coulissier, mais avec un tel air que la figure de celui qui venait de se trahir, ordinairement blafarde entre la brosse de cheveux et là barbe jaunâtre, devint cramoisie.

— Je voulais dire... C'est ma femme qui avait raison... Ah ! les femmes, mon petit Flachet...

— Oh ! elles ne voient pas toujours clair, fit l'autre avec un atroce sourire.

— La mienne a pressenti la vérité tout de suite. Tandis que moi... eh bien, moi, je voulais encore espérer...

— Que de mots inutiles, monsieur Brémorin !...

— Soit... enfin !... Alors... c'est vrai ?... Il s'est tué ? Vous allez me dire ce que vous savez. Eh bien, le « Grenier » doit être dans un joli pétrin !... Et

mes parts de fondateur !... Ce Granfeuil qui ne me donne pas le plus léger avertissement. Mais c'est de la canaillerie, ça !... Ayez donc des amis !

Gaston Brémorin allait et venait dans son cabinet, agité d'une indignation sincère. Lui qui, pour opérer un coup de Bourse, pensait faire courir le bruit de la débâcle du « Grenier d'Abondance » et du suicide de son président, ne craignant pas de risquer l'honneur du défunt et la fortune de ceux qu'il laissait, n'admettait pas qu'un malheureux acculé à la mort ne lui eût pas indiqué l'opportunité de vendre à temps quelques valeurs.

Il se tourna vers son complice. Car, quel autre nom donner à ce jeune arriviste, qui, le matin même, consentait à lui trouver des prête-nom, à agir lui-même comme tel, pour réaliser l'énorme vente au comptant et à découvert que l'ex-ami intime de Granfeuil ne pouvait réaliser tout seul sans étonner la Bourse et la remplir de soupçons ? Paul Flachet venait de fonder, — grâce à la confiance de quelques gogos subjugués par ses grands airs, — une maison de remise. Quel essor n'allait-il pas lui donner ! Il la transformerait en une banque importante après les bénéfiques du krach Granfeuil. Rares coups de fortune, des opérations de ce genre. La vente au cours normal d'une quantité de valeurs que le vendeur ne possède pas et qu'il achètera au taux de la déconfiture, dans le délai ordinaire de cinq jours, — si même on lui demande encore de les livrer, lorsqu'elles seront tombées à rien.

— Comment êtes-vous sûr que Granfeuil s'est tué ? demanda Brémorin.

— Sa fille vient de me le dire, déclara Paul Flachet qui, à cette minute, mérita pleinement l'épithète de « misérable », dont il gardait l'intolérable cinglement au plus sensible de son orgueil.

— Sa fille ?... Eve-Marie ?... À vous ?... Pourquoi ?

L'invraisemblance faisait balbutier d'étonnement le coulissier. Ne s'était-il pas adressé précisément à Flachet comme à un ennemi de Granfeuil ? Un gaillard jadis mis à la porte à la suite d'une histoire louche.

— Mademoiselle Eve-Marie m'a fait appeler. Et c'était son devoir, affirma le beau Paul. Nous nous étions engagés l'un à l'autre, malgré l'opposition de son père. Dans sa loyauté, — car elle est loyale, — (Il sourit) elle a voulu me prévenir de l'étendue de la catastrophe, me

demander conseil. D'ailleurs, ajouta-t-il légèrement, elle m'a rendu ma parole.

— Ou vous l'avez reprise, ricana Brémorin. Eh bien, savez-vous à quel point vous m'intéressez, mon cher ?... Cette fille-là n'avait-elle pas le front de laisser mon fils lui faire la cour. Le paravent, sans doute. Et notre pauvre Claude, qui en était fou ! Heureusement, quelques mois au désert...

— Bah ! fit Paul Flachet, allumant une cigarette, maintenant qu'elle ne sera guère épousable, elle va pouvoir faire bien des heureux.

En distillant ces affreuses paroles, le joli garçon verdissait de haine. Mais il prenait un air détaché, tandis que ses prunelles luisaient féroce­ment entre les longs cils charbonneux dont il savait si bien velouter son regard lorsqu'il parlait à une femme. Intérieurement, il s'applaudissait. Brémorin était cuisiné. Lui et sa Madoche allaient devenir des toxines de calomnie admirables — même en se taisant — pour infecter Paris, lundi matin, aux obsèques de Granfeuil. Pourvu seulement qu'ils se contiennent assez pour permettre encore une Bourse fructueuse. Il ne fallait pas de débâcle avant mardi ou mercredi. Mais l'intérêt du coulissier marquerait la mesure à ce piètre bonhomme, dont toute l'intelligence se concentrait dans les jongleries d'argent. Et il jouerait d'autant mieux son rôle qu'il y croirait. Devant la tombe ouverte de son ami, un remords aurait pu le saisir. Tandis que maintenant...

Paul Flachet s'estima un véritable Machiavel, — trop médiocre psychologue pour doser l'envie, la cupidité, l'ambition, la promptitude à croire le mal et surtout le mal correspondant aux calculs du père et du financier — qui chez Brémorin, composaient le bouillon de culture favorable à de tels ferments, apportés par la haine la moins inventive, la plus grossière.

Dans la journée qui suivit, — un dimanche — pas de Bourse, mais la sourde fièvre de mille inquiétudes, le bourdonnement de l'oisiveté bavarde dans les cafés, les cercles, aux courses d'Auteuil, autour des dîners familiaux, — tous les commentaires, toutes les curiosités, tous les soupçons se cristallisant peu à peu par le courant d'électricité dont Madoche et Brémorin formaient le pôle négatif, dont le beau Paul Flachet, — qu'on vit

partout ce jour-là, — représentait le pôle positif. Lui, il affirmait. Les deux autres niaient... mais avec quel air de sous-entendre des secrets affreux !...

Le lundi matin, la Préfecture de police, avisée que des rumeurs fâcheuses couraient et que de petits actionnaires du « Grenier » pourraient faire des manifestations sur le passage du convoi, prit quelques précautions. À la grille du Père-Lachaise, il se produisit, en effet, un peu de tumulte. La magnificence du char mortuaire empanaché, la parade nombreuse des employés du « Grenier », la masse extraordinaire des fleurs, les couronnes gigantesques, (nombre de sociétés horticoles et agricoles s'étaient fait représenter), semblèrent provocantes à la foule. Des murmures grondèrent. Des apostrophes irrespectueuses se formulèrent sourdement.

Une voix s'éleva presque :

— Le cercueil est vide comme le « Grenier ». Ya rien là-dedans. Pas si bête que de se tuer, l'accapareur. Le Gouvernement l'a fait partir en Amérique.

Ce dangereux propos causa une ruée. Des malandrins comme il s'en trouve dans toutes les cohues, saisissant une occasion de grabuge, firent mine de rompre le cortège. La vigilance d'agents en bourgeois et le soudain rassemblement accompli par le peloton des employés du « Grenier », les en empêchèrent.

Dans la profonde berline de deuil, aux glaces levées, Eve-Marie ne percevait rien des incidents extérieurs. Un accablement physique, causé par la privation de nourriture et de sommeil, la chaleur de cette voiture fermée, le poids du voile de crêpe, l'odeur rance du drap saturé de poussière tapissant la cage oscillante, figeaient son chagrin. La peur lui venait de défaillir. Invisible derrière le rempart noir tombant de son chapeau jusqu'à ses pieds, le mouchoir appuyé contre sa bouche, elle concentrait ses forces pour l'instant qu'elle se représentait d'avance. Tout à l'heure, quand on lui mettrait en main la truelle chargée de la première poignée de terre à jeter dans la fosse, elle ne faiblirait pas. Non, elle ne voulait pas faiblir.

À côté d'elle, Mathilde Lebleu dévoilait un visage cuit de larmes. Ses doigts de filotelle noire tenaient un flacon de sels. La satisfaction d'avoir songé à s'en munir distrait sa mélancolie vague et véhémence. Ne pouvant, quoi qu'elle fît, se dévaster d'une douleur qui ne la touchait en

rien, elle alimentait son émotion sympathique avec le lourd flot d'amertume débordant de sa vie ratée, solitaire. L'écluse ouverte à ses pauvres souvenirs, à ses déceptions, à l'appréhension de l'aride avenir, la submergeait d'une telle tristesse que, ne s'y reconnaissant plus, elle croyait parfois sincèrement pleurer M. Granfeuil. Mais l'ingénieuse idée du flacon de sels l'occupait. Elle guettait l'occasion d'en secourir son ancienne élève.

Elle-même en eut besoin. Il arriva qu'un léger caillou, lancé par un garnement, qui saisissait dans l'excitation ambiante un prétexte pour mal faire, heurta une vitre de la voiture. Eve-Marie eut un bref tressaillement, ne comprit pas, ne regarda pas, ne dit rien. Mais M^{lle} Lebleu, préparée par des propos de fournisseurs, par un journal qui, le matin même, s'étalait dans l'office, par la vision de figures hostiles, s'inquiéta, et, dans l'inquiétude, s'inspira aussitôt de son réel dévouement. Car, laissant toute mise en scène, elle avança vivement la main et baissa le store. Mon Dieu ! qu'Eve-Marie ne vît pas ! ne devinât pas !... La cruauté de cela, que cette enfant pût surprendre une insulte à son père mort, à ce corps mille fois sacré, sans défense, dans la stricte gaine que moulait le drap noir.

M^{lle} Lebleu en frissonna. Et, toute tremblante, un peu penchée en avant pour s'offrir en rempart contre les pavés qu'elle croyait volant vers l'orpheline, elle aspira frénétiquement son flacon de sels.

Il n'y eut, d'ailleurs, aucune manifestation. Malgré l'émotion très superficielle d'un public spécial et les insinuations de certaines feuilles — où les gens sérieux voulurent voir une manœuvre — la confiance dans le « Grenier d'Abondance » était si solidement assise que la Bourse de ce lundi-là fut encore très bonne pour les valeurs Granfeuil. Même les ordres d'achat arrivèrent sur le marché si considérables — car on voulait profiter d'une légère baisse, assurément passagère — que les maisons qui se refusaient à vendre à découvert durent passer la main. Le coulissier Brémorin ne déclina aucune demande. Et l'on remarqua avec étonnement qu'un certain Paul Flachet, dont on ne croyait pas les reins si solides, agissait de même.

— S'il y a seulement demain une hausse de deux pour cent, les imprudents feront un fameux pouf, disait-on autour de la corbeille, en apprenant ce qui se passait sous le péristyle.

À l'hôtel de l'avenue Henri-Martin, Eve-Marie avait décidé sa mère à faire un effort, à quitter le lit où M^{me} Granfeuil gisait, depuis le matin fatal, dans la demi-obscurité, les larmes, l'éther, les crises nerveuses, et la prière à tout instant sanglotée « de s'en aller, elle aussi ».

— Et moi, maman, tu me laisserais toute seule ? demandait tendrement sa fille.

Aussitôt sortait la phrase, durcie d'on ne sait quel vague reproche :

— Oh ! toi... tu as tant de caractère !...

La jeune fille, alors, lui parlait du fils, qui reviendrait. Ne devait-elle pas l'attendre pour l'accueillir, atténuer la douleur du retour ?

— Robert ?... gémissait la faible créature. Ah ! celui-là... pauvre enfant... si nous le revoyons !...

De lamentables pronostics suivaient. Bientôt Evie n'osa plus nommer son frère, parce que la veuve, sortant de sa prostration, s'exaltait pour accuser les chefs qui avaient, d'après elle, envoyé le jeune officier à une mort certaine. L'Afrique inconnue était assez dangereuse. Mais la faire explorer en aéroplane, alors que l'aviation restait une science encore si précaire, c'était une condamnable folie. La pauvre femme en arrivait à l'hallucination, voyait son fils en pièces sous le moteur et des sauvages accourant pour l'achever.

Eve-Marie dut ménager cet état nerveux. Cependant elle obtint que sa mère se lèverait pour assister au conseil, qu'on ne pouvait appeler « de famille », car les Granfeuil ne possédaient que deux cousins fort éloignés, dont l'un s'excusa. L'autre promit de se joindre au directeur du « Grenier », à M. Brémorin et au notaire du défunt. Mais ce cousin ayant à se déplacer d'assez loin, la jeune fille promit de le faire prendre en automobile. Lorsqu'elle en voulut donner l'ordre au chauffeur à tête d'hospodar, elle éprouva la stupéfaction de recevoir un refus.

— J'étais au service de Monsieur, déclara le gaillard, on carrant ses larges épaules et en dardant sur la délicate figure pâle un œil arrogant. À la rigueur, Madame pourrait me commander. Mais Madame n'est pas visible. Je n'ai plus de patron ici.

— Alors, vous partirez ! dit M^{lle} Granfeuil.

— J’y compte bien, ricana-t-il.

Evie garda sa dignité calme. Mais toutes ses fibres se rétractèrent. Celui-là osait dire ce qu’elle lisait sur les visages des autres. Une méfiance agressive circulait autour d’elle, dans l’atmosphère de la maison, parmi ces gens pour qui elle n’avait jamais été ni dure, ni injuste, ni offensante. Que lui arrivait-il ? Qu’allait-elle découvrir encore de la vie, — de cette vie qui, tout à coup, montait contre elle, comme un flot baveux et rageur ? Pourtant, jusqu’ici, elle ne l’avait aperçue que limpide, aisée, l’accueillant d’un sourire innombrable. La mort de son père, n’était-ce pas une épreuve suffisante ? Quelles ramifications de souffrances se grefferaient donc sur ce malheur, par lui-même infini ?

Après l’algarade du chauffeur, comme elle passait devant un salon que les invités remplissaient la veille pour les funérailles, elle surprit ces mots, échangés par deux domestiques, occupés à mettre les meubles sous des housses :

— Ah ! bien... si les macchabées chics entendaient les parlotés à leur enterrement !... Tu te figures pas, mon vieux ! J’étais là, dans la porte...

— Nous ne risquons pas ça, nous autres... Ni fleurs, ni couronnes...

— Y avait un sacré type !... je sais pas où il trouvait ses blagues sur tous ceux qui défilaient. J’ai failli me fiche à rigoler.

— C’est des rosses, leurs amis, aux gens du monde... Nous, on est des bons camaros... Quand on se connaît et qu’on s’estime... Y en aura peut-être pas dix pour me faire la dernière conduite... mais ils seront remués pour de vrai, et ils diront sincèrement : « Ce pauvre Sébastien... tout de même !... »

— Aussi, t’auras pas mangé la galette à un tas de braves travailleurs. Hein, les gogos du « Grenier » !... nos bons villageois... Ils vont en voir de dures.

Eve-Marie, arrêtée par une fascination morbide contre une portière, où les voix gouailleuses l’avaient captée, se secoua, s’enfuit. Machinalement, ses mains glissaient contre sa robe, comme pour en rejeter des souillures visqueuses.

Presque aussitôt, elle se trouva face à face avec le directeur du « Grenier ». Il paraissait soucieux.

— Monsieur, dit-elle, hardiment, avec ce besoin de voir clair, de vivre dans la vérité, qui était en elle comme la faim et la soif, mon père a laissé une situation financière très nette, j'en suis sûre. Mais... — vous pouvez tout me dire — sa fin subite ne causera-t-elle aucune complication... grave ?...

Le directeur, étonné, considéra cette jeune physionomie. Ce qu'il y lut l'engagea sans doute à la franchise. Il répondit :

— Mademoiselle, votre question me prouve que certaines inquiétudes vous ont atteinte. D'où viennent-elles ? Qui les provoque ? En Bourse, ces ondes mauvaises circulent comme les courants dans la mer. Rien n'est plus frémissant, mobile, influençable, qu'un marché financier. Nous n'avons rien à craindre. Cependant, il vaudrait mieux ne pas avoir à combattre certaines hypothèses absurdes...

— Quelles hypothèses ?

Le directeur eut un geste vague. Pouvait-il dire à cette jeune fille : « On commence à raconter partout que votre père s'est suicidé pour ne pas voir la débâcle de son œuvre et la ruine de ses actionnaires. »

Il se hâta d'ajouter :

— Quelque tort que puisse faire au « Grenier » le déchaînement d'une sottise panique — si elle se déchaîne — nous pouvons tenir tête à tout. Votre père, mademoiselle Granfeuil, était un homme admirable. Prévoyant les heures de crise — car il en arrive toujours, — notre fondateur a voulu qu'une partie du capital social restât liquide, à la Banque de France. Et ce fonds de réserve, il l'augmentait lui-même, tous les ans, prenant pour cela sur ses propres revenus. Aujourd'hui, quoi qu'il survienne, fût-ce le pire, nous sommes tranquilles, nous paierons à guichets ouverts.

— Vous me le jurez, monsieur ?

— Mademoiselle, je vous le jure.

— Que bénie soit la mémoire de mon père !

— C'est celle d'un grand honnête homme, fit le directeur. Ceux qui y toucheraient seraient des bandits.

— On veut donc y toucher ?...

Le silence qui suivit cette exclamation entra dans le cœur de la jeune fille comme une brume de glace. Désormais elle attendait une catastrophe. Des choses sombres rôdaient autour d'elle, qui se rapprocheraient, la meurtriraient, la briseraient peut-être. De quel côté cela viendrait-il d'abord ? Ah ! qu'elle pût faire face, et préserver sa mère, au moins du premier choc.

Ce fut d'une rapidité inconcevable.

Dès le mercredi, les valeurs du « Grenier » s'effondrèrent. De l'ouverture à la clôture de la Bourse, se produisit une dégringolade. Rien n'arrêta le mouvement, pas même la certitude que la caisse de la société, assiégée par les petits actionnaires, payait sans interruption. Cependant, une affiche venait d'être apposée sur les murs de l'immeuble du « Grenier », près des portés où la foule s'ameutait, annonçant que les guichets resteraient ouverts deux heures plus tard que d'habitude.

En dépit d'une mesure si rassurante, les cours du « Grenier » continuèrent à baisser, entraînant, comme cela se produit toujours, d'autres valeurs. Le marché devint convulsif, eut son aspect des jours d'orage. Sous la colonnade, sur les marches de la Bourse, le tumulte, la sauvagerie des clameurs, arrêtaient les passants. Des groupes se massaient autour de l'édifice, obstruant les trottoirs. Et les gens pour qui l'objet de cette frénésie demeurait un mystère, la considéraient avec stupeur. D'humbles personnes, qui n'avaient jamais tenu dans leurs mains un billet de mille francs, se sentaient saisies d'une sorte d'horreur sacrée, se croyaient devant le temple de Mammon s'attendaient à y voir tomber la foudre.

— Regardez-les se battre, murmura l'une de ces créatures simples. Toute cette rage... pour de l'argent volé aux pauvres diables. Non, mais regardez-les !... On dirait ces vadrouilles de mi-carême sur qui on jette des poignées de sous du balcon d'un restaurant.

Des crieurs de journaux galopèrent, hurlant : « Dernières nouvelles !... » Et quand ils n'apercevaient pas d'agents, ils ajoutaient : « La vérité sur le «

Grenier » ! Le suicide du fondateur ! »

Deux messieurs s'abordèrent :

— C'est effrayant, dit l'un. Je viens de passer devant l'hôtel du « Grenier ». On se cogne ferme. Ils ont fermé les guichets, baissé les stores de fer.

— Comment ?... Ils annonçaient, au contraire...

— Paraît qu'ils n'ont pas pu retirer leurs fonds de la Banque de France. Quelqu'un a déposé une plainte. Alors le Parquet a mis, avant tout, le séquestre sur la somme.

— Diable ! Une plainte ? Ça devient très vilain, cette histoire. Qu'est-ce qui aurait cru ça ?

— Le plaignant serait un petit cultivateur que le « Grenier » aurait roulé. On lui aurait fourni des engrais falsifiés. Une fois ses récoltes mises à mal, la société aurait pris sa terre, suivant le contrat, parce qu'il ne pouvait payer sa prime.

— C'étaient donc des bandits, ces gens-là !... Ce Granfeuil... On comprend qu'il n'ait pas attendu l'ouverture d'un pareil pot aux roses. Mais êtes-vous sûr ?

— Parbleu !... On le tenait d'un commis de Brémorin, le coulissier. Et on est au courant, dans cette boîte-là. Brémorin est l'ami intime d'un cousin du procureur de la République.

Association des Amis
www.daniel-lesueur.com
de Daniel-Lesueur

IV

**Le lieutenant de spahis Claude Brémorin
à Mademoiselle Eve-Marie Granfeuil**

*Youssoukar, sur la Kémo,
5 septembre.*

Chère Eve-Marie,
ma bien-aimée fiancée,

Oui, j'ose vous nommer ainsi. C'est la vérité de nos cœurs, vous le savez bien. Cette vérité n'est pas officiellement consacrée par l'accord public de nos familles. Un sentiment de retenue, de respect pour nos parents, m'empêcherait sans doute de vous appeler « ma fiancée » avant qu'ils eussent joint nos mains, si nos existences se déroulaient suivant nos prévisions de naguère, si rien de douloureux ne vous avait effleurée. Mais — ô chère Eve-Marie ! — vous souffrez, vous allez souffrir davantage.

Alors, j'ai cette audace de réclamer mon droit à vous consoler. Non, pas à vous consoler, c'est impossible, mais à partager votre souffrance.

Mon Dieu ! que ne suis-je auprès de vous ! Je ne sais rien, sinon qu'une catastrophe, — incompréhensible pour moi, — vous accable. Et je sais encore ceci, — qui me déchire, — que je vous apporte une douleur nouvelle.

Votre frère... Oui... disparu. Ne nous faisons pas d'illusion, — mort certainement. Mais non pas tué... Entendez-moi bien, Eve-Marie : nul être humain, j'en suis sûr, n'a porté la main sur lui. Aucun guet-apens, nulle,

surprise de sauvagerie, rien de ce qu'une imagination affolée peut se représenter de terrible dans l'inconnu des contrées où nous sommes.

Vous allez apprendre la fin grandiose de celui que nous aimions tous deux également. Mon frère, comme le vôtre, mon camarade, mon supérieur, mon chef, mon ami... Et quel ami !... Robert ! Robert !... La France peut te pleurer. Quels triomphes lui réservaient ton intelligence merveilleuse, ton cœur de héros, ton caractère d'une si rare noblesse !

Comme il vous ressemblait, Eve-Marie ! Vos yeux aux reflets sombres brillaient sous ses paupières. Il avait votre visage mince, d'une élégance incomparable. Et ses cheveux foncés, dont les courtes mèches se roulaient drues et tassées sur son crâne, semblaient le casque étroit de votre chevelure dessinant votre tête charmante.

Mais sa voix, son âme, me donnaient encore plus le sentiment de votre présence. C'est par lui, par vous, que je vaudrai quelque chose, si jamais le simple garçon que je suis peut se rendre digne d'un tel exemple et du sort merveilleux de vivre à vos côtés... pour toujours !...

Eve-Marie, vous êtes une créature d'exception. Je ne doute pas de votre vaillance. Au moment où je dois vous porter un coup si affreux, — moi qui donnerais mille fois ma vie pour vous épargner le moindre mal — je me sens dominé par votre force morale. C'est moi qui faiblis dans cette cruelle tâche. C'est vous — je crois vous entendre — qui me dites : « Courage, Claude, allez jusqu'au bout. »

J'espère que cette lettre vous atteindra avant les récits de journaux. Peut-être les dépêches qu'il faudra bien envoyer au ministère vous auront-elles fait craindre le pire. Mais personne que moi ne peut dire quelle fut la fin de Robert Granfeuil. Resté chef du poste qu'il commandait, je préviens de sa disparition, par courrier, le général-gouverneur. Mais, à vous, j'adresse ce message détaillé, confidentiel, par une voie merveilleusement prompte.

Un indigène m'est dévoué — comme beaucoup de ses compatriotes noirs, d'ailleurs. Nous avons trouvé, Robert et, moi, parmi ces tribus naïves, des amis tels qu'on n'en rencontre pas souvent chez les civilisés, conceptions humanitaires du dix-huitième siècle, représentant les plus belles vertus chez ces primitifs, ne sont pas si ridicules qu'on a voulu le

croire. C'est nous qui plus d'une fois, avons corrompu ces doux barbares. L'un d'eux sachant que rien ne nous ravissait comme les nouvelles d'Europe, s'était fait chef de bande pour aller dévaliser, sur les routes de communication, à des distances incroyables, les porteurs de dépêches. En vain tentâmes-nous de l'en dissuader. Nous nous résignâmes à retourner comme nous le pouvions les plis fermés. Bref, c'est par lui que nous eûmes la nouvelle qui décida la folie héroïque de Robert. C'est grâce à lui que cette lettre, emportée à des galops fantastiques à travers des régions où les Français ne sont maîtres que de nom, parviendra à l'endroit où la poste fonctionne, pour vous être expédiée avant toute information possible aux journaux.

Chère, mille fois chère Eve-Marie, qu'est-il donc arrivé à votre admirable père ? Quel revers inattendu, quelle trahison du sort ou des hommes, a pu faire fléchir sa volonté ? C'est de lui pourtant que Robert et vous avez hérité tant de ferme détermination, une telle conscience du devoir, ce résolu vouloir de « tenir bon », suivant la formule de Nietzsche, que vous m'avez apprise.

O ma chérie douloureuse ! de quelles blessures vous devez être meurtrie !... Et comment vous peindre, à vous qui devez l'avoir cent fois imaginée dans le désespoir, la physionomie de votre frère lors, qu'il eut déplié, — avec quelle joie d'abord ! — le journal de France, arrivé par la voie que je vous ai dite, et qui parlait comme d'un événement déjà connu, commenté, comme d'une chose ressassée, usée dans l'opinion, du suicide de M. Granfeuil et de l'écroulement du « Grenier d'Abondance ». Hélas ! s'il en était encore question c'était pour enregistrer les désastres consécutifs à la catastrophe, pour signaler, — avec les plus durs jugements à l'égard des financiers hasardeux — la pauvreté émouvante des victimes.

Au premier moment, sans que j'eusse pressenti le coup terrible, votre frère se dressa, criant :

— « Ce n'est pas vrai ! Mon père ne s'est pas suicidé !... Il n'a pas déserté... Non, je ne le croirai jamais... quelles que fussent ses responsabilités, ses erreurs involontaires... »

Et toute l'énergie de Robert se tendait pour clamer : « Mon père n'a pas fui, mon père n'est pas mort de sa propre main ! »

Comme si l'univers eût pu entendre la protestation de ce fils. Comme s'il avait eu d'autres auditeurs que moi, et ce ciel si lointain du nôtre, et les eaux du fleuve sauvage.

À mon tour, je lus. Par quelles paroles le consoler ? Pouvais-je seulement me faire l'écho de sa dénégation ardente ? Tout était trop clair. Il ne s'agissait pas d'une nouvelle susceptible de doute, mais du rappel d'un fait acquis à la notoriété publique.

Nous nous étreignîmes, Eve-Marie. Et quand je sentis sur ma poitrine ce cœur intrépide qui sursautait de sanglots comme celui d'un enfant, je ne songeai qu'à l'envelopper d'un peu de la tendresse que vous lui auriez donnée vous-même. C'était pour moi, c'était pour vous, que je serrai dans mes bras ce frère tant aimé. Vous me l'aviez confié. Vous m'aviez prié de le défendre contre son imprudent héroïsme. Jusque-là, j'avais manqué à ma mission. C'était lui, ma force. Il me dominait trop pour que mon influence remontât vers lui en quoi que ce fût. Aujourd'hui, c'était votre Robby à vous, qui étouffait de rage, de honte, de douleur, contre mon épaule. Plus de chef ni de subordonné. Le grand frère adoré de votre enfance... Une telle part de vous-même !... Les larmes rendaient ses yeux plus pareils aux vôtres... Ah ! que n'ai-je pas fait !... Que n'aurais-je pas fait encore pour empêcher ce qui suivit !...

Il faut vous expliquer en deux mots notre situation :

Youssoukar, le village où nous nous trouvions, où je suis encore, et que je ne quitterai pas sans ordres, est situé sur le Gribuigui. Cette rivière, affluent du Chari, qui va se jeter dans le lac Tchad, prend sa source non loin de celle de la Kémo, tributaire de l'Oubangui. Imaginez un canal mettant en communication le Gribuigui et la Kémo, des points peu éloignés où ces deux cours d'eau sont navigables, ce serait le bassin du Congo relié à celui du Niger, — c'est-à-dire une route fluviale ininterrompue à travers notre empire africain. Je vous épargne, bien entendu, le développement des conséquences merveilleuses, du double point de vue politique et commercial, dont la France bénéficierait.

Notre mission, dont Robert était le chef, devait étudier, à cet effet, la région où la ligne de partage des eaux s'abaisse entre les deux bassins, jusqu'à devenir indistincte. Ici, entre le Gribuigui et la Kémo, il n'y a plus

de pente opposée, ou à peine. À la saison des pluies, les deux rivières se confondent presque à travers l'immensité des marécages. Cette saison, qui s'achève en ce moment, rendait nos explorations dangereuses et pénibles. Cependant, il importe précisément de fixer la configuration des terres fermes, capables de soutenir des travaux d'art. Il faut savoir quels sont les points respectés par les crues. Nous y parvenions, grâce à l'aéroplane de Robert. Quel instrument de miracle ! Planer sur ces étendues perfides, où nous n'aurions pu nous aventurer, même à cheval, sans risquer l'enlèvement. Mon capitaine m'emmenait. Je faisais les relevés pendant qu'il pilotait la machine. On saura bientôt, par nos rapports, l'adresse et l'endurance qu'il déploya. On restera stupéfait de ce qu'il a tenté, de ce qu'il a supporté, des résultats qu'il a conquis.

Toutefois, Robert n'était jamais allé jusqu'à l'inutile témérité. Et nous avions résolu d'attendre un peu de sécheresse pour reconnaître une sorte de désert de sable et d'eau, que bornait au loin, comme une falaise sombre, la forêt équatoriale.

Souvent, nous avions tenté de voler jusqu'à ses confins. Mais la limite paraissait reculer. Pourrions-nous jamais l'atteindre ? Et si nous y parvenions, pourrions-nous revenir ?... Des courants atmosphériques redoutables devaient régner entre la plaine humide, dont les vapeurs montaient sous l'embrassement d'un ciel de plomb, et le massif végétal, inconnu, profond, sans bornes, formé par l'enchevêtrement d'une flore millénaire. Tomberions-nous sur le sable saturé d'eau, qui s'ouvrirait comme une tombe ? Ou sur la forêt, qui briserait nos ailes et nous livrerait à ses fauves ? Alternative que nous n'avions pas le droit de braver. Car nous n'étions pas des aventuriers, libres de nos appareils et de nos personnes. Nous étions des soldats, qui devions compte de tout à la patrie.

Eve-Marie, ma fiancée de douleur, ma chérie ! pour qui je n'aurai jamais assez d'amour ! O mienne qui souffrez si loin de moi !... ne pressentez-vous pas, avec votre clairvoyance, avec la faculté visionnaire des martyrs ?... Ne pressentez-vous pas ce qu'il me reste à vous dire ?... L'horrible chose sublime !...

Oui... vous comprenez. C'est CELA qu'IL a fait.

IL l'a voulu. Je n'ai pas pu l'en empêcher.

Pour se défendre de ma tendresse dans sa résolution de désespoir il a repris le ton du chef. Il a commandé. J'ai dû obéir.

— « Ce n'est pas un suicide, comme celui de mon père, m'a-t-il dit fièrement. Si je reviens de là-bas, le service que j'aurai rendu à la France effacera un peu de la honte qui pèse maintenant sur mon nom, fera taire un peu les malédictions des humbles que nos maudites entreprises financières ont dépouillés. Ce qu'il en restera, je pourrai alors le subir. J'expierai pour celui que je ne cesse pas de vénérer, dont je prends tous les actes à mon compte.

Il me confia le commandement du poste.

— Laisse-moi partir avec toi, suppliai-je. Ma place à tes côtés, dans l'aéroplane, tu ne me l'as jamais refusée ! Tous les périls, je les ai courus avec toi. Il ne faut pas qu'un de nous deux revienne seul.

— Lieutenant Granfeuil, répliqua-t-il avec une sécheresse qui me fit mal, vous êtes désormais responsable de la mission. S'il m'arrive malheur, vous préviendrez nos chefs. Et si l'on vous ordonne le retour, vous rallierez le corps avec tous nos hommes, — vous entendez bien, — tous nos hommes, sans en perdre un seul.

— Je n'emmène personne, ajouta-t-il.

Que lut-il alors dans mes yeux ?... Sa figure changea, sa voix s'adoucit. Il me prit la main.

— Claude, pense à notre Evie... Pense à elle... Ma pauvre petite sœur !...

L'indicible accent !... Il résonne au fond de moi. Mon cœur en tremble. Nous nous regardâmes longuement.

Le lendemain, — c'est-à-dire, il y a moins d'une semaine, — je vis l'aéroplane de Robert volant sur la clarté rose de l'aube. C'était la première matinée pure, depuis si longtemps ! Le soleil n'était plus enveloppé de ouates chaudes, comme un de ces fruits mal mûrs et sans saveur qu'on expédie loin de leur climat. Radieux, il m'inquiéta cependant. Car sa réverbération sur le miroir sans fin des eaux serait vertigineuse pour l'aviateur. Aussi ne m'étonnai-je pas de voir le grand oiseau monter tout de suite. Le souffle chaud de la surface terrestre n'importe guère à celui qui plane à la hauteur des régions fraîches.

Je suivis du regard la forme merveilleuse, à laquelle les yeux humains ne sont pas encore accoutumés. Créature ailée, dont l'essor bouleverse en nous l'âme innombrable des ancêtres, rivés au sol depuis le commencement des choses. Nous ne pouvons la voir fuir vers le ciel sans une prodigieuse et confuse émotion.

Qu'était-ce donc pour moi, tout l'être suspendu à son vol, en une si étrange solitude, et sachant quel cœur, plein de frénésie et de tristesse, s'élançait, dans le mystère, avec ses ailes rapides ?

Eve-Marie, vous aussi, vous suivez maintenant d'un œil visionnaire la forme diminuante. Ah ! nous sommes deux, ma chérie... vous êtes là, en me lisant... Nous nous serrons l'un contre l'autre... Toujours nous verrons ensemble ce qui s'en va là-bas... là-haut... la chose agile et légère, le long corps fuselé, d'un gris si doux dans l'air bleuâtre, l'étincellement des ailes blanches, les deux roues minuscules qui emportent des grains de terre à leurs jantes... La terre... les grains de terre... Oui... Ce n'est pas un oiseau qui se rapetisse au loin et qui va disparaître. Il y a cette poudre terrestre que les belles ailes triomphantes ne disperseront pas... Celui qui a les mains crispées aux leviers le sait bien. L'espace où l'on s'affole, le danger par lequel on oublie, l'audace dont on se grise, n'empêchent pas qu'il y a la poussière des durs chemins du monde après les fines roues... Et il y a autre chose, d'aussi tenace, une cendre de misère plus lourde, dans ce cœur d'enfant et de héros, dont le battement n'est plus qu'une petite ombre au fond du ciel, — une petite ombre, ô mon Evie ! qui s'efface... que nos yeux ne distinguent plus !...

Robert n'est pas revenu, Evie. Gardez, si vous le pouvez, l'espoir d'un miracle. Je connais trop la témérité de son entreprise pour oser vous exprimer celui que je n'ai plus. Vous ne me pardonneriez pas de vous déguiser la vérité.

Eve-Marie, j'hésite... Je ne peux me résoudre à fermer cette lettre cruelle sans vous crier ma tendresse...

Et je n'ose pas. J'ai peur de vous indigner. Si vous alliez prendre pour la fougue d'une passion égoïste mon élan éperdu vers vous !...

Pourtant, je vous le jure, mon amour n'est pas présomptueux en s'imaginant qu'il peut vous consoler. Il se l'imagine parce que... parce qu'il

est l'amour, tout simplement. Un humble amour, un pauvre amour, qui ne s'en fait pas accroire... mais qui brûle si fort, Eve-Marie, d'une ferveur si profonde !...

Pardonnez-moi si ce n'est pas le moment de vous dire cela. Je ne sais pas. Je suis si loin ! Je vous sais si douloureuse !... d'une douleur dont je suis moi-même déchiré. Je n'ai pas le don d'exprimer ce que je sens. Je suis un modeste garçon. Mes parents, vous le savez, m'ont laissé libre de choisir la carrière militaire, parce qu'ils me trouvaient trop peu intelligent pour devenir un financier.

Je les en bénis. La finance me fait horreur. Et maintenant que je suis ruiné comme vous-même, — car mon père naviguait dans le sillage de ce grand vaisseau, le « Grenier », qui a dû l'entraîner dans son naufrage — je ne puis vous offrir, ma noble Eve-Marie, que d'être la femme d'un pauvre petit officier. S'il ne survient pas de guerre, mon avancement sera lent, problématique. Quelle médiocrité pour la divine créature, pour la princesse de légende que vous êtes !...

Ah ! vous m'imposez silence. Ceci ne vous importe pas !... Mais, pour moi, quel regret !...

De quoi est-ce que je parle ?... Mon Dieu, pourvu qu'aucun de ces mots maladroits, hâtifs, ne vous froisse, ne prenne à vos yeux un sens que je n'y ai pas mis !...

Vous m'avez dit un jour :

— Claude, je vous connais bien. N'essayez pas de vous expliquer à moi. Je vous aime parce que vous ressemblez à ce que j'attendais de la vie dans mon enfance. J'y voyais une perspective claire, droite et ardente... De la lumière, des regards transparents, des mains tendues, une fête de bonté, de tendresse, avec la gravité du devoir et la folie éblouissante du courage.

Vous avez ajouté, avec une indulgence qui me fit monter les larmes aux yeux :

— Cette vision-là, je ne la retrouve plus, Claude, excepté quand je regarde dans votre cœur.

Y regardez-vous encore, Eve-Marie ?... De si loin, le voyez-vous, mon pauvre cœur ?... Sa seule lumière, c'est vous. Mais il est toujours le chemin

de droiture, la route fidèle où rien ne passe que votre souvenir. Vous n'y trouverez pas l'enchantement des grands rêves. Mais vos pieds ne s'y blesseront pas, ma bien-aimée.

Il faut finir... Il faut me séparer de ce papier que vos doigts toucheront, sur lequel vos yeux se fixeront pleins d'un éclat terrible. Oh ! vous faire tant de mal !... Vous donner la mission de porter un tel coup à votre malheureuse mère... Et rester ici, dans l'impuissance, dans l'ignorance, dans l'effroi d'avoir osé trop dire, dans le regret de n'avoir pas dit assez.

Eve-Marie, mon amour, défendez-vous de souffrir... Oh ! ne pleurez pas, mon Eve-Marie !... Je suis fou... Quelle angoisse !... Je vous aime... Pardon !... Pardon !...

Votre CLAUDE.

V

— Mère, mon tableau est reçu, dit Eve-Marie, agitant le papier bleu d'une dépêche.

Un sourire, bien léger, semblant tenir à peine sur ses lèvres sinueuses et pâles... le premier sourire depuis la mort de son père — adoucissait la gravité de son visage.

De sa robe de deuil, échancrée en carré à la base du cou, sa tête petite, à la chevelure sombre et serrée, s'érigeait, plus saisissante de chair atténuée, de regard élargi. Les joues minces s'effilaient tout de suite en un menton aigu. Le front restait comme jadis, à demi caché sous une volute tombante de soie brune. De sorte que les yeux profonds, le nez droit aux narines presque transparentes, et cette bouche, fortement dessinée, dont le sourire glissait, défaillant déjà, condensaient toute l'expression, un étincellement d'intelligence et de volonté, presque insoutenable.

La grâce juvénile y était un peu sacrifiée. Quelque chose de tendu, de farouche raidissait le roseau vivant, la svelte, nerveuse créature. Même jadis, dans la sécurité, dans le bonheur, ne semblait-elle pas toujours près de se cabrer devant les choses répugnantes de la vie, comme un cheval ombrageux, devant une loque sordide en travers du chemin.

Par le jour froid et clair qu'un glacial printemps versait sur les hauteurs de la Butte, au long de cette morne coulée de la rue Caulaincourt, où les dames Granfeuil habitaient maintenant, Eve-Marie, gainée de noir, dressait la souplesse vibrante, l'héroïsme secret d'une lame d'épée dans son fourreau exact et sombre.

Après la ruine, elle était venue là, avec sa mère, dans ce petit appartement du sixième, en partie mansardé, mais qui offrait l'avantage d'un atelier vaste, inondé de lumière, largement découpé dans les combles de la haute maison.

M^{lle} Granfeuil, tous les après-midi, y faisait de la peinture. Le matin, elle suivait, à l'École des Beaux-Arts, les cours du maître qui lui avait

révélé son talent, lui avait donné les premiers conseils, lorsqu'il venait, commensal et ami, dans l'opulente maison de l'avenue Henri-Martin.

C'était de lui, le message téléphonique.

Evie le lut à sa mère.

« Vous êtes reçue avec numéro 2. C'est la cimaise assurée. Affectueuses félicitations. »

— Ma petite... ma petite... murmura M^{me} Granfeuil, en lui ouvrant les bras.

Et la veuve fondit en larmes.

Elle eût pleuré de même, pour une mauvaise nouvelle, sans plus d'amertume. Rien n'était compensation ou satisfaction pour cette naufragée. Toute impression vive, fût-ce une surprise heureuse, ne servait qu'à remuer le monceau des douleurs, à faire ruisseler l'éternelle rosée brûlante des pauvres yeux défleuris.

Minée, usée, vieillie, les cheveux presque blancs, M^{me} Granfeuil ne songeait qu'à son mari et à son fils morts — jamais à sa fille vivante. Si on lui eût rapporté Eve-Marie dans une voiture d'ambulance, tuée par accident, la disparue aurait, certainement pris, dans ce faible cerveau, une physionomie que n'arrivait pas à y créer la présence merveilleuse, l'image de beauté, l'émanation d'énergie, la sauvegarde et le soutien, tout ce qu'était l'enfant pour la mère.

— Ma petite maman... voyons... Essuie ces yeux-là... Ne te fais pas de mal... Songe... C'est un commencement d'espoir. Je puis espérer un achat de l'État, une bourse de voyage... peut-être une commande de portrait.

— Ah ! ma mignonne, tu fais ce que tu peux. Mais quand je pense... Un tableau... voilà ce qui représente le nom de Granfeuil. L'œuvre admirable de ton père... La gloire qu'allait conquérir ton frère... Quand on a vu cela s'évanouir, quand on pleure des héros pareils... Enfin, comme tu dis... Ton tableau, c'est le pain de demain. Il faut bien que tu vives, ma pauvre petite... Car pour moi...

Une eau âcre déborda des paupières rougies, au bord desquelles le flot de sel et de feu laissait un fil d'écume blanche.

— Mère, dit Evie, je suis forcée de sortir cet après-midi. Mais notre excellente Mathilde Lebleu viendra, pour rester avec toi. Et peut-être, enfin, auras-tu cette visite — si souvent remise — de madame Brémorin.

— Madame Brémorin... Et tu crois que ça me fera plaisir ?...

Une brusque flambée sécha le visage larmoyant, alluma une plaque rouge aux pommettes.

Eve-Marie eut un silence grave.

— Oh ! je me doute de ce que tu penses, reprit la mère. Tu me blâmes... Tu m'imputes des sentiments mesquins...

— Non... non !... protesta la jeune fille. J'ai seulement peur que d'autres ne te les imputent. Nous devons être trop fières pour paraître en voulant aux Brémorin de ce qu'ils ont fait une fortune au moment où nous perdions la nôtre.

— Peut-être la même. Rappelle-toi ce qu'on a dit.

— Des méchancetés absurdes, maman. Ce n'est pas digne de toi de les accueillir.

— Merci de la leçon.

Evie regarda la maigre silhouette, sous le crêpe roussi d'une pauvre robe, le triste visage dévasté, raviné de chagrin. Elle ne se fâcha pas du ton agressif. Mais elle vint s'appuyer au dossier de la bergère — un des rares débris du confort ancien — où M^{me} Granfeuil enfonçait ses épaules sans force, son corps abattu de neurasthénie.

— Petite mère... Papa aimait ses amis Brémorin.

— Le lui rendaient-ils ?... S'ils l'avaient seulement compris, auraient-ils pu croire qu'un être de courage, de devoir, tel que lui, se serait suicidé ?

— Ils ont défendu sa mémoire contre cette calomnie.

— Devant nous... Et encore !... Rappelle-toi certains propos de cette perfide Madoche... Le jour même... Tu en étais troublée...

— Soyons justes, maman. Ils ont tout fait pour que nous acceptions leur aide.

— Leur aumône, tu veux dire... Peuh !...

Evie se tut. Elle se trouvait en arrière de sa mère, penchant la tête contre la joue de celle-ci. Elle se retira légèrement. Ses yeux assombris, fixés en avant, sans rien voir, prirent une expression tragique.

M^{me} Granfeuil *sentit* ce qui passait de doute affreux dans le cœur de sa fille, dans ce regard qu'aucune glace, pourtant, aux murs nus de la chambre, ne lui révélait. Derrière elle, contre le dossier, se raidissait, s'immobilisait la jeune détresse. Pourtant la mère devina.

— Va, ma pauvre enfant, je sais trop pourquoi tu t'obstines à les défendre. Mais si tu crois qu'ils vont te donner leur fils...

Eve-Marie eut un battement de pied, presque violent.

— Claude est son maître, ma mère. Il est fidèle...

— Après tout, vous n'étiez pas fiancés.

— Nous le sommes. Il me l'a écrit. Notre Robert m'a léguée à lui. Quand toute la terre mentirait, je ne douterai pas du cœur de Claude.

— Nous verrons bien. Le navire qui le ramène ne doit pas être loin, maintenant.

Evie glissa à genoux. Ses mains jointes s'avancèrent. D'un renversement du buste elle se trouva au-dessous de M^{me} Granfeuil. La mère vit se lever l'ardent secret sur cette face mince comme une flamme, blanche comme une flamme dans le rayonnement du jour. La profondeur émouvante des yeux se dévoila toute.

— Maman chérie, ne me laisse pas penser que les Brémorin aient trahi mon père !... Ce n'est pas Claude qui se retirerait... C'est moi. J'ai peur de cela !... j'ai peur de cela !...

La veuve, que ses incommensurables regrets séparaient de la vie, au point de n'en plus vouloir rien attendre, rien partager, même avec sa fille, eut pourtant le cœur secoué, soulevé, par l'onde fougueuse et troublée où bouillonnait l'amour. Elle prit à deux mains la petite tête, moulée dans la chevelure compacte.

— Ma pauvre mignonne !

Mais, aussitôt, cette paralysie de la sensibilité à laquelle des malheurs trop foudroyants la condamnaient, arrêta son attendrissement, la rendit cruelle :

— Tu gardes encore des illusions ! Toi... te retirer ?... Tu n'en auras pas la peine. C'est comme moi qui tout à l'heure, craignais, presque une visite de madame Brémorin. Elle n'usera pas souvent les pneus de sa belle auto neuve sur les pavés de cette rue en échelle. Puis, pour venir ici avec ses perles au col !... Quel manque de tact ! Ce chapelet de noisettes que son mari lui a donné quand ils ont pendu la crémaillère de leur hôtel, boulevard Maillot. Elle a eu l'inconscience de me les faire admirer.

Eve-Marie se relevait, — lente, pensive.

— Pourquoi n'admirerais-tu pas des perles, maman ? Est-ce que notre souffrance doit dédaigner la joie d'autrui, nous empêcher de distinguer la beauté des choses ?

— Tu as de la chance, observa M^{me} Granfeuil, après une minute de stupeur. Ah ! tu en as de la chance de posséder une pareille nature.

Puis, changeant de ton :

— Alors, tu sors, cet après-midi ? Tu vas au Grand Palais voir placer ton tableau ?

— Non, mère. Il n'est pas encore question de place. Le jury n'a même pas fini. Non... J'ai une petite étude à faire d'après nature. Je vais à la campagne, du côté de Brunoy. Tu ne te tourmenteras pas si je rentre un peu tard.

Dans le compartiment de secondes où elle monta à la gare de Lyon, Eve-Marie se trouva seule. Aucun album de croquis, aucun carton à dessiner, ne chargeait ses mains. Mais, une fois le train en marche, elle tira d'une poche intérieure de sa jaquette une lettre au papier fatigué, qu'elle avait dû lire souvent, qu'elle relut encore de la première ligne à la dernière.

Parfois, elle s'interrompit, oppressée d'émotion. Ses yeux n'eurent pas de larmes. Jamais elle n'avait moins pleuré que depuis son expérience des pires douleurs. Son regard se portait au loin, chargé d'une expression

indicible : une gravité tragique, avec une espèce de force hardie, et presque de l'espérance.

L'amour et l'art, ces deux pourvoyeurs de l'exaltation humaine, engouffraient en rafales dans son cœur leurs rythmes de marche vers l'avenir. Elle se disait : « Dans quelques jours, Claude sera ici. » Et elle se disait encore : « Mon tableau est reçu. J'aurai du talent. » Elle croyait tenir un pinceau. Inconsciemment elle faisait le geste d'écraser sur la toile des touches nerveuses, où vibraient avec les nuances des rapides paysages envolés le long du train, avec la beauté insaisissable du monde, l'étrange suavité de sa tristesse, l'étrange amertume de son bonheur renaissant.

Par la vitre abaissée du wagon, un air vif, un vif soleil entraient à la fois. Des nuages très blancs couraient contre un ciel très bleu. Sur une campagne couleur d'hiver, les cerisiers en fleur amoncelaient des touffes éblouissantes, des bouquets de fête et de miracle. Tout était- contraste. Dans l'âme aussi de cette frêle voyageuse en deuil, la floraison de la jeunesse s'épanouissait sur une nature amortie et contractée par le malheur.

Elle descendit à la station de Brunoy, demanda quelques renseignements, s'engagea sur une route, qui, d'abord, s'étendait entre des habitations ; puis, peu à peu, se faisait déserte, solitaire, se déroulait à travers champs.

Quelque chose, parmi des touffes d'herbes, au bord des labours, attira l'attention d'Eve-Marie. Elle se baissa, cueillit de pâles violettes, les premières. Pour cette Parisienne, ce fut un événement de douceur, un présage, une promesse bienveillante de la terre vaste et muette. Ses doigts serraient les tigelles, fraîches et minces comme des brins de fil mouillés. Ses yeux découvraient une ligure humble, pensive, aux corolles tombantes. Elles lui avaient fait signe, au passage, seules petites créatures de tendresse dans l'étendue où bataillaient les souffles âpres. Evie les glissa dans sa ceinture, sous sa jaquette. Elle aurait souffert de les jeter sur le chemin.

« Ah ! pensa-t-elle, au printemps dernier, je n'aurais pas éprouvé cela. Est-ce une faiblesse ? »

L'idée fit se regimber son orgueil. Allait-elle, pour avoir connu la souffrance, glisser aux superstitions peureuses, aux pusillanimités

sentimentales ? Elle retira les fleurettes des plis du crêpe, et, sans les regarder, ouvrit la main...

Une ferme apparut. C'était là.

De loin, M^{lle} Granfeuil regarda les longs murs blancs, les toits d'ardoises, le capuchon pointu du pigeonnier, la poulie en haut de la grange, une meule à demi démolie. Son cœur se crispa d'appréhension. Quelles paroles entendrait-elle dans ce décor, en apparence l'habitable même de la paix ?

À peine dans la cour, elle n'en revint pas d'être accueillie par la bruyante surprise, la gesticulation incompréhensible d'une femme.

— Eh ! Quantois !... hé ! mon homme ! cria la fermière, après avoir épuisé la mimique de l'étonnement, viens voir un peu là... viens voir si ça n'est pas ton homme volant !

Evie tressaillit. Un homme volant... Ces gens avaient-ils vu l'aéroplane de son frère planer sur leurs champs, se poser, grand oiseau fatigué, en quelque point de cette plaine ?

Un paysan arriva, plus vite que ne déambulent ordinairement ses pareils, à qui les lentes gésines de la terre enseignent une patience infinie.

Dans la figure sans âge, cuite et ratatinée par les saisons comme une poterie oubliée au four, deux gouttes d'eau brillante, — les prunelles, bleues, — étincelaient, malgré l'effort de les voiler sous d'astucieuses paupières.

Le bonhomme posa sa fourche, cracha dans ses paumes, qu'il frota l'une contre l'autre, et secoua les pieds pour en faire tomber ses sabots.

— Mademoiselle Granfeuil, murmura-t-il, si vous voulez prendre la peine d'entrer.

Il ouvrit la porte de la salle.

— Comment savez-vous mon nom ? demanda la jeune fille.

Leurs étonnements s'enchevêtraient comme les soies brouillées d'un écheveau.

Mais, soudain, tout s'éclaircit. Eve-Marie, s'arrêtant au milieu de la grande pièce carrelée, entre la table de bois blanc et l'âtre cendreau, joignit involontairement les mains.

Au-dessus du buffet commun, garni de faïences de foire, une image de journal illustré se plaquait au mur. Sous deux ailes de toile, un visage, ombré par la visière d'un képi, tournait vers elle des yeux de volonté, de flamme, des traits longs et fins, un sourire grave, plein d'espérance. Et, ce visage, une moustache légère suffisait à peine à le différencier du sien. C'était son frère Robert, mais c'était elle aussi.

Voilà pourquoi le ménage Quantois, les gens de cette ferme, avertis en même temps par son deuil, n'avaient pas hésité.

L'émotion qui l'étreignit à la vue de ce portrait — un des plus populaires, un des plus ressemblants, un des plus troublants pour elle, de l'aviateur militaire englouti par l'Afrique mystérieuse — fut aussitôt maîtrisée par l'énergique jeune fille.

Avec une froideur, une, gravité de justicière, elle chercha le regard de Quantois.

— Comment osez-vous, dit-elle au fermier, garder ici l'image de ce martyr ?... Ne savez-vous pas dans quelle mesure vous êtes la cause de sa mort ?

— Jésus-Marie ! Si on peut dire !...

La fermière s'effondrait sur une chaise, son tablier contre sa figure, pleurant.

— Mademoiselle, faut tout de même pas voir les choses comme ça, tout à rebours, prononça Quantois.

L'accent avait de la sincérité. Les yeux transparents se dévoilèrent.

— Non, non, reprit l'homme. Ça serait pas juste. Vu que si nous avons retiré notre plainte, c'est justement la chose de ce morceau de journal.

— Comment ?

Le fermier hésita. Certains sentiments sont difficiles à exprimer pour les humbles. Ils n'ont qu'un vocabulaire à l'usage de la vie matérielle, grossière. Le meilleur de leur cœur n'arrive pas jusqu'à leurs lèvres.

— Ben, dit lentement Quantois, on avait fini par comprendre que c't'histoire d'engrais falsifiés, c'était des manigances de gens d'affaires, des tripatouillages pas très propres, quoi ! On n'était déjà pas bien tranquilles. Puis, v'là qu'on tombe sur cette histoire. Nous autres, on ne s'en doutait pas... On lit ça, tout imprimé, vrai comme la vérité, que ce capitaine Granfeuil — un brave des braves — a fait des choses épatantes pour la France, là-bas, dans les colonies... Et... enfin, la suite...mamzelle...

— Oui... la suite... sa mort, acheva fermement Eve-Marie.

Le paysan désigna l'image.

— Cette figure-là, aussi... Ça nous a remués. Un chic type, avec c't air crâne... Des yeux qui disent : « Allons-y ! » et ce bon sourire... Beau gars avec ça... Un fameux militaire !...

Quantois s'arrêta un instant, puis repartit, maintenant lancé, préférant parler encore, malgré son peu d'éloquence, plutôt que de regarder le jeune visage de sa visiteuse, dans le noir du crêpe. Il avait cru voir, du coin de l'œil, le mouvement d'un mouchoir. Et, dame !... une femme qui pleure...

— Faut dire aussi, mademoiselle, qu'on en raconte, n'est-ce pas ? dans les journaux, sur ces machines qui volent... Soi-disant que ça nous met au premier rang du monde... Et que ça vaut comme d'avoir repris l'Alsace... Et que tous ceux qui se font casser la figure avec ces joujoux-là devraient être mis en calendrier, comme des saints. Faudrait pas être patriote pour faire tort à des bienfaiteurs du pays. Pour tout ça, on a eu du regret, la Quantoise et moi... Alors, on a retiré la plainte contre le « Grenier d'Abondance ».

— Ce n'était plus la peine, dit Eve-Marie. Elle avait fait tout le mal qu'elle pouvait faire, votre plainte... L'intervention judiciaire, le séquestre sur les fonds en banque. Mais laissons... Je ne suis pas venue parler de ces choses que je comprends à peine. Je suis venue...

Elle s'interrompit sur un geste de la fermière. La Quantoise se rapprocha de son mari. Tous deux, avec leur curiosité, leur méfiance paysannes, attendaient maintenant. Malgré la sensibilité dont ils étaient capables — et qu'attestait l'image, le portrait tragique suspendu là — malgré l'émanation de noblesse, touchant confusément leurs cœurs, et que dégageaient l'attitude, les regards, la voix de la fine créature en deuil,

malgré sa ressemblance avec le héros, l'homme et la femme se fermaient, par instinctive défense. Leur essence terrienne voulait cela. Plus les êtres sont restés près des anciennes servitudes, mieux ils maintiennent le mur intérieur derrière lequel leurs âmes restent tapies. On ne connaît pas la pensée des inférieurs. On ne communique pas avec eux, car toute parole leur est suspecte. Toute parole, ils la retournent, comme un vêtement qu'on leur donne, dont ils soupçonnent l'usure et veulent découvrir le déchet,

M^{lle} Granfeuil s'expliqua. Les rudes leçons de la vie n'avaient, pas suffi à lui apprendre combien la vérité est incompréhensible. Elle disait avec simplicité :

— On sait maintenant que l'œuvre de mon père avait tout ce qu'il faut pour durer, s'étendre, pour accomplir beaucoup de bien. La masse du public n'en continue pas moins à croire qu'il s'est suicidé — ce qui déshonore sa mémoire. Le « Grenier d'Abondance » ne se relèvera pas. Ma mère et moi sommes ruinées. Mon frère a fait le sacrifice de sa vie. Tous ces malheurs, je peux les supporter, sauf en ce qui atteint l'honneur de mon père. Le « Grenier » vous a-t-il réellement fourni des engrais falsifiés qui ont brûlé vos récoltes ? Si cela est, je vous dédommagerai, moi — dussé-je travailler jour et nuit pendant des années. Mais je saurai qui fut coupable ? Quels furent les marchands voleurs ou les employés infidèles ?... Votre, plainte, je la prendrai à mon compte. Je n'admets pas qu'elle soit retirée par pitié pour nous...

— Ça n'est pas de la pitié, fit le paysan. C'est de la justice.

— De la justice ?... Envers qui ?

— Envers ce brave...

Quantois désignait l'officier souriant, sous les ailes de son aéroplane.

— Assez ! ne parlez plus de lui ! s'écria Eve-Marie, avec véhémence. Pourquoi est-il là, d'ailleurs ?... Pourquoi est-il là ?...

D'un élan si soudain elle leva le bras vers l'image, que les fermiers craignirent de se voir enlever la précieuse effigie. Un cri spontané, une supplication sincère leur échappa.

— Mademoiselle !... il nous a sauvés !... Nous l'aimons !... Laissez-le... laissez-le-nous !...

Un mot la frappa, l'arrêta.

— Il vous a sauvés ?

Confus, penauds, tous deux se regardèrent, chacun ayant l'air de s'en prendre à l'autre. Lequel avait émis, sans le vouloir, l'exclamation ?

— Sauvés... de quoi ? insistait la jeune fille.

Quantois, brusquement, prit son parti :

— De faire quéque chose de pas propre... Allons, faut bien le dire...

— Oh ! s'écria la femme, c'est pas nous...

— Tout de même, appuya le mari, en se grattant la tête.

— Voyons, mon homme, c'te récolte... Elle était pas naturelle... Je veux ben que l'engrais soye pas été fautif... Mais tu l'as cru quand on est venu de Paris...

— Qui donc est venu de Paris ? demanda M^{lle} Granfeuil.

— Personne, grogna le cultivateur. Et, vers sa femme, le poing en avant : « Oh ! ces langues de commères, faut que ça marche... Y a pas... faut que ça marche. »

Moitié fâché, moitié consentant, il tourna le dos, haussa les épaules.

Les grands yeux d'Eve-Marie s'élargissaient encore, dans sa pâleur accrue.

— Un complot, alors... un complot... Ce coup de Bourse ?... Cette plainte déposée, tombant à point ?

Elle fléchit.

— Mais qui ?... mais qui ? murmurait-elle, ne le demandant plus tout haut, repoussant d'une main tremblante l'horreur de la réponse.

Puis, les objurguant :

— Avez-vous une conscience ? Vous me devez la vérité. Songez au désastre auquel vous avez prêté la main !... On vous a séduit, payé... Qui

cela ? Qui ?... Je veux savoir, pour l'honneur de mon père...

— Payés ? gémit la femme. On nous en a promis plus, qu'on en a donné, sûr... Ah ! va, mon Quantois, tu peux bien vider ton sac. Tu t'en es fait plus de bile que de profit...

Le paysan, comme désintéressé, sifflotait devant une fenêtre, les mains dans les poches. Tout à coup, il se précipita dehors, criant après son valet.

Aussitôt le bavardage de la mère Quantois jaillit, intarissable.

Ils avaient eu des saisons si mauvaises ! On n'y comprenait plus rien. Alors on s'était adressé au « Grenier d'Abondance ». Ç'avait été pire. Un sort, quoi ! Aussi, quand ce monsieur était venu leur dire que l'affaire du « Grenier » sautait, que le directeur s'était tué, que si on ne portait pas tout de suite plainte, on n'aurait pas un sou des compensations dues pour les récoltes gâchées... On avait confiance... on le connaissait... Une amie à lui, une dame, avait loué l'été d'avant une bicoque au bord de l'Yerre, appartenant au père Quantois, au vieux, donc. « Ah ! ben, elle peut revenir, la mondaine à M. Flachet... Plus souvent qu'on lui louera encore !... »

— Flachet, répéta M^{lle} Granfeuil.

— Flachet et compagnie, allez, ajouta la fermière. Y avait plus gros que lui dans la manigance. Il ne l'a pas caché. Il avait plutôt la langue trop longue, ce freluquet-là. Si vous croyez que monsieur Brémorin — vous ne connaissez peut-être pas ?... non ? — un banquier qui vient d'acheter le château de Santeny — vous croyez qu'il serait content de savoir que l'autre a mangé le morceau !... Il a bien fait dans un sens, à son point de vue, parce que c'est le Brémorin qui a décidé mon homme...

— Votre mari l'a vu ? lui a parlé à ce monsieur Brémorin ?...

— Mais, moi aussi, je l'ai vu... Un rouquin avec des yeux ribouards comme ceux de l'hibou... Un malin !... Et qui sait « esposer » les choses !... Seulement, il était censément « inconuto », vous comprenez. On n'aurait pas su si le Flachet, pour faire du zèle, n'avait pas dénommé le personnage. Tout ça, — je l'avais dit à mon homme, — c'était des histoires à mettre dedans le pauvre monde.

— Vous aurez le prix de votre récolte, madame Quantois. C'est une dette que je paierai tôt ou tard. Merci de votre franchise.

— J'ai pas dit ça pour la chose d'être payée, mamzelle. Mais... on dirait que vous n'êtes pas dans vot'assiette. Vous v'là blanche comme un linge. Si vous preniez une petite goutte de marc ?

— Non, merci.

— Avec un morceau de sucre ? Y a rien qui vous remonte le cœur tel que ça.

— Merci... Vous vous trompez. Je suis parfaitement bien.

Elle sortit, l'air absent, avec une raideur d'automate, pendant que la fermière allait dire à son mari :

— Une drôle de demoiselle tout de même. C'est brave, ça a le sang de son frère. Mais pas lourd de cervelle. Au fond, pourquoi qu'elle est venue ? Ces filles de riches, qui ne savent que s'attifer... quand le malheur les bouscule, elles perdent le Nord tout de suite. C'te pauvre grande-là, elle serait à Charenton demain, ça ne m'étonnerait guère.

— Pas besoin d'avoir été riche pour déraisonner, fit Quantois. T'en as dû dévider des bêtises... Enfin, deux femmes ensemble... elles ne s'écotent point... Ça ne tire pas à conséquence. Tâche à voir tes poulets, qu'ont la roupie... Tiens-leur les pattes au chaud... Ça vaudra mieux que de bavarder.

Sur la route, nue et déserte entre les labours, dans l'immensité de la plaine, une frêle forme en deuil, petite ombre mouvante et noire, avançait vers la station de Brunoy.

Eve-Marie marchait, les yeux fixés à terre. Quelles étaient ses pensées ? Rien n'en transparaissait sur sa pâleur immobile.

Soudain, elle eut un tressaillement, s'inclina, et presque agenouillée, ramassa quelque chose parmi les graviers du chemin.

Son regard attaché au sol venait de reconnaître les violettes cueillies tout à l'heure. Sa raison les avait jetées, pour interdire à son cœur les sentimentalités superstitieuses. Mais la vérité s'enferme-t-elle dans le cercle étroit et clair de la raison ? ou se laisse-t-elle atteindre dans l'infini obscur du cœur ?

Eve ne se posa pas la question. Elle ramassa les tristes fleurs dont le visage printanier lui avait souri au bord du chemin et qui gisaient là, maintenant, victimes de leur grâce, de leur fraîche offrande, de leur frileuse hâte à prédire les beaux jours.

Petites violettes, les premières pour ses yeux de Parisienne, dans la touffe d'herbe tremblante au vent, parmi l'immensité de la plaine et du ciel... Pourquoi les avait-elle jetées ? Et pourquoi, dans le grand déchirement de son cœur, y eut-il encore de la pitié pour les faibles corolles, refermées, pâlies, et si piteusement éparses là où les piétineraient la rudesse des pas humains ?

Evie les rassembla au creux de sa main, les appuya sur ses lèvres, où frémit un sanglot. Ce fut sa seule défaillance. Durant le retour en wagon, bien que seule, elle ne pleura pas. De temps à autre, elle regardait les violettes, leur disant :

— Vous ne me quitterez plus. Dans les lointaines années, vos brindilles raidies, votre poussière incolore, quand elles m'apparaîtront au fond de quelque coffret longtemps clos, pourrai-je en soutenir la vue, en respirer l'odeur morte sans ressusciter l'horreur que j'endure ?... Pourtant, je n'aurai rien de plus précieux que vous.

L'âcre senteur des champs la poursuivait. Le vol des nuages trop blancs sur le ciel trop bleu traversait sa poitrine haletante. Elle se revoyait marchant sur le chemin lorsque la ferme des Quantois lui était apparue... Sa détresse prenait tous les aspects, faisait tous les gestes du vif printemps. Désormais, les vergers en fleurs, dans le cristal froid des jours qui grandissent, ne seraient plus un spectacle de la nature, mais un cri de son âme. Cri intolérable, qu'elle entendait déjà se répercuter, le long de l'avenir, à mesure que naîtraient et passeraient les avrils sans espérance.

À la fin du cruel voyage, remontant la rue Caulaincourt, M^{lle} Granfeuil aperçut de loin, devant leur maison, une auto arrêtée. La carrosserie étincelante, — vernis neufs, nickels astiqués — accrochait les rayons d'un soleil déclinant. Des reflets en jaillissaient, perçant les yeux, les harcelant de leurs tenaces. Malgré le papillotement dont ils l'aveuglaient, la jeune fille discerna sur le trottoir, en attente à la portière, le grand valet de pied —

pardessus mastic à longues basques, à boutons de métal — non moins neufs, non moins miroitants que la voiture.

Evie reconnut l'équipage. M^{me} Brémorin devait être auprès de sa mère, lui faisant une visite hâtive. La jeune fille crut l'entendre :

« On m'a retenue à ce thé du Marvellous Hôtel, ma pauvre amie. La comtesse n'a pas voulu me laisser partir. Et maintenant, je devrais être déjà à m'habiller pour dîner. Une première de chez Duret vient me passer ma robe. On coud les épaulettes en perles sur moi... Vous comprenez... Des perles incomparables, achetées à la vente de la princesse Ghatievine. Je ne laisse pas ça courir les ateliers... Allons, je me sauve pour cette fois... La prochaine, je viendrai passer un bon moment... »

Eve-Marie se détourna, pénétra dans une petite rue de traverse.... Un crochet de quelques minutes. Ce ne fut tout de même pas assez. L'auto stationnait encore. La jeune fille descendit la pente, longea le mur du cimetière, puis revint lentement sur ses pas.

Cette fois, la chaussée était vide. Le soleil venait de s'enfoncer dans le lit de pierres de la ville immense. Rien ne brillait plus. Un crépuscule gris, la lassitude du soir, tombaient sur le quartier abrupt et pauvre.

Evie rentra.

La concierge la suivit, pour allumer le gaz dans l'escalier. La flamme dansa sur les murs blancs, bariolés d'in vraisemblables marbrures.

— Vous avez manqué une belle visite, mademoiselle. Cette dame... qui sent si bon... Ça embaume encore de vot' « cintième » jusqu'à ma loge. Et distingué !... ça n'empeste pas le musc... C'est pas de Montmartre, ça... c'est de la haute...

Evie distança la bonne femme. Sa jeune poitrine ne s'essouffait pas. Ses longues jambes nerveuses ne comptaient pas les cent vingt marches.

Elle avait hâte d'embrasser sa mère.

VI

— Cette jeune femme... dites-vous ? Comment, vous ne la connaissez pas ! Mais c'est Madoche.

— Qui ça, Madoche ?

— Madoche... l'unique ! Notre Madoche nationale... la toujours jeune madame Brémorin.

— Vous rigolez ?... Bé quoi !... Elle n'a pas trente-cinq ans, cette femme-là.

— Et mon œil... dit l'autre (Un lettré, cependant, un Parisien par droit de talent, qui proférait, non sans élégance, ces métaphores d'un innommable jargon). Mais, ajouta-t-il, regardez-moi ce gaillard, qui se penche pour lui parler... ce superbe garçon râblé, moustachu, bronzé, qui carre ses épaules dans sa jaquette comme sous l'uniforme...

— Son mari ?

— Vous ne le supposez pas.

— Son amant ?...

— Non. Elle doit les prendre moins dégourdis maintenant... Chérubin... Fortunio. Celui-là, c'est son fils.

— Pas possible !...

— Ma parole... Le lieutenant Claude Brémorin, qui revient de je ne sais quelle expédition, en Afrique... Vous savez bien ?... où Chose est mort... Comment, déjà ?... L'aviateur... Le fils de ce bonhomme qui s'est suicidé l'année dernière, après des histoires malheureuses à la Bourse... Aidez-moi, voyons... Ça a fait du bruit pourtant. Ce que tout s'oublie, c'est incroyable !

L'interlocuteur n'essayait même pas de retrouver le nom de « Chose », ce nom de Robert Granfeuil, sur lequel l'opinion s'était attendrie quelques jours, puis qui s'effaçait dans le retentissement d'aventures plus brillantes, de catastrophes plus proches, parmi le fracas des scandales, — scènes à

succès de ce théâtre qu'est le monde, et où chacun souffre son rôle pour la curiosité des autres.

Le monsieur à qui l'on venait d'apprendre que Claude était le fils de Madoche, s'hypnotisait dans l'étonnement de cette révélation, où ses idées libertines se transformaient sans s'assagir. Peut-être en trouvait-il plus troublante la joliesse laborieuse de cette femme, et toute l'expérience de volupté, la sagacité du souvenir, la ferveur pour le désir masculin, révélées dans les lignes de ce corps, dans la toilette, dans l'ombre savante de la voilette et du grand chapeau, dans les attitudes, les gestes, le sourire factice.

En ce matin de vernissage, M^{me} Brémorin et son fils s'arrêtaient devant un tableau, qui n'eût retenu que l'attention des connaisseurs, sans l'inscription : « *Acquis par l'État* », à laquelle s'accrochait l'œil des badauds.

Un critique d'art disait à voix haute :

— C'est un morceau. Voyez-moi la simplicité de ça... l'émotion... la vérité de la lumière enfermée dans cette pièce pauvre, et qui s'étale également, qui s'absorbe sans reflets dans les murs ternes, les objets de matière médiocre. Et cet effondrement d'une femme sous le poids du chagrin. Ce n'est pas de la résignation qu'exprime la figure... Une renonciation morne... Un brisement de l'âme... Ça vous étreint... On ne peut pas regarder ça longtemps.

— Dommage, observa un confrère, que la femme soit vieille et laide.

Le premier riposta :

— Dame ! l'auteur a peint sa mère. Elle n'avait pas le choix. Cette signature « Evie » est celle d'une pauvre fille, qui n'a pas le moyen de payer des modèles.

Sur ces mots, malgré la voix un peu baissée, quelqu'un se retourna. Le jeune homme qui accompagnait M^{me} Brémorin montra un visage brusquement pâli, un regard de stupeur et d'angoisse. Regard d'une candeur singulière, d'une limpidité bleue presque enfantine, contrastant avec la mâle physionomie.

— Tu as entendu, mère ? murmura-t-il.

Elle ignora, d'un geste vague, braqua son face-à-main ailleurs, et, tout à coup, s'empressa.

— Voilà M. Marvel et sa fille. Tiens... là... Ils vont passer dans l'autre salle.

En dépit d'une raideur qu'elle croyait distinguée, Madoche eut un élan de hâte. Son fils la suivit, en automate, l'air absent. Avant de s'éloigner, il lança un dernier coup d'œil au tableau devant lequel, maintenant, se faisait le vide... La triste effigie, en robe de deuil, figure de cendre sous ses cheveux gris, assise près du modeste guéridon où quelques fleurs mouraient dans un vase... Le cœur de Claude cria vers elle... Il n'y eut, pour lui, que cette figure usée, solitaire, parmi la foule en fête, dans l'agitation des vanités, des coquetteries, entre toutes les créatures rieuses, parées, brillantes, qui affichaient — qui simulaient peut-être — la joie de vivre.

Une d'elles, pourtant, levait sur lui des prunelles d'or brun, d'une séduisante douceur.

— Dites, monsieur Claude... Ça doit vous paraître insignifiant, toutes ces toiles peintes, après ce que vous avez vu de la vraie nature, là-bas, en Afrique ?...

— Au contraire, mademoiselle, je me sens intimidé, moi, le barbare, devant ces créations d'artistes, dont la moindre a demandé plus d'efforts que je n'en ai faits, un talent qui m'est inaccessible.

— Vous plaisantez ?

— Pas du tout.

— Oh ! il y a tant de croûtes... Et puis, c'est toujours la même chose... À croire qu'on n'a pas décroché les tableaux de l'année dernière.

— Si vous mesuriez, mademoiselle, ce que, depuis l'année dernière, chaque peintre a compté de terribles battements de cœur, ce qu'il y a d'espoirs nouveaux, de larmes nouvelles, d'angoisses imprévues, aboutissant là, dans ces cadres, sur ces murs...

Antoinette Marvel regarda le jeune homme avec étonnement. Lui, ne cherchait pas les beaux yeux tendres qu'elle tournait de son côté. Tenant les siens baissés, il ajouta :

— Au moins un de ces tableaux ne pouvait être exposé, ni même imaginé, il y a douze mois.

— Lequel ?

— Celui de votre amie, Eve-Marie Granfeuil.

Antoinette rougit.

— Je n'ai pas vu... murmura-t-elle, gênée.

Elle se laissa séparer de son compagnon par la pression de la masse humaine mouvante en flots contrariés dans les galeries. Puis, souple, vive, elle rejoignit son père auprès de M^{me} Brémorin.

Claude ne discerna pas l'intention. De ses coudes énergiques, avec sa prestance imposante, il s'ouvrit un chemin. Les gens sourient, non sans indulgence, à voir ce beau garçon courant après une des plus charmantes jeunes étoiles de ce poussiéreux firmament mondain. On admirait Antoinette Marvel. L'admiration se faisait plus pénétrée quand les personnes averties supputaient le chiffre de la dot. « La fille de Marvel, — Marvel des Entrepôts-Réunis, vous savez bien ?... Une galette énorme !... Et enfant unique, par-dessus le marché.

— C'est elle que vous saluez ?... Elle ne vous répond pas souvent.

— Parbleu ! depuis que le fils Brémorin l'accompagne, elle ne voit plus personne.

— Ah ! vous croyez ?...

— Ça crève les yeux. Regardez-la piaffer comme une ponnette folle. Et ce rire chatouillé... Et ces joues en feu. Est-elle jolie, la mâtine, avec ce teint d'école anglaise !

— Le jeune homme ne rend pas à la main. On dirait qu'il conduit le diable en terre.

— « Maman » manœuvre pour lui : Vas-y, Madoche... Allons, ma fille... Empaume le papa Marvel. »

Ignorant des potins, des plaisanteries, de la curiosité envieuse, Claude — ce barbare, comme il venait de s'appeler lui-même — plus étranger dans ce milieu parisien que chez une tribu du Congo, interrogeait naïvement :

— Comment est-ce possible, mademoiselle Antoinette, que vous n'ayez pas vu Eve-Marie depuis des mois ? N'étiez-vous pas son amie la plus intime ?

— Bah ! fit la jeune fille, énervée, peut-on rester amies quand on n'est plus au même niveau social ?... Il y a trop de susceptibilités à ménager !... Surtout avec quelqu'un comme Evie... Orgueilleuse... blessée de tout... Ah ! ce qu'elle a changé !...

— Oui, riposta Claude, elle a changé. Elle s'est haussée par le travail, par la douleur... Elle va devenir une grande artiste. Cependant, j'ai peine à croire que son cœur ne descende pas tendrement vers une amie d'enfance, même restée — comme vous le dites avec une si exacte modestie — à un moindre niveau social.

Le « barbare » avait enfin compris. Le ton rude de sa réponse en aggrava la signification. Une stupeur cloua les lèvres de l'enfant gâtée, de la coquette fille, qui, déjà, depuis un quart d'heure, trépidait d'irritation à ne pouvoir détourner d'une autre la pensée de celui-ci, qu'elle voulait conquérir.

— Papa, s'écria-t-elle en retrouvant le souffle, tu oublies l'heure. Maman nous attend pour déjeuner.

La séparation fut si soudaine que Madoche en demeurait là, tout abasourdie.

— As-tu au moins profité de ce tête-à-tête où je vous laissais ?... demanda-t-elle à son fils.

— Profité... Comment ?...

— Mais, pour faire ta cour.

— Mère !... Pourquoi cette idée ?... Tu le sais bien... Je n'épouserai qu'Eve-Marie.

— Un joli parti, maintenant !... Mais tu ne peux plus songer à elle !... S'il n'y avait que leur ruine... ton père t'a fait assez riche pour deux.

— Ne parlons pas d'argent. Je n'y entends rien. Qu'as-tu à lui reprocher d'autre ?

— Claude... pas ici... voyons...

Des regards curieux se décochaient furtivement vers le couple. Qui eût deviné la mère avec le fils ? On croyait à une scène de jalousie, devant ce grand garçon , aux yeux brûlants, penché vers cette menue silhouette de modes, vers ce visage au teint de pastel, où se posaient en mouches de velours les larges pois de la voilette.

Il l'entraîna dans une galerie extérieure, presque déserte. Au-dessous, le fourmillement humain s'épaississait, flot noir autour des statues blanches. L'espace du buffet, avec ses tables vertes assaillies d'une houle sombre, semblait un étang bousculé d'orage où surnageaient des feuilles. Mais, sur la galerie en balcon, peu de visiteurs s'attardaient aux mélancoliques vitrines, pour contempler des verreries pustuleuses, des vases pansus dont le col effilé eût admis à peine la tige d'une fleur, des bijoux où l'or se tortille comme un paquet de cheveux retiré du démêloir.

Ardemment, fébrilement, Claude reprit :

— Je ne pense pas que ce soit de son malheur que tu fasses grief à celle que j'aime ?

Madoche haussa les épaules.

— Trouve-t-elle seulement que ce soit un malheur, Eve-Marie ? N'a-t-elle pas toujours eu plus soif d'indépendance que de luxe ? La voilà libre d'agir à sa guise, de jouer à l'héroïne féministe, de traîner par les ateliers, la cigarette à la bouche, avec des rapins...

— Mère !...

— Pourquoi t'éconduit-elle ?... Elle t'a signifié ton congé. Qu'attends-tu encore ? Va... tu es remplacé, mon pauvre grand. Ça crève les yeux... Vos chemins ne sont plus les mêmes.

Il se tut.

Depuis son retour d'Afrique, Eve-Marie refusait de le voir, c'était vrai. Pourtant, il sentait toujours frémir, là, contre son cœur, la lettre adorable et pathétique, réponse — en quel unisson de confiance, de tristesse, d'amour aussi, de passion... oui, de passion, il en était sûr ! — aux pages où il se donnait tout entier, après la mort de Robert. Quel contraste, quelle déception lorsque, enfin accouru en France, les bras, le cœur pleins de si chaudes consolations, de tant d'espoir, avec une telle avidité de prendre

contre son épaule la chère petite tête enserrée de tresses brunes, et d'en ôter le poids du chagrin, il reçut le billet laconique, glacial, par lequel Evie se déroba à toute rencontre. Aucun prétexte, aucune explication. Rien qu'une défense formelle.

Dédain ? Haine ?... Claude ne pouvait le concevoir. Pourtant la courte phrase avait une acuité blessante comme le dédain, une dureté implacable comme la haine.

Enfreindre une pareille interdiction ? Il n'osa pas. De quel droit se présenterait-il dans la retraite où deux pauvres femmes n'avaient personne pour faire respecter leur vouloir ? En son petit appartement de Montmartre, dont souvent elle ouvrait la porte elle-même, Eve-Marie paraissait plus inaccessible au respect de Claude qu'en la riche demeure de jadis, où les valets maintenaient les consignes, où la puissance paternelle et toutes les forces sociales dressaient leurs grand'gardes autour d'une enfant privilégiée.

Un autre eût envisagé les facilités d'assaut, de persuasion, de conquête, que lui offrait un tel changement de situation. Claude n'avait rien de commun avec cet autre-là. Il était lui-même — un lui-même dont il ne tirait nul orgueil, cachant, au contraire, ses délicatesses de femme et ses timidités d'enfant sous les dehors de sa hardiesse physique, sous la mâle apparence de son grand corps de vigueur et de courage. Son âme simple, profonde, s'emplissait du parfum de son amour avec silence et religiosité, comme une nef où monte l'odorante fumée de l'encens.

Seulement, il avait supplié sa mère d'intervenir, d'aller, au moins demander à M^{lle} Granfeuil une explication. « Y penses-tu !... Ce n'est pas de ma dignité, » déclara Madoche. Et, la bouche pincée, — pour ne pas trahir la joie de sa délivrance — elle affirma qu'elle ne remettrait plus les pieds chez une péronnelle qui faisait affront à son fils.

— Tu ne me vois pas m'exposant aux impertinences de cette petite émancipée ! Si tu savais les refus désobligeants que nous avons essuyés, ton père et moi, quand nous avons voulu l'aider, de nos conseils, de notre argent même, après sa catastrophe !... Nous aurions tout fait pour elle... oui, tout. Comment ! mais ton père parlait de lui servir une rente. À la première

allusion, elle faillit me sauter à la figure. Et tu peux croire que j'y mettais du tact, tu me connais.

— Mère, disait Claude, il ne faut pas lui en vouloir. Le malheur rend ombrageux. Mais je te remercie pour elle. Je suis heureux que père et toi ayez voulu, d'avance, la traiter comme votre enfant. Je vous en aimerais davantage, si c'était possible.

Et il embrassait Madoche avec l'adoration câline d'un grand gaillard de fils pour une jolie maman si jeune, l'enfantillage tendre d'un intrépide lieutenant de spahis, qui, le sabre débouclé du ceinturon, se ferait volontiers dorloter par les légers doigts maternels, doigts parés d'ongles si miroitants, si roses, dont, gamin aux pattoches de ramoneur, il s'émerveillait jadis.

Ce jour-là, dans la galerie aux mélancoliques vitrines, il dit sombrement :

— Mon congé se termine dans cinq semaines. Si Eve-Marie persiste dans son attitude, je repartirai pour l'Afrique... voilà tout.

— Mais, s'écria M^{me} Brémorin, puisque, tu dois permuter...

— Je ne permuterai pas.

— Allons... dit la mère gaiement, tu ne seras pas si fou. Tu ne nous feras pas un tel chagrin. Tu resteras en France... Et tu épouseras cette exquisite Antoinette Marvel, qui se compromet pour toi à force d'afficher qu'elle t'aime.

Le lendemain du vernissage, dans les galeries moins encombrées, Claude revint devant le tableau d'Evie. Le catalogue indiquait ce titre : *Par delà les années heureuses*. Désignation que justifiaient l'âge, l'expression de la femme en deuil, ses yeux consumés de larmes, fixés loin en arrière, au fond du souvenir. Mais c'était un portrait — un portrait d'une incroyable éloquence douloureuse. L'officier reconnaissait, malgré les changements cruels, l'amie de ses parents, la dame que son irrespect de lycéen traitait autrefois de « raseuse », au sortir d'une visite avenue Henri-Martin. Plus tard, lorsque son cœur fut plein d'Eve-Marie, ce qui en rayonnait illumina d'un prestige de gravité, de vertus familiales, l'ennui qui se distillait autour

de la terne personne. Aujourd'hui, devant l'image si cruellement rehaussée par le malheur, devant ces traits dont la banalité n'était plus, car ils s'ennoblissaient de terribles accents, Claude s'arrêtait, tremblant de dévotion, bouleversé de pitié, mais surtout les lèvres gonflées de prières, l'âme sonore de supplications.

« Oh ! soupirait-il en lui-même, quelle tendresse filiale je vous donnerais ! Votre bonheur me serait cher comme celui de notre Evie. Je réparerais pour vous les injustices du sort. Si vous pouviez m'entendre !... Est-il possible que vous n'appeliez pas celui qui, seul, vous dirait les heures suprêmes de votre Robert, celui qui, le dernier, a serré votre fils dans ses bras. Qu'est-il survenu entre nous ? Qu'ai-je fait ?... Oui... je comprends... Mon seul crime est d'aimer Eve-Marie, de vouloir la réclamer parce qu'elle s'est promise à moi. Si elle a changé, je suis, en effet, pour elle, pour vous, celui dont la vue devient intolérable. Mais comment croire qu'Eve-Marie ait changé ?... Comment, comment le croire ?...

Un matin, où la curiosité satisfaite de Paris commençait à se détourner du Salon, où les salles étaient plus vides, Claude s'attarda longtemps devant le tableau : *Par delà les années heureuses*. Comme il se détournait pour s'en aller, une forme surgit dans l'encadrement d'une porte — svelte et haute figure, étroitement gainée de noir, d'un noir profond où dominait le crêpe. Avec une émotion foudroyante, Claude reconnut, sous la très simple toque de deuil, le visage mince, pâle, redoutablement grave, les yeux pleins d'ombre d'Eve-Marie.

Ils se posaient sur lui, ces yeux, directement. Leur lumière, dans la double coupe profonde, sertie par les sourcils fins, brillait, fixe, calme, sans trouble apparent, d'une douceur qui fit peur à Claude, tant il y lut de navrance et de décision. L'officier de spahis, le superbe type de force humaine, cuirassé contre toute crainte par l'élastique et magique armure de sa jeunesse, sentit ses genoux fléchir. En même temps, une indicible joie se ruait en lui. Il crut en percevoir la clameur. C'était son sang qui lui battait violemment aux oreilles.

Eve-Marie venait de s'arrêter, saisie de stupeur, apercevant Claude en contemplation devant M^{me} Granfeuil. Elle l'observait depuis une demi-

minute. Et sans doute, c'était le magnétisme de sa présence qui fit se détourner le jeune homme.

Lequel s'avança le premier vers l'autre ? Quelles furent les premières paroles échangées ? Eux-mêmes n'en eurent pas conscience. Le colloque de leurs yeux, de leurs cœurs, surpassait d'une telle hauteur d'émotion ce qu'énonçaient machinalement leurs lèvres ! Pourtant, bien vite, ce qui gonflait leurs âmes allait trouver des mots. Voilà ce qui épouvantait M^{lle} Granfeuil.

— Claude, n'insistez pas... Acceptez mon adieu. Nous n'avons rien à nous dire.

— Rien à nous dire... Evie ?... Rien ?

Quel accent ! Quel regard !... Rien à se dire!... Et, depuis leur première adolescence, même avant de le savoir, ils s'aimaient. Et des rafales de douleur s'étaient engouffrées entre eux, à travers lesquelles le cri de leur amour avait jailli, plus fort que le fracas de la ruine, que le silence de la mort, que l'oppression de l'absence. Rien à se dire !... Et ils devinaient, ils sentaient les mains invisibles des disparus qui, tâtonnantes, cherchaient les leurs pour les joindre. Le père d'Evie, et ce Robert, cher à tous deux également, n'avaient-ils pas emporté mieux que l'espoir, la certitude d'une telle union, tendrement fidèle à leur mémoire, à leurs sentiments, à leurs vœux ? Ceux-là seraient plus anéantis, plus effacés, plus morts entre les morts, si leur Claude et leur Eve-Marie ne bâtissaient pas le foyer où ils auraient leur place, où l'on évoquerait leur image, leur voix, leurs gestes, où l'on apprendrait à tout savoir d'eux aux enfants qui viendraient au monde.

— Rien à nous dire ?...

La phrase affreuse, la phrase invraisemblable tremblait aux lèvres de Claude. Et la simple répétition de ces quatre mots, avec l'angoisse de ce visage d'homme, pâle, incrédule, suppliant, déchirait Eve-Marie plus que tous les reproches. Elle se raidissait. Son corps figé, son cœur dompté, sa volonté tendue à en mourir, pouvaient lui garder la froideur d'automate, l'insensibilité apparente conforme à sa résolution. Mais ses yeux !... L'effroi, la détresse, la pitié sur elle et sur lui, l'horreur passionnée, l'affolement, la tendresse ardente... tout ce qui passait dans ses yeux,

comment voiler, comment éteindre cela ? Comment retenir son âme fuyante entre ses paupières élargies ?

Claude ne s'y trompa pas. Les chères prunelles grises aux reflets noirs, il les retrouvait les mêmes — incapables de dérober l'âme. Il y retrouvait Eve-Marie, celle, dont il se souvenait, dont il avait rêvé au loin, celle qu'il espérait, qu'il voulait. L'inexplicable magie des yeux qu'on aime lui coulait au fond de l'être une ivresse en désaccord avec sa récente anxiété. Une félicité souveraine domina tout. En quelques secondes, en un éclair, l'incompréhensible s'anéantit dans une clarté de ciel.

— Evie... Ah ! vous m'aimez toujours !... murmura le jeune homme.

Elle ne put pas dire non. Elle ne put que détourner ses yeux indociles, ses yeux ravis. En silence, elle se mit à marcher. Il l'accompagna. Sous ses paupières, que maintenant elle abaissait, la jeune fille voyait les grands pas mâles se raccourcir à chaque instant, pour ne point dépasser les siens.

« Marcher ainsi toujours !... songeait-elle. Et pourtant, tout à l'heure il faut que ce soit fini. »

Elle essayait de former un plan, s'entendait en elle-même énoncer des paroles, rappelait de toute sa force des formules irréfutables, et ne les trouvait plus. La même incoercible douceur qui rendait l'espérance à Claude l'inondait, la désarmait. La ligne de conduite arrêtée dans la solitude devenait inexécutable en une présence dont l'enchantement brisait son courage.

Elle aussi, elle avait retrouvé le regard de Claude et la claire sincérité de cet être plus candide qu'un enfant. On n'aurait pas osé faire entrevoir à celui-là certaines infamies. « Il est incapable même de les imaginer, pensa-t-elle. Est-ce que j'y aurais cru, moi, si je n'en avais eu la preuve. »

Brusquement, une fièvre la brûla, souleva son énergie.

— Claude, demanda-t-elle sans préambule, vous ne croyez pas, dites, que mon père a été fautif et qu'il s'est suicidé ?

Le jeune officier rougit d'émotion. Était-ce l'obstacle qu'elle croyait voir entre eux ? Il la regarda, comme terrifié, sans répondre.

À ce moment, ils atteignaient le désert du balcon aux vitrines. Sans s'y arrêter, ils descendirent. Un instinct les guidait. L'instinct des couples qu'un cercle de passion isole de l'univers, et qui s'en vont à l'écart soustraire aux yeux le rayonnement dont ils se sentent enveloppés.

Ils arrivèrent dans la section de sculpture. On approchait de midi. Les rares visiteurs songeant à leur repas, se dirigeaient vers la sortie. Les deux jeunes gens n'eussent pas été plus seuls dans un cimetière. Et, de fait, cela ressemblait à une nécropole, ce grand espace, coupé de monticules verts, au-dessus desquels se dressaient les blancheurs presque funèbres des statues. À travers les hautes verrières, la tristesse d'un ciel gris filtrait. La fraîcheur du sable semblait mouiller les semelles.

Eve-Marie et Claude s'assirent sur un banc, dans un coin retiré, contre un talus de gazon qu'écrasait la masse d'un roc artificiel supportant un groupe énorme.

Devant eux, une belle œuvre tragique. Comme on se grise pour affronter le danger, la jeune artiste se réfugiait là, dans une atmosphère d'humble héroïsme et d'idéal, espérant y respirer la force du sacrifice.

Déjà, elle s'était émue devant cette évocation d'une mélancolie si réservée, si profonde. Le sculpteur devait avoir un cœur tout frissonnant d'une souffrance plus universelle que l'épreuve de son destin. Deux pauvres Bretonnes découvrent sur la plage une épave, un débris de barque, — peut-être celle dont le naufrage les fit veuves — tandis que l'enfant de l'une d'elles lance sur l'ourlet de la vague un minuscule batelet. (Bientôt il va partir aussi, mousse insouciant.) Ces femmes, dans leur grande mante rigide, résument le drame éternel de la mer. L'aïeule, un peu en arrière, cligne avec lassitude ses paupières rongées de larmes, joint les mains, semble dire : « J'en ai tant vu !... La mer m'en a tant pris !... » Simple, résignée, inconsolable, elle apparaît comme une figure de primitive *Pieta*...

Près de cette œuvre, trop peu théâtrale pour attirer la foule, mais d'une noblesse chère à la fierté d'Eve-Marie, la jeune fille amena Claude.

Durant leur causerie, elle leva parfois les yeux vers les Bretonnes de plâtre. Les perfidies du monde ne sont-elles pas comme les traîtrises des vagues ? Elle aussi devait se heurter, sans faiblesse, à l'épave de son amour brisé.

— Vous me parliez de votre père, disait Claude. Vous me posiez une question où je devine l'appréhension de votre cœur. Craignez-vous, Evie, que rien dans mes sentiments puisse offenser la mémoire de celui que j'ai toujours respecté, admiré avec vous, autant que vous, autant que Robert...

Il la vit se tordre les doigts.

— Evie bien-aimée... Comment puis-je effleurer de telles choses avec assez de délicatesse ? Je ne suis qu'un pauvre garçon très simple, un soldat. Le contact des êtres primitifs parmi lesquels j'ai vécu là-bas n'a fait qu'augmenter mon aversion pour les subtilités sociales... Je me sens gauche, ignorant, stupide, devant tout ce que vos chers yeux n'éclairent pas pour moi. Puis-je avoir une pensée différente de la vôtre ? Qu'attendez-vous ?... Que voulez-vous savoir ? Je vous répondrai la vérité.

Le visage de franchise, le regard bleu, si clair, la voix chaleureuse, faisaient transparaître sous les mots une âme saine et sans ombres, — l'âme dont Evie s'était éprise. Elle jugeait cette mâle candeur plus exceptionnelle que le génie. Dans la superbe enveloppe du corps héroïque, il lui semblait reconnaître un de ces êtres que la plus haute poésie a toujours élus dans ses légendes : un Persée, un saint Georges, un Tristan. N'est-ce pas à de tels hommes, d'action forte et de pensée tranquille, merveilles d'équilibre et d'harmonie, incapables de mentir comme d'avoir peur, dédaigneux de ce qui enlaidit la vie et courbe le front — fût-ce la science ou la richesse — n'est-ce pas à eux qu'aboutit le rêve des siècles ? Les demi-dieux ont tous des cœurs d'enfants.

L'officier de spahis auquel Evie n'avait pu s'empêcher de penser un jour, dans la salle de Donatello, au Bargello de Florence, devant le plus fier type d'humanité qui soit au monde, — le Saint-Georges, — lui ouvrait un tel cœur.

— Est-ce une épreuve que vous m'imposez, Eve-Marie ?

— Non, ce n'est pas une épreuve. Écoutez, Claude. S'il m'était possible de devenir votre femme, je ne vous parlerais pas aujourd'hui de mon père. Comme vous le dites : nous n'aurions qu'une pensée. Vous croiriez ce que je crois. Si mon pauvre Robert s'est affolé en acceptant de toutes pièces les calomnies des journaux, c'est qu'il était loin, c'est qu'il ne s'est pas donné le temps de se reprendre, de réfléchir...

— Evie, qu'est-ce donc qui nous sépare, puisque vous me dites : « Vous croiriez ce que je crois » ?

— Ah !... gémit-elle, voilà ce qui est impossible.

Le mot trembla sur sa lèvre. Elle reprit :

— J'ai voulu vous affirmer ceci, Claude : mon père n'a jamais manqué à l'honneur. Mon père ne s'est pas suicidé. Il ne faut pas que vous — vous, Claude — vous restiez dans cette horrible erreur, quoi qu'on vous dise...

— On ne m'a rien dit.

Elle le regarda.

— Oh! fit-il un peu amèrement, j'ai peur de savoir à qui s'adresse votre méfiance. Mes parents... Pourquoi, ma chérie ?... Vous avez blessé maman...

— Je vous en prie, Claude !...

— Pardon !... Mais aussi, de qui doutez-vous ? Ni mon père, ni ma mère n'ont prononcé devant moi un mot qui eût l'air seulement de juger monsieur Granfeuil...

Eve-Marie se dressa, cabrée.

Le jeune homme lui saisit les deux mains :

— Puis, qu'importe ! poursuivit-il avec véhémence. Nous voici l'un en face de l'autre, Eve-Marie. Nous nous aimons, nous sommes fiancés... Oh ! ne dites pas non. Vous ne pouvez pas dire non. Ce serait indigne de vous. Alors, nos parents mêmes, que feraient-ils entre vous et moi ? Leurs vertus ou leurs torts, nos devoirs envers eux, ce sont des circonstances dont nous ne sommes pas maîtres. Aucune de ces circonstances — aucune, je vous assure ! — ne doit restreindre, en rien, ce que nos cœurs peuvent se donner. Eve-Marie, Eve-Marie !... c'est la vérité, que je vous crie... Parce que je suis simple, et que la vérité est simple... Notre amour n'a de loi qu'en lui-même... Rejetez ce qui trouble le vôtre... Des choses étrangères à notre tendresse, j'en suis certain... Dites ! n'ai-je pas raison ?... N'ai-je pas raison ?...

Il la sentait fléchir. Elle inclinait maintenant son visage, si fin, si pâle, son adorable visage, où les yeux s'enflammaient avec une espèce d'égaré. Ils s'enfonçaient, ces yeux, devenus d'une fixité presque

terrible, dans ceux de Claude, — non pour lire ce qu'il pensait (ne savait-elle pas tout ce qu'il pensait, le loyal ami ?) — mais, pour sonder de plus près cette pensée même, pour s'y jeter, s'y rafraîchir, comme on se jette à l'eau quand on brûle.

— Oui, proféra-t-elle enfin, oui, notre amour est à part de tout, au-dessus de tout...

Claude eut un soupir, un rire d'ivresse.

Pendant une minute, il crut tout péril aboli. Car, dans une espèce d'exaltation radieuse, la jeune fille répétait :

— Au-dessus de tout... Rien ne le salit, rien ne le touche... Au-dessus de tout !... au-dessus de tout !...

L'expression, la suave splendeur du virginal visage !... Celui vers lequel brillait tant de beauté, d'un rayonnement si noble, s'en éblouit. Et lorsque, emportée par l'élan d'une sorte de délivrance, Eve-Marie demanda :

— Partirions-nous, si je devenais votre femme ?... Accepteriez-vous de retourner avec moi dans ces pays primitifs, chez ces races neuves, pour faire seulement votre devoir de Français ?... de modeste officier français ?...

Il eut un cri fanatique :

— En doutez-vous ?...

Mais, presque tout de suite, quelque chose passa dans les prunelles de l'un — ou de l'autre — ou des deux. Des ombres montèrent, les ombres de tout ce qui n'était pas leur folie tendre, et que des souffles ramenaient sur leur extase, comme le vent ramène les nuages sur le ciel un instant éclairci.

Soudain, Eve-Marie se rejeta en arrière, et son mouvement, le pli de son front, l'angoisse de ses traits, dirent ce que sa bouche refusait à formuler encore — le mot de tout à l'heure :

— Impossible !... Impossible !...

Claude, l'accent durci d'un peu de reproche, risquait aussitôt l'objection :

— Vous quitteriez votre mère ?

Puis, prenant avantage d'un silence qu'il crut attentif à ses voix intérieures :

— Songez donc, mon aimée, au bonheur que nous pouvons lui rendre, à votre pauvre maman... Je me représentais cela, devant son portrait, — cet admirable, cet émouvant portrait que vous avez fait d'elle. Et vous, mon Evie, comment renoncerais-je à vous combler de tout ce que le malheur aveugle, absurde, injuste, vous a pris ?... Mes beaux projets !... Si vous saviez...

Il s'arrêta, la voyant blêmir, voyant noircir le regard qui tout à l'heure, s'éclairait d'enthousiasme, dans les iris frais, d'un gris azuré, aux reflets imprévus.

— Claude, ne continuez pas !...

Qu'avait-elle ? En quoi l'offensait-il ?... Un bouillonnement de souffrance révoltée le souleva :

— Eve-Marie... votre fierté... je l'admire. Mais de l'orgueil... de l'orgueil, avec moi ! Non, vous n'avez pas le droit, Eve-Marie. Qu'est-ce que la fortune entre nous ? Vous avez perdu la vôtre. Mes parents ont augmenté la leur. Une chance — que j'aurais voulue contraire — a fait refluer vers nous cet or misérable, tandis qu'il échappait injustement aux efforts de votre admirable père. Qu'importe ?... Est-ce que nous entendons quelque chose aux affaires, vous et moi ?... Qu'y pouvons-nous ? En profiter ?... Pas même, si cela vous déplaît... Notre vie extérieure sera ce que vous voudrez... Mais que rien de votre-cœur ne soit effleuré en aucun sens, par ces abominables préoccupations !

Elle se taisait, les yeux à terre, mordant sa lèvre pour en arrêter le frémissement.

Claude la contempla, déconcerté, désespéré. Penchant la tête, pour interroger ses yeux, il ne les rencontrait plus.

— Mon Dieu !... murmura-t-il, comme s'adressant à lui-même, comment croire que mon Evie ne puisse me pardonner d'être riche quand elle est devenue pauvre !...

Sa phrase tremblante, suspendue presque à chaque mot, attendait une interruption, une protestation, violente ou tendre.

Eve-Marie ne bougea pas. Mais, dans cette large ligne d'ombre que faisaient les cils baissés et qu'épiait le jeune homme, — avec quelle ardeur ! — soudain de la lumière étincela. Toute la clarté des verrières et la blancheur des statues palpita dans une larme. L'espace d'un éclair. Elle s'échappa, cette larme trop lourde. Elle eut vite parcouru la courbe de la joue. Elle s'écrasa sur la crêpe de la jupe.

Et cela fut indicible de tristesse, cette goutte de douleur, sur cette pâleur, sur cette immobilité, sur ce deuil, sur cette volonté raidie. À quoi bon tant de beauté, tant de jeunesse, si de tels yeux devaient pleurer comme pleuraient les orbites ravagés de l'aïeule bretonne, figure de « Pieta », vieille martyre de tous les regrets, de tous les souvenirs, humble épave d'une longue vie devant une épave de la mort ?

— Eve-Marie, murmura Claude affolé, que voulez-vous que je pense ?... Regardez-moi... Parlez... Ayez pitié de nous deux !... Souhaitez-vous donc que je m'enfuie, que je retourne en Afrique, pour ne plus revenir, pour y trouver... — ah ! quelle délivrance ! — la fin de tout... comme Robert...

Elle se leva. Elle ne pouvait plus... Des gens s'approchaient. Le sentiment lui revint qu'ils étaient dans un endroit public. La peur de cette voix adorée, qui la déchirait, de ces mains éperdues, qui allaient la saisir, de ce désespoir masculin, qui, dans un instant, ne connaîtrait plus que sa propre frénésie, la peur d'elle-même, de ses nerfs défaillants, de cet orage convulsif dont battait sa poitrine et qui éclaterait en sanglots, une peur affolée la chassa de l'abri hasardeux. Elle fit quelques pas, sans savoir, d'un élan automatique.

Dans l'allée centrale, les visiteurs de l'après-midi commençaient à circuler. Eve-Marie s'efforça de les voir, de réaliser la présence de ces fantômes humains, si loin d'elle, tellement haïssables d'être là, avec le bruissement de leur marche, de leurs paroles, le frôlement de leur passage, la morne curiosité de leurs yeux.

Claude la suivait-il ?

Dans sa volonté éperdue de reprendre la domination d'elle-même, comment oser tourner la tête ?...

Un contact sur son bras la fit tressaillir d'une telle secousse qu'elle crut tomber. Son cœur s'arrêta. Fatalité délicieuse !... L'amour obstiné l'emportait. Claude ne la laisserait point échapper. Elle sentit trembler à sa lèvre le sourire extasié de sa défaite.

Puis... devant elle... une brume, une irréalisable apparence. Dans ses oreilles bruissantes, les sons étrangement transformés. Ce n'était pas Claude qui s'emparait de sa main, qui la retenait sur place. Elle reconnut enfin le vieillard illustre, son initiateur artistique, son professeur à l'École des Beaux-Arts.

— Eh bien, jeune triomphatrice, c'est ainsi qu'on passe à côté du vieux camarade qui vous a mis le premier bout de fusain aux doigts ?...

Elle parvint à répondre sans incohérence.

Où trouvons-nous cette force de paraître les êtres conventionnels, masqués d'éducation, que détermine notre étiquette sociale, quand notre âme nue et sauvage hurle d'horreur en nous, et quand l'univers s'effondrerait sans que nous sentions autre chose que notre intime supplice ?

— Tenez, petite amie, voici Luis Erlando, notre grand confrère espagnol, qui désire voir votre tableau. Remontez donc un peu avec nous.

— Excusez-moi, cher maître. Mère m'attend. Elle est souffrante...

Les deux hommes s'inclinèrent. Comme en un brouillard, Eve-Marie vit une haute et svelte silhouette, un visage encore jeune, un visage glabre et doré de torero, couronné de noires bouclettes luisantes, et où s'ouvraient de larges yeux, dont le velours sombre brasillait en se dardant sur elle.

Promptement, la jeune fille esquiva cette admiration espagnole. Mais ensuite, son regard chercha Claude en vain. Elle n'aperçut, dans la vaste nef, que la solitude innombrable de la foule, plus décevante d'offrir, çà et là des ressemblances, aussitôt dissipées, avec l'être unique dont se peuplait le monde.

C'était lui, là-bas ?... Non. Mais, vers l'entrée, cette haute taille qui dominait les autres ?... Ah ! sûrement, il venait de tourner autour de ce bas-relief ?... Déceptions rapides.

Dans le cœur atrocement contracté d'Eve-Marie, une sourde épouvante s'insinua.

« Il a vu cet Espagnol... son regard sur moi. Dieu !... que des hommes puissent regarder ainsi une femme parce qu'elle est seule et qu'elle travaille !... Il l'a vu... Dans quelle minute !... Après mon silence... ma fuite... Qu'a-t-il cru ? »

Et l'instant d'après, dans la voiture où elle s'était jetée, l'écrasement d'un fardeau intolérable la fit se tordre en haletant.

— Ce serait trop, cela !... vraiment... ce serait trop !...

— Tu remontes dans ton atelier, Evie ? demanda M^{me} Granfeuil.

— Oui, mère.

Il y eut comme une timidité, une anxiété dans cette réponse. L'énergie de la jeune fille ne se troublait que devant la tyrannie de la faiblesse, du détraquement maternels. Ses beaux yeux, qui tâchaient de n'être pas tristes, sa bouche, où s'efforçait le sourire, tournèrent leur rayon vers la morose vieille figure. Debout près de la porte, Eve-Marie semblait encore grandie par la longue blouse de toile bise dont elle couvrait sa robe noire avant de peindre. D'un échancrement carré, jaillissait son cou mince. Et la tête petite, aux tresses tordues, tassées en arrière des oreilles, semblait, sous ce casque de bronze, celle d'une statuette fatidique.

Près de la fenêtre, dans l'étroit salon, froidement meublé, M^{me} Granfeuil, appuyée au fond de sa bergère, ayant à côté d'elle le guéridon qui portait ses livres, sa corbeille à ouvrage et quelques fleurs dans un tube de cristal, était la réplique exacte de son portrait. Par les vitres, que découvraient à demi les brise-bise, entraient cette large clarté d'espace, si bien rendue par Eve-Marie qu'en regardant le tableau on devinait le logis montmartrois, suspendu au plus haut d'une des plus hautes maisons de la Butte. Un escalier intérieur en colimaçon le reliait à cette partie du grenier dont le propriétaire avait fait un atelier d'artiste.

— Je pourrais, en allant doucement, monter un peu avec toi, Evie. Tu n'as pas de modèle aujourd'hui.

— Mais je ne serai guère une société pour toi, petite mère. Ce sujet que je cherche, que je ne trouve pas, si tu savais comme cela m'absorbe ! Je ne saurais même plus si tu es là.

— Merci.

Evie essaya de rire.

— J'ai une pauvre imagination. Il faut que je m'hallucine pour créer si peu que ce soit.

— Confine-toi dans le portrait.

— Mais le portrait même exige une interprétation, la suggestion de l'être intérieur.

— Oh ! naturellement, je ne peux pas te suivre dans tes théories d'artiste. Je ne suis qu'une bourgeoise, moi, une pauvre vieille femme inutile, gênante...

— Oh ! petite mère... s'exclama Eve-Marie.

— Ma présence, même dans un petit coin, dépoétiserait ton atelier, ferait une ombre noire sur tes rêves...

— Maman... maman... méchante maman !

À genoux, maintenant, Evie entourait de ses bras, avec une tendresse désolée, avec une pitié plus grande que son amertume, cette pauvre créature qui, dans leur malheur, découvrait pour toutes deux des raffinements de chagrin.

— Ah ! ma petite fille, tu me le fais sentir que tu travailles, que tu gagnes notre pain !...

— Veux-tu que je reste une heure avec toi, maman, que je te fasse la lecture, en attendant Mathilde Lebleu ?

— Quelle comédie ! Est-ce que tu me crois folle ? Est-ce que je te demande l'impossible ? Oh ! va... je commence à la prendre, l'habitude d'être seule.

— Moi aussi, je suis seule, là-haut.

— Tu l'as bien voulu. N'as-tu pas éloigné nos amis ?

— On n'a pas d'amis, maman, parmi les heureux, quand on ne l'est plus.

— Allons donc ! N'est-ce pas toi qui as découragé l'affection des Brémorin ? Se seraient-ils détachés d'eux-mêmes ?

— L'affection des Brémorin !...

— Claude t'aimait. C'est un honnête garçon. Il t'aurait épousée.

— Oui ! s'écria Eve-Marie, tandis qu'un rayon de foi et de fierté illuminait ses prunelles.

— Tu en conviens ? s'écria la mère.

— J'en suis certaine.

M^{me} Granfeuil, suffoquée, regarda longuement sa fille.

— Mais alors, ma pauvre enfant, tu as commis un crime... Envers moi, envers toi, envers lui. Quand je pense que tu m'as privée d'une suprême consolation... entendre parler de mon fils, des derniers moments de mon fils !

— Une suprême torture, veux-tu dire, ma pauvre mère chérie.

— Tu n'as jamais eu de cœur, Evie. Tu n'as que de l'orgueil. Un infernal orgueil.

La jeune fille demeurait toujours aux pieds de M^{me} Granfeuil. Elle posa la tête contre son bras, qui ne s'ouvrit pas pour l'envelopper. Comme elle les connaissait les phrases aigres, les récriminations ! Elle ne s'en consolait qu'en les extériorisant de l'âme et de la bouche d'où glissait leur âcreté. La dépression nerveuse, l'âge, la douleur, l'incompréhension des événements, avaient ainsi transformé en une maniaque injuste et puérile l'inoffensive personne que les souvenirs radieux de sa fille paraît d'une grâce tendre au fond du passé lointain.

« Ce n'est pas elle qui se tourmente et me tourmente ainsi, pensait Evie. C'est la victime d'une secrète usure physique. Le meilleur d'elle-même a été foudroyé dans nos désastres. Il y a dans ma pauvre maman vivante une adorable maman morte. O chérie disparue, tu me chuchotes toute la tendresse ancienne, pendant que des duretés inconscientes viennent aux lèvres qui m'ont nourrie de baisers. Je t'aime encore davantage, maman... je t'aime. »

La jeune tête aux tresses brunes se blottit plus étroitement. Ce que sa fille ne prononçait pas tout haut dut retentir pourtant au cœur de M^{me} Granfeuil. Une émotion la secoua. Ses larmes jaillirent.

— Ma petite fille... ma petite !... Si tu savais... C'est pour toi, vois-tu, que je souffre !

De nouveau, elle se lamenta, et, sous prétexte de déplorer l'isolement d'Eve-Marie dans la lutte pour l'existence, lui reprocha d'éloigner leurs anciens amis.

— Antoinette Marvel avait eu l'idée charmante de te commander son portrait. Pourquoi as-tu refusé de le faire ?

— Petite maman, pour Antoinette j'étais la bête curieuse. Elle serait venue dans mon atelier comme on va au cirque, voir les équilibristes et les chiens savants. Rappelle-toi sa lettre... Cet air de m'offrir une aumône déguisée. Puis, je soupçonne autre chose.

— Quoi donc ?

Eve-Marie ne répondit pas.

— Tu soupçonnes... tu soupçonnes... répéta sa mère. Tu soupçonnes tout... et à propos de tout. Je t'ai connue bien différente. Tu ne te méfiais pas ainsi de chaque démarche, de chaque sentiment.

— J'ignorais la vie.

— Alors, pour toi, l'amitié, ça n'existe pas ?

— Ça existe, mère, dans certaines conditions, et dans une certaine mesure. Ainsi, la bonne Mathilde Lebleu est véritablement notre amie, dévouée, serviable, désintéressée. Elle vient te tenir compagnie, elle fait les courses qui me dérangeraient de mon travail. Elle partagerait son pain avec nous, s'il le fallait. Elle donne de son cœur, de sa peine, de son temps, sans attendre rien que notre affection.

— Tu le reconnais, voilà qui est heureux. Et pourquoi serait-elle la seule ?

— Elle EST la seule. Tu le sais bien, tu en as conscience. Elle adore notre pauvreté, qui nous a rapprochées d'elle, qui nous rend indispensables les qualités qu'elle n'utilisait pas, dont personne ne profitait, dont elle ne goûtait pas l'exaltation. Si longtemps notre inférieure, — au moins d'après les préjugés sociaux — elle se trouve haussée de notre chute, qu'elle prend pour son ascension.

— Alors elle n'est pas sincère ?

— Au contraire, maman. C'est la force obscure de ces motifs qui fait la solidité de son affection.

M^{me} Granfeuil eut un silence abasourdi. Telle était sa stupeur qu'elle en oubliait sa tristesse agitée, ses litanies de plaintes.

Elle eut un pâle sourire pour dire à sa fille :

— Heureusement que tu peins et que tu n'écris pas. Tes analyses de caractères ne seraient guère encourageantes.

— La vérité donne du courage, maman. Elle est si dure !... On se raidit.

— L'humanité vaut mieux que tu ne crois. Les gens seraient plutôt trop bons, à notre époque.

— Ils ne sont pas meilleurs qu'autrefois, va, ma petite maman. Ils ont aboli les supplices physiques par faiblesse nerveuse. Mais la férocité de l'homme pour l'homme n'y a rien perdu.

— Nos chagrins t'ont rendue bien sévère, Evie. C'est que tu n'y veux pas voir la volonté de Dieu.

La jeune fille ne protesta pas. Encore moins se garda-t-elle de l'ironie. Nulle ombre de sourire ne détendit la gravité de sa bouche. De quel recours, de quel secours, était pour M^{me} Granfeuil le mince trésor religieux dont la tiède chrétienne n'avait guère fait état durant les heureuses années conjugales, ni plus tard, en l'abondance de toutes les joies, et qu'elle étalait depuis l'épreuve, non sans une certaine ostentation ? Elle ne semblait guère y puiser la patience, la mansuétude, la sérénité, dont elle prétendait indiquer la source à sa fille. Mais celle-ci songeait : « N'y aurait-il que la minute où elle me prêche la résignation en s'imaginant qu'elle la possède, ce serait assez pour ne pas contester sa foi. Le Dieu qui te consolerait, petite mère... avec quelle ferveur, je m'inclinerais devant lui ! »

— Tu aimes pourtant ta méchante fille ?... questionna-t-elle, en une grâce de câlinerie, de puérilité, jadis réservée à son père, et que l'évocation du mort, surgie de l'immense pitié pour la vivante, lui restituait, contre la poitrine maternelle.

La veuve eut un élan, une étreinte crispée de naufragée :

— N'es-tu pas tout, pour moi, tout ce qui me reste, mon enfant !

Le timbre de l'entrée — brutalement résonnateur dans l'appartement sans tapis ni portières — les fit sursauter.

— Voici Mathilde Lebleu. Monte vite, fillette. Qu'elle ne retarde pas davantage ton travail.

Son travail... Evie, aujourd'hui, le projetait d'invention, de composition. En fouillant ses études, ses notes, elle dégagerait une idée, — quitte à chercher encore d'autres matériaux, qui lui manqueraient. Des portraits, elle en ferait toujours. Ce serait le gagne-pain. Mais leur tentation fructueuse, leur nécessité de plaire, de contenter une clientèle, provoquait le dédain de la jeune artiste. Sa fierté se cabrait contre ce genre, pour lequel son pinceau paraissait doué, mais où elle craignait de n'être pas elle tout entière, de glisser aux fatales complaisances. Au fond de son talent, qui ne se connaissait qu'à peine, des ailes battaient, s'ouvraient, demandant l'essor. Un tableau, une œuvre toute jaillie de soi, où l'on peut faire chanter ses voix secrètes, où l'on met le reflet de son rêve. Voilà ce qui la tentait. Rendre l'ivresse où la jetait la nature, les transports — accablants de ne pouvoir se traduire, douloureux presque d'intensité — dont elle palpait devant les magiques surprises de la lumière... Ah ! poursuivre, poursuivre cela... y atteindre peut-être !...

Mais quoi ! cet après-midi, dès les premières minutes de songerie dans l'atelier, — un atelier si nu, sans suggestives reliques d'art, sans œuvres accomplies, maigrement orné d'ébauches qu'elle trouvait maintenant pitoyables, — Eve-Marie sentit sur son cœur les grilles torturantes de la défiance de soi, du découragement. Pourquoi les réflexions de sa mère, — toujours les mêmes pourtant — lui laissaient-elles une tristesse humiliée, paralysante ? Pourquoi la pensée de Claude la faisait-elle si particulièrement souffrir ? Sans nouvelles de lui, n'arrivait-elle pas, ces jours derniers, à une espèce de détachement, de calme ? Ne haussait-elle pas son courage jusqu'à se réjouir qu'il acceptât la rupture sans s'acharner à en connaître les causes réelles ? « S'il m'avait suppliciée d'une douleur qui m'eût fait crier la mienne, aurais-je gardé mon secret ? Et alors... à quoi bon tuer mon amour, ruiner ma vie, si je ne le sauve pas de cette abomination ? L'empoisonner d'horreur, lui, mon loyal, mon brave et

simple Claude... Lui ouvrir le cloaque immonde où il se débattrait pour toujours, sans comprendre, sans croire, dans les ténèbres, le doute, les malédictions, la boue... Quelle boue !... sur ses parents, sur les miens peut-être... Et sur moi, que sa révolte éclabousserait... Pouah !... il n'y a que le silence pour ces choses... le silence... le silence... »

Eve-Marie répéta le mot tout haut. L'atelier vide, inondé de clarté, sembla le lui renvoyer jusqu'au fond de l'âme.

Elle sentit qu'elle ne travaillerait pas, qu'elle ne ferait rien de bon, qu'aujourd'hui son tourment serait le plus fort. Elle ne voulut pas rester seule avec son tourment.

En bas, la petite bonne qui constituait tout leur personnel de service lui dit :

— Mademoiselle Mathilde a persuadé à Madame de descendre un peu, faire un tour... Bien appuyée sur un bras, avec sa canne, Madame pourra marcher, à la douce... Par ce beau temps !

Eve-Marie mit son chapeau : une cloche de paille noire, garnie de gros pavots en soie, également noirs — sa première coiffure qui n'eût pas de crêpe. Elle prit une écharpe, des gants. Tout son jeune être courut vers le soleil du dehors, comme un prisonnier qui s'enfuit.

En bas de la Butte, elle hésita, puis tourna à droite. Un de ces sentiments inconscients qui nous dirigent suivant nos vœux obscurs, quand notre pensée trop absorbée se désintéresse du gouvernement de nous-mêmes, la conduisit vers l'avenue de Villiers et jusqu'à la porte de son vieux maître.

Le célèbre portraitiste Paulin Vernoy n'avait jamais modèle l'après-midi. Evie le savait. Et aussi que, s'il était là, il ne manquerait pas de la recevoir.

Le valet de chambre, qui la connaissait bien, la fit monter directement. Elle entra dans le grand atelier d'apparat et n'eut aucune surprise à n'y point trouver le peintre, non plus qu'à n'y point voir la trace d'une œuvre commencée.

Ses yeux, tout de suite, se dirigèrent vers une tapisserie à demi soulevée, sous laquelle un éclat de jour vif passait comme une flèche, trouant la

pénombre, dans cette partie de l'immense pièce où par contraste, on ne distinguait rien autour de l'irruption lumineuse.

La portière s'écarta davantage, et, sur le fond clair de la cage vitrée, sorte de véranda en balcon, où travaillait le maître, une silhouette se détacha. Le haut vieillard parut, sa palette à la main, si blanc de barbe, de cheveux, de vêtement, dans sa houppelande d'intérieur, semblable à une robe de dominicain, que la chair mate de son maigre visage en ressortait jaunie comme un antique parchemin.

— Vous... ma petite !...

— Je vous dérange, mon cher maître ?

— Nullement. Vous me trouvez d'une humeur exécrationnelle.

— Ça tombe mal. Je venais chercher du courage près de vous.

— Du courage ?... Qu'est-ce que c'est que ça, du courage ? Ça n'est pas de la monnaie d'artiste. Est-ce que nous faisons jamais quelque chose autrement que sous les plus rudes contraintes, et avec des cris de suppliciés ? Nous sommes tous des lâches devant notre rêve. Il est trop beau, et il nous défie trop cruellement de l'atteindre... Ou alors, quoi ! On est un manœuvre, eût-on du génie. On tombe au métier, au recommencement perpétuel. L'allégresse, ma petite, c'est notre pire ennemie.

— Elle ne s'acharne pas après moi, sourit la jeune fille.

Le vieux tout blanc, qui avait l'air d'un bonhomme Noël, scruta la mince figure, si fine sous l'ombre de la cloche de paille, au-dessus du cou long et dégagé. Son regard, aigu, habitué à vriller les faces humaines pour en faire jaillir l'âme, s'enfonça dans la magnifique tristesse des yeux sombres.

Il haussa les épaules.

— C'est fichu à faire damner les saints, c'est pourri de talent, ça compte les années... à peine deux fois sur ses doigts... Et ça s'apitoie sur soi-même !...

— Non... non...

— Attendez donc d'être où j'en suis, et de ne pouvoir distinguer dans votre vie... — derrière, vous — que l'abîme entre ce que vous avez été et ce

que vous auriez voulu être.

Evie se prit à rire.

— Je ne demande qu'à voir alors dans la mienne l'œuvre admirable, impérissable, et les succès que vous voyez dans la vôtre.

Narquois, le bonhomme Noël la dévisagea de plus près.

— Vraiment ? vous ne demandez qu'a y voir cela, petite fille ?

Elle se sentit rougir, se détourna.

— Là, j'en étais sûr ! plaisanta le vieillard. Tant mieux, ça vous fera peindre avec de l'âme, du sang, des larmes — tous les ingrédients que les marchands de couleurs ne nous vendent pas en tubes, et sans lesquels on ne commet que des croûtes.

Puis, après un silence :

— Alors, il vous tourmente, votre amoureux ? Je ne le connais pas, mais vous pouvez lui dire de ma part qu'il a un diable de mauvais goût. Prenez-en un autre. Je peux vous en offrir un tout feu tout flamme.

Amusée en dépit d'elle-même, Evie interrogea le vieux peintre d'un furtif coup d'œil.

— Luis Erlando, parbleu ! Cet Henri Regnault espagnol, que je vous ai présenté au Salon. Il vient tous les jours ici dans l'espoir de vous rencontrer.

— Oh ! alors, je m'en vais, s'écria-t-elle, pâissante, avec un bond en arrière.

— Vous vous en allez ?... oui... comme ça ?... Sans même avoir demandé à votre vieux camarade pourquoi il est si embêté aujourd'hui ?

— Oh !... mon cher maître.

— Vous pouvez m'aider, pourtant.

— Moi ?...

— Probable. J'ai commencé le portrait d'une amie à vous... Une frimousse épatante... Et puis un type cocasse et coquin... La jeune fille nouveau style, quoi !... J'étais emballé sur cette moucheronne-là. Mais voilà mademoiselle qui manque trois séances, coup sur coup... Un mot dans le

téléphone : « La grippe, impossible... » On n'a pas la grippe à cette saison. Qu'y a-t-il là-dessous ?... Je ne tolère pas les caprices, moi. Allez donc lui dire de ma part, à votre amie, que, si elle ne pose pas demain, elle ne posera plus jamais. Ce sera fini.

— De qui parlez-vous, cher maître ?

— D'Antoinette Marvel. Ne le savez-vous pas ? Elle vous avait demandé son portrait, paraît-il. Je ne lui ai pas caché que vous l'auriez fait mieux que moi.

Un geste de protestation.

— Mais, cher maître, Antoinette Marvel...

Vernoy interrompit.

— Vous-allez me dire qu'elle a autre chose en tête, ses fiançailles...

— Ses fiançailles ?...

— Oui. Avec un garçon que j'ai connu aussi chez vous, du temps de votre pauvre père. J'aurais même parié que ce n'était pas à la petite Marvel qu'il pensait avant de partir pour l'Afrique. Ce jeune officier... le fils Brémorin.

— Ils sont fiancés !...

Comment s'y tromper ? Eve-Marie seule pouvait garder l'illusion de ne rien laisser paraître. Vernoy vit l'étroite figure se rétrécir encore, devenir de cendre, avec de brusques enfoncements livides sous les yeux. Quelle expression dans ces yeux-là ! Il dit rapidement :

— Oh ! je ne le suppose que par des racontars, par certains propos de la jeune fille avec son père. Si... cela me revient : M. Marvel m'en a parlé.

Il s'efforçait de ne pas remarquer le trouble d'Eve-Marie. Mais, tout à coup, devant cette fragile créature, que raidissait une fierté désespérée, qui semblait ne plus oser parler ni bouger, par peur d'elle-même, une émotion le secoua. Il tendit la main.

— Allons, mon enfant... Allons! Le diable m'emporte si je me doutais !...

L'intonation bouleversa la jeune fille. Pourtant elle retint ses larmes.

— Mon cher bon maître... mon ami... permettez-moi de partir. Au revoir.

— Où allez-vous ?... Restez donc un peu ici... Moi, je me retire dans ma tanière...

Il lui abandonnait le grand atelier, pour qu'elle se détendît, réfléchît, songeât. Il essaya de là garder là, près de lui, dans le premier moment. Vers quel danger ou quelle folie allait-elle courir, si elle sortait, si elle respirait l'air des rues, l'atmosphère excitatrice de la vie, de la foule, les vénéneux effluves de la fièvre humaine, quand elle ne s'appartenait plus, toute livrée à l'intoxication foudroyante de la trahison ?

— Eve-Marie, vous si haute, dédaignez donc deux êtres indignes de vous.

— Elle, soit. Lui, non ! Indigne de moi ?... Vous ne le connaissez pas !

— Vous l'aimez... Vous ne pouvez pas juger. Mais considérez au moins l'action qu'il commet... À moins qu'il n'ignore votre...

— Il n'est pas responsable. On le trompe. On m'a calomniée, j'en suis sûre. Qu'est-ce que ses parents n'auront pas inventé !... Mais je suis déliée vis-à-vis d'eux. Claude saura tout.

— Tout ?...

— Je ne puis vous expliquer. Pardon... Et merci, cher maître... Merci... Adieu !

Le vieil homme tout blanc resta déconcerté, debout, sa palette et ses brosses encore dans sa main gauche. Soudain, d'un pas furieux, il marcha vers une toile posée à terre, retournée, contre le mur. Il lui fit faire volte-face. Sur le fond nu, au-dessus de l'esquisse d'un buste, une tête surgissait, éclatante, animée, malicieuse, follement coiffée de cheveux blonds, presque achevée.

Quiconque eût vu alors le maître célèbre, membre de l'Institut, grand'croix de la Légion d'honneur, décoré de bien d'autres ordres par les souverains dont il reproduisit les traits, n'en eût pas cru ses yeux. Paulin Vernoy, plongeant son plus gros pinceau dans la terre de Sienne, qui semblait sur sa palette un monticule de fauve mélasse, se prit à éclabousser,

zébrer, sabrer, fustiger, la jolie figure claire, jusqu'à ce qu'elle devînt une tache informe, boueuse. Et il accompagnait cette exécution d'apostrophes, à dents serrées :

— Tiens, petite canaille !... petite coquette !... petite sorcière !...
Cherche quelqu'un d'autre pour faire valoir ta mâtine de jolie gueule !...

VIII

Devant l'hôtel tout neuf, d'un luxe lourd, à la grille trop chargée de dorures, aux massives colonnes corinthiennes, aux plantureuses allégories de pierre — que Brémorin s'était fait construire sur le Cours-la-Reine, après avoir jeté bas la délicieuse demeure du dix-huitième, à laquelle il substituait cette maçonnerie — une svelte silhouette endeuillée arrêta sa course hâtive, demeura immobile, comme retenue par une invincible répulsion.

Puis, Eve-Marie se décida, tira le bouton de cuivre du timbre.

— M. Claude Brémorin ? demanda-t-elle à un portier, classiquement arrogant, dans sa livrée nouvelle encore raide des plis du tailleur.

L'homme, qui ne la connaissait pas, eut l'air tellement ahuri que la jeune fille ajouta, non sans une ombre de rougeur :

— Si madame Brémorin est là, voulez-vous lui faire dire que mademoiselle Granfeuil désire parler à monsieur Claude ?

— On peut voir si Madame est chez elle, dit le concierge, recouvrant la parole comme avec effort. Mais quant à monsieur Claude... Mademoiselle ne le verra pas.

Quelque chose dans le ton du personnage glaça Eve-Marie. La rougeur, inaccoutumée, fugace, disparut des étroites joues. Ce fut, de nouveau, une pâleur saisissante, avec le cerne et l'ombre des longs yeux tristes, parmi les noirs profonds du chapeau, de la robe, de l'écharpe.

Le portier, qu'impressionnait la dignité de cette jeune figure, annonça la visiteuse par une triple sonnerie avant qu'elle pût réfléchir ou protester.

— Si Mademoiselle veut monter, le perron... là... du milieu.

L'avait-on vue d'une croisée ? Un ordre la précédait-il ? Avant de s'être expliquée, d'avoir dit un mot, d'avoir pu s'interroger, se décider, elle fut introduite. Des portes s'ouvrirent, le valet se retira. Et, soudain, la jeune fille se trouva en présence de Madoche.

— Eh bien ! lui cria celle-ci âprement. Eh bien, Eve-Marie... Vous êtes contente !... vous êtes vengée !...

Evie ne discerna pas d'abord ce qui la stupéfiait le plus — ou cette exclamation, ou l'aspect imprévu de M^{me} Brémorin.

La femme, jolie et jeune à perpétuité, dont on n'imaginait pas la décadence possible, apparaissait comme démasquée par un brusque et brutal méfait du temps. Sa figure aux traits amollis, montrait des creux ou des bouffissures mal placés, comme si la substance en eût été repétrie, refoulée au hasard sous la peau. La lividité, les poches des paupières trahissaient l'insomnie et les larmes — les larmes désastreuses dans une chair qui n'a plus l'élasticité d'en effacer les traces. La robe d'intérieur dont Madoche était vêtue, non voilée du manteau de mousseline de soie qu'exigeait le raffinement de cette toilette, l'enveloppait de luisances mauves qu'eût à peine bravées son teint après une laborieuse séance à l'Académie de beauté. L'espèce de grelottement dont frissonnaient ses joues, ses lèvres, tandis qu'elle apostrophait M^{lle} Granfeuil, aggrava la défaite de sa physionomie.

— Moi... vengée ?... Comment, madame ?... Et de quoi ?... demanda Evie, chez qui toute pensée demeurait suspendue.

— Vous avez préféré perdre Claude, pour nous l'arracher à nous-mêmes !...

Cette accusation insensée laissant Evie sans paroles, M^{me} Brémorin lança encore, dramatiquement :

— Et vous prétendiez l'aimer !...

Eve-Marie fit deux pas vers Madoche, qui recula comme pour éviter le contact d'un serpent. La jeune fille, alors, contint son élan, mais non l'expression de son anxiété frémissante :

— Vous arracher Claude... Comment, madame ?... comment ?... Par son mariage avec Antoinette ?

M^{me} Brémorin toisa Eve-Marie de ses yeux qui voulaient foudroyer. Mais c'étaient de pauvres yeux fanés. Ils ne blessèrent pas. Ils apitoyèrent étrangement.

— Quelle comédie venez-vous jouer ici, mademoiselle Granfeuil ?

— Je ne joue aucune comédie, madame. Je viens à Claude. Je viens lui crier ce que j'ai dans le cœur. Je n'en puis plus !... Je l'aime. J'ai le droit de vivre ma vie. Il m'a dit : « Rien n'existe que notre amour. » Il a raison. Je me croyais d'autres devoirs. Je ne sais plus... Ils sont au-dessus de mes forces. J'acceptais d'être séparée de lui, méconnue de lui. Mais qu'il épouse Antoinette... C'est trop !... c'est trop !... Voilà, madame. Où est Claude ?... C'est à Claude que je veux parler.

Une force de vérité, de passion, émanait de la mince jeune fille, étincelait dans la pâleur de ce long visage, trop nerveux, trop fin, sous le grand chapeau noir. Et ses yeux splendides, ses yeux de vingt ans sombres fleurs humides entre les paupières lisses, criaient plus énergiquement que ses lèvres la fierté de son amour. Toutefois elle avait parlé d'une voix basse, presque douce. Devant le tragique changement de Madoche, elle retenait toute allusion accusatrice.

— Mais, dit celle-ci, balbutiante, ce n'était donc pas vous ?...

— Moi ?...

— Qui l'avez contraint à partir ?...

— À partir !... Claude est parti ?...

Toutes deux haletaient, rapprochées maintenant.

— Claude parti !... répéta Evie. Mais où ?...

— En Afrique... Là-bas... Il a retiré sa demande de permutation. L'ordre est venu...

— Oh !

Indicible soupir. Puis, brusquement, dans la hantise de la rivale :

— C'est donc pour cela qu'Antoinette n'est pas retournée pour son portrait...

Le coup abasourdissait Evie, la laissait pétrifiée, tellement interdite, ravagée de pensées galopantes, qu'elle ne bougeait, ne parlait plus. C'était l'intervalle bref qui s'écoule entre la sensation du choc et la douleur qu'il va

produire. On se dit : « Comme je vais avoir mal ! » avant que les nerfs aient eu le temps de porter à leurs centres conscients la cruelle sensation.

Elle ne s'était pas encore reprise, que M^{me} Brémorin éclata en sanglots.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venue hier matin, Eve-Marie ? Il était encore temps. Vous l'auriez retenu.

Un soubresaut de révolte. La minute venait. Les choses secrètes allaient jaillir.

— Madame, n'avez-vous pas tout fait vous et votre mari, pour le séparer de moi ?... Vous saviez bien... Vous saviez que je ne pouvais plus devenir la femme de votre fils, après que...

— Et vous, Eve-Marie, rétorqua Madoche, n'avez-vous pas tout fait pour l'éloigner de ses parents ? Quels odieux sentiments ne lui avez-vous pas insufflés contre nous ! Notre enfant n'était plus le même. Il est parti, disait-il, parce que nous l'avions trop engagé contre son gré dans des fiançailles qui lui déplaisaient, parce qu'il n'avait que ce moyen de rompre avec Antoinette Marvel. Au fond, ce n'est pas vrai... Il est parti le cœur lourd, hostile, avec un secret contre nous. Que lui aviez-vous insinué, malheureuse ? Vous avez fait une œuvre criminelle. Vous avez empoisonné l'âme de Claude. Ne me dites pas que vous l'aimiez !... C'est à la mort qu'il court... Pour moi, il ne reviendra pas !...

La mère, maintenant, crevant sa gaine de poupée, se convulsait d'une douleur sincère. Elle pouvait assurément avoir vieilli en quelques jours, en quelques heures, si de pareils sanglots, de si atroces larmes, l'avaient dévastée, lui avaient fait oublier son miroir, ses teintures, ses massages, ses fards, l'art de sourire sans se rider les joues. Et voici que, maintenant, elle eut de la beauté au regard d'Eve-Marie. Elle l'émut, même en l'accusant. Ne se désespérait-elle pas pour Claude — *leur* Claude ?

Et ne venait-elle pas de clamer parmi ses injures que le bien-aimé n'eût jamais la pensée d'être infidèle, qu'il fuyait pour n'appartenir à nulle autre qu'à Eve-Marie, pour échapper, lui tellement désarmé contre l'intrigue, aux intrigues dont l'enlaçaient deux familles complices et une amoureuse pleine de ruse, qui finiraient par l'engager d'honneur s'il ne prenait le plus décisif des partis.

Une suavité souveraine pénétrait le chagrin d'Evie ! Tremblante de pitié et d'un bonheur secret, la jeune fille ne s'insurgeait même pas contre les reproches. À peine en saisissait-elle le sens. Elle se taisait. Elle songeait à Claude. Elle le voyait, et se répétait : « Il m'aime... il m'aime... » Des images passaient... Un train... C'est lui, qui rêve, près de la vitre où courent les paysages... C'est à moi qu'il pense... Un grand vapeur... Et lui, accoudé au bastingage... L'immensité de l'amour la soulevait — plus vaste que l'espace, plus bondissant et tumultueux que la mer.

Qu'avait-elle de rayonnant sur le visage, pour que son silence devînt plus persuasif qu'une protestation ?

Tout à coup, elle entendit M^{me} Brémorin qui disait :

— Eve-Marie, c'est vous qui pouvez me le rendre. Si j'avais su, je serais allée vous chercher. Pardonnez-moi... Eve-Marie, son père est aussi malheureux que moi-même... Ayez pitié de nous. Nous sommes tellement punis !..

— Punis de quoi, madame ? questionna-t-elle, en tressaillant.

— Je ne sais pas. Il y a eu des choses... Vous avez pu croire... Ces histoires de Bourse sont incompréhensibles.

— On a payé de faux témoignages, madame, pour ruiner les entreprises de mon père. On a sali sa mémoire. Et mon frère en est mort de honte.

— De faux témoignages !...

Elle ne savait pas. Ce ne sont pas des affaires auxquelles on mêle les femmes. Une épouvante la figea, suspendit ses lamentations.

— Vous avez dit cela à Claude !...

— Je n'ai rien dit à Claude.

— Ah !...

En un éclair, la mère avait vu son enfant, fou d'horreur, s'en allant, comme l'autre, comme Robert Granfeuil, s'en allant loin des pièges fangeux, des perfidies, des tripotages, fuyant le monde aux jouissances féroces, où les hommes veulent paraître toujours riches et les femmes toujours belles, s'en allant, vers le mystère des origines, vers la solitude, sur

l'aile impolluée du grand oiseau de toile, sur l'aéroplane qui n'a créé encore que de l'héroïsme... s'en allant... s'en allant...

Une seconde encore et Madeleine Brémorin était aux genoux d'Eve-Marie. Elle baisait le crêpe de la robe.

— Non, non ! cria la jeune fille avec un recul. Pas cela !... Moi aussi, je devenais une créature de mal et de misère !... Tout à l'heure, si je l'avais trouvé ici, je lui aurais dit... Je souffrais trop !... Je venais lui crier : « Voilà ce qui nous sépare... Voilà le fossé de boue... Laisse tes parents et viens. Je t'emporte. Allons n'importe où... » Oui, j'aurais commis le crime. Je l'aime trop, j'étais trop jalouse... J'étais folle.

Maintenant elle avait glissé à terre, à genoux comme M^{me} Brémorin. Et toutes deux s'étreignaient avec des sanglots.

Quand elles se remirent, quand elles se retrouvèrent, quand elles se regardèrent en face, presque blotties l'une contre l'autre, elles sentirent entre elles l'alliance féminine, la chaîne hérissée de pointes aiguës qui lie les mères comme les amantes, et les unit par les blessures des mêmes déchirantes tendresses.

— Je ne veux pas revoir monsieur Brémorin. Je ne veux pas l'appeler mon père, prononça sombrement Eve-Marie.

— Faites que Claude vive. C'est tout ce que je vous demande, supplia M^{me} Brémorin.

La jeune fille se tut, réfléchit. Mais les mains étaient jointes. Quand une mère et une amante joignent leurs mains, cela fait quelque chose de bien fort, de presque invincible.

— Laissez-moi lui télégraphier : « *Evie t'aime. Attends sa décision.* » Voulez-vous, ma chérie... chère mignonne ?... Votre cœur si noble, votre intelligence si supérieure à la mienne prononceront ensuite. Vous trouverez un moyen de salut.

IX

Ce fut à Lisbonne que Claude reçut la dépêche de sa mère. Il répondit à M^{me} Brémorin :

« Merci, mère. Vous me rendez le bonheur. Vous embrasse tous deux, chers parents. »

Et il télégraphia à Evie :

« Bien-aimée, vous avez promis de me suivre. Vous attendrai Dakar. Votre fiancé fou de joie. »

Telle fut la hâte d'Eve-Marie à le rejoindre que, très peu de jours après son arrivée à Dakar, l'officier ouvrait une lettre datée de Madère :

Bien cher Claude,

Si je vous demande de patienter un peu, c'est qu'il nous arrive une joie. Une grande joie, que je n'osais espérer. Maman est transfigurée, presque consolée, guérie. Elle se plaît beaucoup à Madère. Je vais l'y installer avec M^{lle} Mathilde Lebleu, avant de parcourir la dernière étape qui m'amènera près de vous.

Moi qui craignais tant pour ma mère l'épreuve de ce voyage ! Comment aurais-je prévu le résultat ? Il est inouï. Sa douleur est dépaylée. Hors du cadre parisien, où elle s'hypnotisait devant ce qu'elle a perdu, loin des relations dont l'indifférence ou la pitié la torturaient également, ma pauvre chérie s'est reprise à vivre. La traversée lui fut déjà bienfaisante. Madère, avec sa douceur de paradis terrestre, avec son climat, son soleil, ses fleurs, ses parfums, achève le miracle. Et puis, elle me sent heureuse... Claude, mon cher Claude !...

Je vais donc lui trouver un nid confortable, où elle nous attendra, soignée, dorlotée, par notre fidèle Mathilde.

Puis aussitôt, j'accours, mon Claude... j'accours ! Et, dès le lendemain de mon arrivée à Dakar, je serai votre femme.

Vous vous occuperez des formalités tout de suite après la réception de nos papiers. Les miens partent avec cette lettre. Les vôtres, votre mère m'annonce qu'elle vous les envoie directement...

Votre femme... je vais être votre femme, Claude !... Je vous accompagnerai vers votre devoir, aussi avant dans le danger que cela me sera possible. Pourquoi pas jusqu'au bout ! Ah ! si vous vouliez ! La fiancée qui vous arrive est une si mince petite personne !... Ce serait si facile, avec son teint de bédouine, de la faire passer pour quelque jeune volontaire arabe. Sous la chéchia et le burnous, vous verriez comme votre Eve-Marie serait crâne !

Il en sera ce que vous voudrez. J'aurai tous les genres de courage. Même celui de rester seule et sans nouvelles pendant que vous accomplirez votre noble tâche. Je suis assurée que, désormais, vous ne chercherez pas la mort.

Claude, à bientôt, pour toujours... pour toute la vie — c'est-à-dire pour l'éternité... Car ma vie, à moi, aura juste la durée de la vôtre — pas une heure de plus. Je vous aime.

Ton EVE-MARIE.

FIN

Association des Amis
www.daniel-lesueur.com
de Daniel-Lesueur

paru sous le titre :

UNE JEUNE FILLE

PAR

DANIEL-LESUEUR

FEUILLETON D' « EXCELSIOR »

du 24 janvier 1911

au

17 février 1911